



(2) 52/365 2 B/c



ACCESSION NUMBER

PRESS MARK

85 2B  
/39



22101580295

Peter Deane



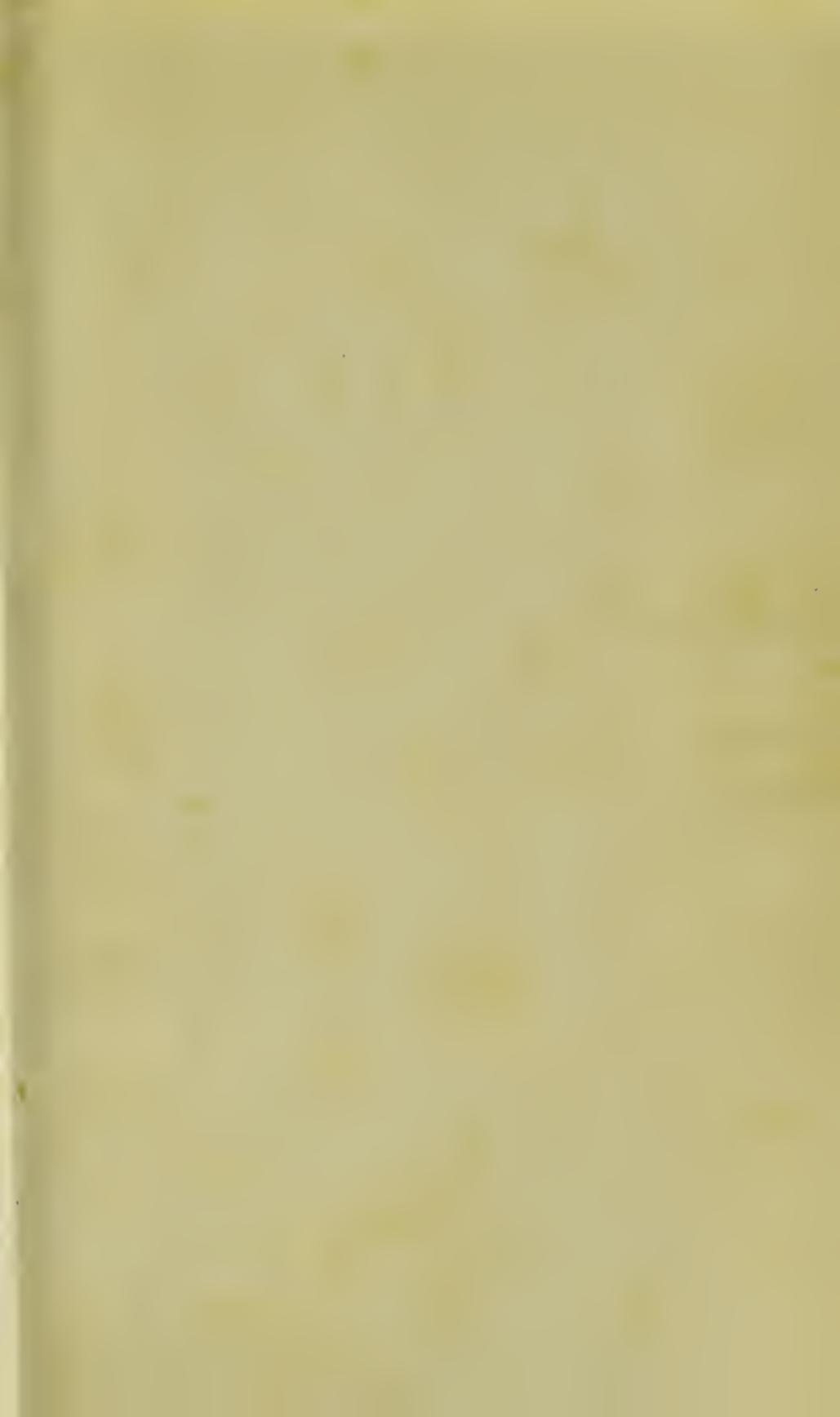
MÉMOIRES  
D'UN MAGNÉTISEUR



---

GENÈVE. — IMP. PFEFFER ET PUKY.

---





MÉMOIRES  
D'UN  
MAGNÉTISEUR

PAR

**CH. LAFONTAINE**

Auteur de l'*Art de Magnétiser*, des *Éclaircissements sur le Magnétisme*,  
des *Cures magnétiques à Genève*,  
directeur et rédacteur du journal le *Magnétiseur*,

SUIVIS

DE L'EXAMEN PHRÉNOLOGIQUE DE L'AUTEUR

Par le Docteur **CASTLE**

---

**TOME PREMIER**



PARIS  
GERMER-BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

GENÈVE  
CHEZ L'AUTEUR, RUE DU MONT-BLANC, 9  
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

---

1866

(2) PQQ. AA8



257160

A Madame Adèle Roch

*Ma chère enfant,*

*En vous priant d'accepter l'hommage de ces souvenirs, permettez-moi de remplir publiquement un besoin de mon cœur.*

*Depuis douze années, vous avez remplacé près de moi mes enfants absents ; — c'est donc tout naturellement que votre nom vient se placer en tête de ces Mémoires, et je voudrais pouvoir introduire dans cette offrande tout ce que renferme pour vous, d'affection et de reconnaissance, le cœur de votre vieil ami.*

Ch. LAFONTAINE,

Genève, 27 Mars 1866.

---



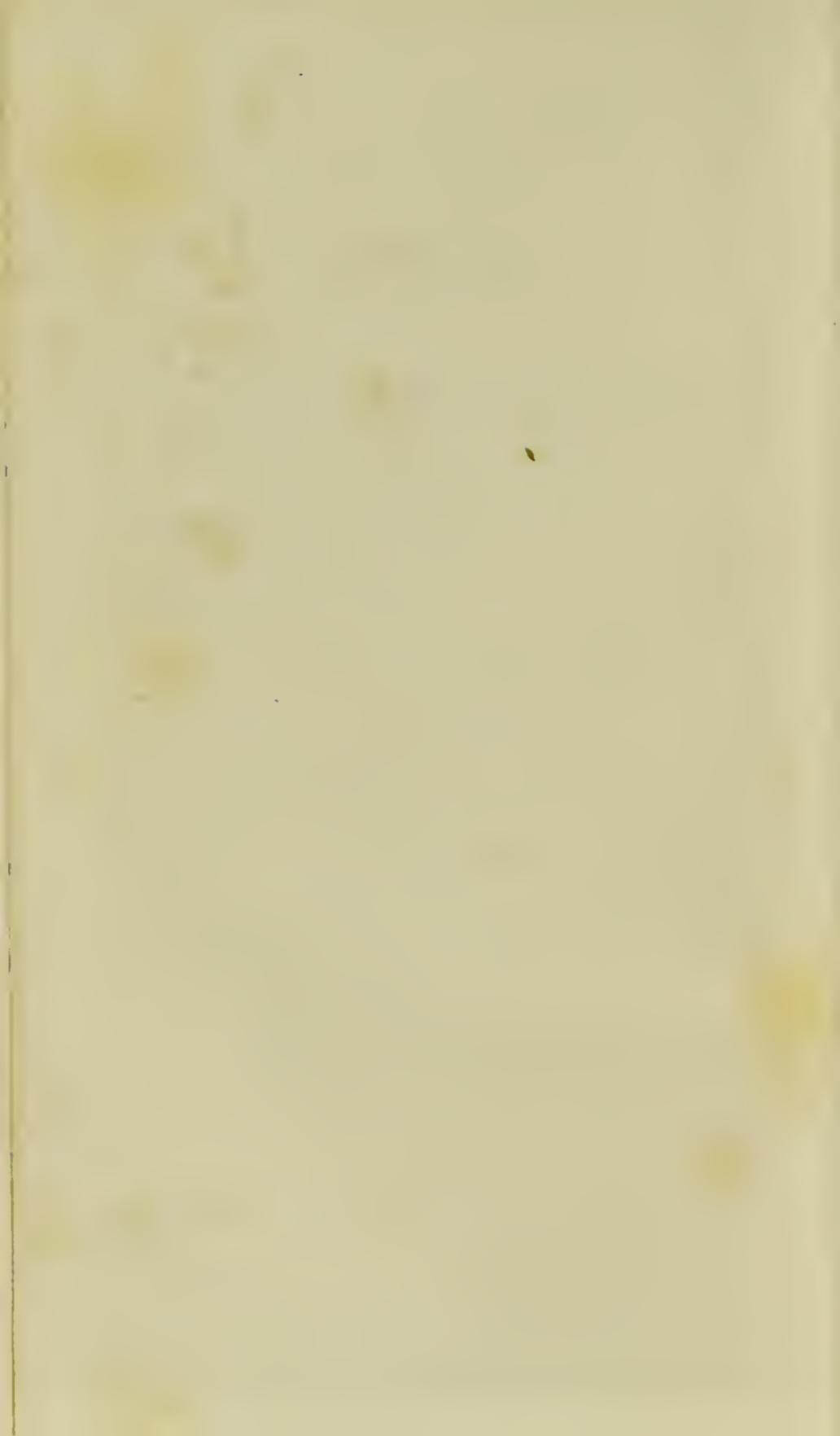
## PRÉFACE

L'ouvrage que je présente aujourd'hui au public n'est point exclusivement magnétique. — J'ai consigné dans un ouvrage spécial, *l'Art de Magnétiser*, les observations, les enseignements que j'ai cru nécessaires à ceux qui auront le courage d'embrasser cette utile et noble carrière.

Ma pensée, en mettant au jour ces Mémoires, est bien plutôt d'encourager, de stimuler les jeunes magnétiseurs, en leur démontrant à quel point la ferme volonté, l'inébranlable conviction, même d'un être isolé, peut triompher des obstacles, et tout ce que pourront dès lors les efforts intelligents, convaincus, persévérants de plusieurs hommes sincères et énergiques, apportant leur pierre à l'édifice commun. J'ose espérer que cet appel, appuyé de tant d'exemples frappants, ne restera pas sans résultats.

**Ch. LAFONTAINE.**

---



## CHAPITRE PREMIER

### Mon enfance

SOMMAIRE. — Ma famille. — Mon père fuyant Paris pour sauver sa mère. — Son mariage. — Il est nommé *vérificateur général près la junte de Toscane*, — Notre habitation à *Vendôme*. — Premiers développements de mon caractère. — Les jardiniers et les feux follets. — Un cuirassier sauvé. — *L'impératrice Marie-Louise; le roi de Rome*. — Les *Prussiens*. — Une émeute. — La garde nationale. — Le sous-préfet. — Arrestation et condamnation des émeutiers. — Demande en grâce. — Succès. — Une exécution capitale.

Je suis né en Mars 1803, la onzième et dernière année de la République française; mon père appartenait à l'une des plus anciennes et des plus nobles familles de France; il avait vu son père et son frère aîné mourir sur l'échafaud, et n'avait dû qu'à la fuite son salut et celui de sa mère, qu'il avait entraînée dans une petite ville de province, chez un jeune républicain avec

lequel il s'était autrefois lié à Paris d'une étroite amitié.

Là, il fut accueilli à bras ouverts, et, grâce à la haute influence dont jouissait cet ami, la vie de sa mère et la sienne lui furent garanties, à la condition qu'il renoncerait à tout jamais à ses titres et à sa fortune.

Mon père avait des idées plus libérales et plus philosophiques que la plupart des gentilshommes de son temps. Il pensait, avec raison, que les hommes sont égaux, qu'ils ont les mêmes droits, les mêmes devoirs; — que les titres et les honneurs des ancêtres ne doivent pas être héréditaires, et qu'il appartient à chacun de faire personnellement sa position dans le monde, au lieu de la devoir à quelque illustre parent mort depuis plusieurs siècles.

Comme il se trouvait alors sans fortune, n'ayant emporté, en quittant Paris, que quelques bijoux et le peu d'argent qu'il avait chez lui, son ami, M. Bordier, lui procura une place dans une administration; plus tard, il épousa la sœur de cet ami, et devint contrôleur des contributions directes à Vendôme (Loir-et-Cher.)

Lorsque l'Italie devint une possession fran-

çaise, mon père fut nommé vérificateur-général des comptes près la junte de Toscane, présidée alors par le comte de Chaban, un de ses anciens amis.

Quelques années après, il fut nommé inspecteur des contributions directes du département de Loir-et-Cher.

Nous habitons, à Vendôme, la maison abbatiale de l'ancien couvent des Ursulines où j'étais né. Dans la chambre où je couchais, et qui donnait sur les cloîtres, il y avait deux grandes pierres tumulaires avec des inscriptions indiquant qu'elles recouvraient le corps de deux religieuses. Cette immense maison, que nous habitons seuls, était située entre deux cours; les grands jardins du couvent étaient loués à un jardinier-pépiniériste, qui employait quatre ou cinq garçons et autant de femmes à cette exploitation. — Il habitait un appartement construit derrière l'abside de l'église, qui pouvait communiquer avec le second étage de notre maison par une porte toujours fermée, mais que, plus tard, nous étions parvenus à ouvrir, mon frère et moi, et par laquelle nous nous échappions pour aller courir pendant qu'on nous croyait dans nos chambres à travailler.

Outre les deux cours, nous avions un jardin séparé, où nous prenions nos ébats, mon frère, ma sœur aînée et moi. J'étais un enfant blond, rieur, remuant; je ne pouvais rester un moment tranquille; il me fallait le mouvement, le grand air; — j'étais toujours tête nue, sans casquette ni chapeau, l'été au soleil, l'hiver à la pluie, à la neige, sans par-dessus ni paletot, les pieds souvent mouillés, mais n'y faisant aucune attention, et n'en souffrant nullement. Jamais, pendant mon enfance, je ne fus malade, jamais je n'éprouvai de ces petits malaises, de ces rhumes, de ces rougeoles, de ces coqueluches et autres indispositions fréquentes chez les jeunes enfants. J'étais perpétuellement en mouvement; la grande chaleur ni le grand froid n'avaient sur moi aucune influence; ma santé et ma constitution étaient si fortes qu'elles pouvaient résister à toutes les fatigues sans en ressentir jamais la moindre altération.

Mon caractère était volontaire, sensible et serviable; on me faisait faire tout ce qu'on voulait pourvu qu'on sût s'y prendre. J'étais hardi, courageux : rien ne m'arrêtait, aussi rentrais-je souvent avec des vestes et des pantalons

déchirés, ou des bosses et des trous à la tête, sans compter les écorchures; mais je riaais de tout cela, je recommençais bien vite à courir, et rien ne pouvait me retenir à la maison. — Me croyait-on dans une des cours à jouer tranquillement, on m'apercevait bientôt au fond des jardins, ou bien dans la rue, sous les pieds des chevaux, tantôt mordu par un chien, tantôt encorné par un bœuf et jeté à dix pas, tantôt renversé par une porte-cochère qui me tordait le pied.

Dans un moment où ma pauvre mère était gravement malade, on finit, pour se débarrasser d'une surveillance que l'on ne pouvait plus exercer suffisamment, par me placer dans la pension où était mon frère, non pour étudier, mais pour être gardé et m'habituer à l'obéissance.

Ce fut là, que tout en apprenant à lire, j'appris à nager. Mon frère, plus âgé que moi de cinq ans, — il en avait neuf et moi quatre, — allait souvent, en sortant de la pension, se baigner avec quelques-uns de ses camarades, et m'emmenait avec lui, afin que mon retour à la maison ne fit pas constater son absence.

Il me prenait et me jetait dans vingt pieds d'eau, — piquait une tête et venait me soutenir au moment où je reparaissais sur l'eau; — il m'indiquait les mouvements, et après quelques jours de cet exercice, je nageais comme une vraie grenouille. C'était, du reste, le nom qu'on avait donné aux habitants de Vendôme, dont la ville, adossée à une montagne sur laquelle on avait autrefois bâti un château fort, était coupée par trois ou quatre bras du Loir, qui se divisait pour la traverser, et l'entourait de manière à la rendre plus forte, défendue qu'elle était déjà par ses murs d'enceinte et ses tours à chaque porte.

Pendant une dizaine d'années que je passai en pension et au collège, je gagnai un prix d'arithmétique et un de dessin; ce n'était pas trop; mais, en revanche, j'étais le premier à tous les jeux et d'une adresse remarquable à tous les exercices du corps.

Mon frère avait lu beaucoup de romans de chevalerie, qu'il avait trouvés dans la bibliothèque de mon père; j'en avais lu quelques-uns, qui avaient fort exalté mon imagination. Aussi ne rêvions-nous tous deux que combats à coups de lance et d'épée; toutes nos idées étaient tour-

nées vers la guerre. Il est vrai que nous vivions au milieu des soldats, qui tantôt allaient en Espagne, tantôt en revenaient; puis nous avions en garnison le dépôt d'un ou deux régiments, dont officiers et soldats étaient nos amis.

Nous faisons l'exercice du fusil, nous combattions entre nous avec de vrais grands sabres de cavalerie, que mon frère avait découverts dans une caisse au greuier; tout cela nous avait rendus adroits; de plus, chaque officier, chaque soldat qui logeait chez mon père, se voyait forcé, par nos importunités, à nous donner une leçon d'escrime.

Nous avions des fleurets, des masques et des gants, mais presque toujours nous nous battions sans gants et sans masques, à nos risques et périls. Nous ferrailions toujours entre nous et avec un ou deux de nos camarades; mais ceux-ci n'étaient pas de notre force; ils n'avaient pas cette insouciance, cette ignorance du danger, et par-là même ce sang-froid, cet aplomb, cette sûreté de la main, qui nous empêchaient, mon frère et moi, de nous porter des coups dangereux.

Rien ne m'effrayait, rien ne m'étonnait, et

pour donner une idée de mon caractère entier, résolu, enthousiaste et entreprenant, je citerai deux ou trois faits où je fis preuve d'un courage et d'une présence d'esprit au-dessus de mon âge; j'avais dix ans à peine.

Un soir, les servantes du jardinier entrèrent tout effarées dans notre maison et dirent à ma grand'mère qu'il y avait des revenants au fond du jardin, assurant qu'elles avaient vu des feux follets les suivre ou les précéder, puis se précipiter dans les deux pavillons; ma bonne grand'mère, qui était du siècle de Voltaire, avait un grain de philosophie et n'admettait pas de pareilles billevesées. Elle leur rit au nez; mais comme la maîtresse-jardinière, la mère Gaugain, — avait vu, de ses yeux vu, — et aussi de ceux de son mari, en revenant de la messe de minuit, quelques années auparavant, — *toutes les anciennes religieuses en robes blanches, faisant la procession dans une des allées du jardin*, il n'y avait pas possibilité de déraciner de pareilles idées par le raisonnement.

Ma grand'mère le jugeant ainsi, se tourna vers moi, et me voyant sourire, elle me demanda si je voulais aller voir ce qui se passait dans les

pavillons, qui autrefois avaient été de petites chapelles, mais qui ne servaient plus que de remises et de greniers pour serrer les outils, etc.

— Aussitôt je pris un sabre et m'élançai tout courant jusqu'au premier pavillon; arrivé là, comme l'intérieur était tout noir, je n'osai pas entrer; j'avoue qu'à cette époque il fallait que je visse clairement le danger pour avoir tout mon courage.

Je demandai s'il y avait quelqu'un. Ne recevant pas de réponse, j'allai au second pavillon, où je ne fus pas plus heureux, et je jugeai que ma tâche était suffisamment remplie. — En retournant à la maison, je rencontrai les garçons jardiniers qui étaient rentrés; ils venaient s'assurer par eux-mêmes s'il y avait, non des revenants, mais des vivants; — je retournai avec eux, et notre chasse fut tout aussi inutile. Mais cette aventure me posa en garçon courageux vis-à-vis de ces braves ouvriers.

Un mois plus tard, un soldat de cavalerie, un cuirassier, se noyait bel et bien en se baignant dans le Loir, très-profond et très-encaissé en certains endroits. Deux de ses camarades qui étaient avec lui, au lieu de lui porter secours,

criaient à l'aide et se retiraient de l'eau; il est vrai qu'ils ne savaient pas nager non plus.

— J'arrivais pour me baigner avec deux ou trois petits amis; — en voyant une tête disparaître, reparaître et disparaître de nouveau, je m'élançai tout habillé, et en plongeant, dans la rivière, j'eus le bonheur d'atteindre le malheureux soldat, qui, n'ayant aucune idée de natation, et se sentant perdre pied, s'était laissé entraîner par le courant au plus profond de la rivière.

Je le saisis sous les bras par-derrière, et m'efforçant de le tenir au-dessus de ma tête en nageant moi-même entre deux eaux, je ramenai ainsi ce grand corps au rivage.

Le soldat était évanoui; — ses camarades, aidés des maraîchers accourus à leurs cris, le portèrent sur l'herbe. — Il rendit un peu d'eau et revint promptement à lui; on le reconduisit à la caserne, où les maraîchers me désignèrent comme son sauveur.

Cela fit événement dans la petite ville de Vendôme, dont la tranquillité était rarement troublée. Le colonel, en apprenant que ce grand soldat (il avait 5 pieds 10 pouces) devait son salut à un enfant de dix ans, vint chez mon père avec

le capitaine de la compagnie du cuirassier pour me remercier en son nom et au nom de tout le régiment.

J'avoue que cette démarche du colonel, pour un acte que je trouvais si simple, et auquel je n'avais plus pensé depuis, m'impressionna vivement, et que ce fut les larmes aux yeux, en même temps que le sourire sur les lèvres, que je le remerciai de ses éloges.

Dans le courant de ce même été, une trombe d'eau éclata sur la ville, et principalement sur notre faubourg, qui, descendant d'abord de la porte de la ville jusqu'au cimetière, remontait ensuite par une pente assez raide; il y avait, en outre, sur la droite, un chemin creux par lequel arrivaient aussi toutes les eaux, qui, bientôt réunies en cet endroit, y formèrent une véritable inondation; le long des murs du cimetière il y avait cinq ou six pieds d'eau jaunâtre, et le faubourg se trouvant ainsi coupé en deux, la circulation était interrompue.

Cet événement était arrivé vers les cinq heures du soir; —j'étais dans le salon, près de ma grand'mère, lorsque ma sœur aînée s'écria :

— « Ah! mon Dieu! ma pauvre mère ne pourra

pas avoir aujourd'hui son lait d'ânesse, et elle a tant toussé! »

C'était, en effet, dans la partie du faubourg séparée de nous par l'eau, que l'ânesse était logée, chez une bonne femme nommée Jambou.

— L'accent dont ma sœur avait dit ces quelques mots m'avait vivement ému; — je sortis sans rien dire et me dirigeai du côté de l'inondation; — chemin faisant j'avais arrêté mon plan. Nous étions en été, je n'avais donc pas à craindre le froid; si le courant pouvait être vaincu, et qu'il n'y eût pas pied, je le traverserais à la nage et je rapporterais le lait si précieux à ma mère.

Arrivé au bas de la rampe, je reconnus que l'eau s'étendait, en effet, sur une largeur de trois cents pas environ, et tourbillonnait de façon à faire craindre d'être entraîné.

La foule était grande des deux côtés du torrent; j'arrivai à toutes jambes, je regardai un instant, et j'entrai vivement dans l'eau. On jeta des cris; mais glissant sur la vase et perdant bientôt pied, je me mis à la nage en tirant vers les murs du cimetière pour éviter d'être jeté trop à gauche, où le courant était le plus fort. Submergé deux ou trois fois, je gagnais ce-

pendant du terrain, et bientôt je fus saisi par les mains amies de plusieurs spectateurs qui, de l'autre côté du faubourg, s'étaient mis dans l'eau jusqu'à la ceinture pour venir à mon aide.

On me demanda le motif de cette folle entreprise, et quand je l'eus raconté, ce fut à qui m'embrasserait en me félicitant de cette action, pourtant si naturelle à mes yeux. — Je m'en allai tout ruisselant chez la mère Jambon, qui se mit aussitôt à traire l'ânesse; — cependant toutes les commères se demandaient comment je pourrais emporter le lait, puisqu'il avait fallu que je me misse à la nage pour venir. J'indiquai une bouteille, qui fut bien bouchée et attachée à mon cou par une corde solide; pendant ce temps, un grand jeune homme de vingt ans, nommé Latouche, arriva et décida qu'il m'accompagnerait; c'était un garçon jardinier qui travaillait pour mon père dans notre propre jardin. Il se chargea du lait de la vache que l'on apportait chaque soir, et qui fut également mis dans deux bouteilles qu'il s'attacha autour du cou.

Nous partîmes tous les deux en nous tenant par la main; mais comme nous glissions beaucoup, je lâchai mon compagnon pour me mettre

à la nage. Un peu plus loin il fut, lui aussi, obligé d'en faire autant. Enfin, parvenus à l'autre bord, nous courûmes vers la maison de mon père; toute la famille était dans la plus grande inquiétude : on avait entendu dire quelque chose de mon escapade, sans en connaître le motif; aussi, quand nous arrivâmes, mon frère, que je rencontrai dans le vestibule, s'écria, en me voyant :

— « Tu vas être joliment grondé : mon père est dans le salon! »

En nous voyant entrer, Latouche et moi, ma mère vint, en effet, à nous d'un air fâché, en me demandant ce que signifiaient de pareilles incartades; mais quand, tout dégouttant d'eau, je lui présentai la bouteille de lait d'ânesse, tout lui fut expliqué. Ses yeux se remplirent de larmes, ses jambes fléchirent, et, pour ne pas tomber, elle me saisit la tête, qu'elle embrassait avec passion.

Mon père m'envoya changer de vêtements, il fit prendre un verre de vin à Latouche, et le remerciant vivement, il le congédia aussitôt pour ne pas lui laisser le temps de prendre froid.

Je n'avais jamais été le benjamin de ma

mère; j'étais trop bouillant, trop entêté, trop désobéissant; elle aimait mieux mon frère et ma sœur. Cependant, à dater de ce trait, qui l'avait vivement touchée, son cœur s'ouvrit entièrement pour moi, ce dont je fus bien heureux; j'avais souffert à part moi de cette partialité dans ses affections, car mon étourderie ne m'empêcha jamais d'aimer ma mère avec tendresse.

A la chute de l'Empire, l'impératrice Marie-Louise et le roi de Rome ayant quitté Paris pour se retirer à Blois, sur les bords de la Loire, ils passèrent par Vendôme, et tout petit garçon que j'étais, j'eus l'honneur de leur être présenté.

M. Cuvillier, colonel des gendarmes d'élite de la garde impériale, et qui s'était lié d'une étroite amitié avec mon père lors de leur séjour à tous deux en Italie, escortait les illustres fugitifs. Il profita de cette halte pour courir embrasser son ancien camarade; c'était l'heure du dîner; il se mit à table avec nous, causa, raconta tantôt avec enthousiasme, tantôt avec rage, les victoires, les revers de nos armées, et divers traits relatifs à des hommes marquants de l'époque, et qui sont encore gravés dans mon souvenir.

Pendant que toute ma famille écoutait avec

la plus grande attention ces récits palpitants, j'avais quitté la table, et, en vrai gamin, je m'étais emparé du grand sabre du colonel qui traînait derrière mes talons, et enterré sous son immense bonnet à poils, qui était presque aussi grand que moi, et que j'avais mis sur ma tête, je vins m'offrir à lui comme soldat pour défendre l'empereur et le roi de Rome.

Il se mit à rire, m'embrassa, et me promit de me faire connaître le jeune prince.

En effet, le lendemain matin, avant de partir, l'impératrice, qui avait couché à Vendôme, reçut les autorités et les notabilités de la ville, ainsi que quelques dames.

Le colonel présenta mon père à Leurs Majestés comme employé supérieur près de la junte de Toscane, et me prenant par la main, il me présenta particulièrement au roi de Rome, en lui disant :

— « Majesté, voici un jeune conscrit qui s'est présenté hier pour entrer dans vos gendarmes. »

Le roi de Rome, charmant enfant alors, sourit et m'offrit sa main, puis nous sortimes.

L'impératrice ne m'avait pas laissé une im-

pression agréable, mais le roi de Rome m'avait enchanté, et j'ai toujours conservé le souvenir de son sourire et de sa délicieuse figure.

— Hélas! il est mort loin de la France, dans l'exil, n'ayant jamais connu le bonheur.

Lorsque nos bons amis les alliés (comme on les appelait) vinrent en France, il nous arriva à Vendôme des Prussiens, qui se conduisirent pour la plupart d'une façon convenable et dont on eut peu à se plaindre. Cependant, le jour de leur arrivée, on en logea douze dans notre maison; un dîner avait été préparé pour eux, et, à la ration de vin indiquée, mon père avait fait ajouter deux ou trois bouteilles.

Vers la fin du repas, ces soldats ayant tout bu, demandèrent encore du vin. Mon père, par prudence, était resté dans la salle à manger, ne voulant point les laisser seuls avec les femmes de service. Il leur refusa du vin, en cherchant à leur faire comprendre qu'il leur en avait donné plus qu'il ne le devait. Malheureusement mon père ne parlait pas l'allemand, et les soldats ne savaient point le français. Tous se levèrent en criant, en jurant; l'un d'eux tira son sabre et vint droit à mon père qui, se penchant, prit un

couteau sur la table, et attendit le Prussien avec beaucoup de sang-froid. Je m'étais élancé à ses côtés; armé de mon fleuret démoucheté, j'allai droit au soldat, et, touchant son sabre du bout de mon fleuret, je le menaçai de l'embrocher s'il ne rengainait pas à l'instant et ne retournait à sa place.

Soit étonnement, soit retour à lui-même, en face de cette forfanterie enfantine, le Prussien remit sa lame au fourreau et regagna son siège sans mot dire.

Ses camarades étaient restés debout, immobiles; mais une sourde irritation fermentait parmi eux; sur ces entrefaites arriva un tailleur allemand que ma mère avait eu la présence d'esprit d'envoyer chercher pour servir d'interprète entre nous et nos hôtes incommodes. Il leur parla dans leur langue, et tous ces hommes emportés ne tardèrent pas à devenir souples et polis; ils montèrent docilement dans les chambres qu'on leur avait préparées, et ne nous causèrent plus aucun désagrément.

Le lendemain ils partirent pour Blois, et mon père demanda à la municipalité de ne plus lui envoyer que des officiers.

Quant à moi, je reçus force éloges de ma conduite brave et résolue, éloges quelque peu mérités, car, en 1815, je n'étais âgé que de douze ans.

Après 1816, cette année pluvieuse qui amena une disette générale, il y eut, de toutes parts, en France, des émeutes pour le blé. La ville de Vendôme, malgré sa tranquillité habituelle, n'en fut pas exempte.

Un dimanche, les gendarmes se virent forcés d'accompagner les voitures de blé, pour les protéger contre le peuple, qui ne voulait pas les laisser sortir de la ville. Le sous-préfet, comte de Beaumont, était à cheval à la tête des gendarmes.

Tant qu'on fut en ville, tout se passa tranquillement; toutefois, en sortant du faubourg, on trouva un rassemblement considérable d'hommes non armés, mais qui signifièrent qu'ils ne laisseraient pas sortir les voitures et qu'il fallait les ramener à la halle. Le sous-préfet s'entêta; — il ordonna aux gendarmes de tirer leur sabre; — ceux-ci avaient à peine fait un mouvement, qu'ils étaient enveloppés, séparés des voitures, et serrés de si près, qu'il leur devint impossible de se servir de leurs armes.

Pendant ce temps, on avait dételé les chevaux, et les hommes, s'attelant eux-mêmes aux chariots, les retournaient pour les ramener à la ville. Le sous-préfet, cédant à la colère que lui inspirait une rébellion si ouverte, frappa de son fouet l'homme qui se trouvait le plus près de lui, et fit cabrer son cheval; — aussitôt il fut assailli d'une grêle de pierres qui le força ainsi que les gendarmes de l'escorte, à s'enfuir au galop.

Les voitures, au nombre de cinq, furent alors reconduites à la halle par les hommes qui s'y étaient attelés. Malheureusement, la nuit était venue, et une sixième voiture, un peu retardée dans sa marche, fut en partie déchargée et pillée avant d'arriver à sa destination. Comme toujours, en pareil cas, ce furent les femmes, exaltées par la crainte de la famine pour leurs enfants, qui jouèrent le rôle le plus irrité. Beaucoup de blé fut perdu, des cris de mort se firent entendre; le tambour avait battu, la garde nationale avait essayé de se rassembler, mais il ne s'était présenté qu'un petit nombre de gardes nationaux, qui se bornèrent à faire quelques patrouilles en cherchant à calmer la population et à faire réintégrer à la halle le blé disparu.

Cette émeute m'avait démontré combien les autorités sont quelquefois maladroites, et comment, d'un fait de simple mutinerie, il peut découler les conséquences les plus graves, les plus imprévues, et jusqu'à des crimes que la loi se voit ensuite obligée de punir. Si M. de Beaumont n'eût pas mis d'amour-propre dans cette affaire, s'il eût pris la peine de faire ouvrir la halle et de montrer au peuple qu'elle contenait du blé pour longtemps, en lui représentant l'urgence d'en envoyer à quelques villes qui en manquaient, il eût évité une opposition et des rassemblements toujours dangereux. Il eût surtout évité de faire condamner aux travaux forcés des pères de famille, des jeunes gens comptés parmi les plus dignes, les plus honnêtes de la population.

Le lendemain de cette émeute, et dès le matin, M. de Beaumont sortit à cheval pour parcourir le faubourg; — toujours musant au dehors, je ne manquai pas de le voir, — son air provocateur me frappa; je le suivis.

Un jeune garçon d'une vingtaine d'années, que je connaissais beaucoup pour l'avoir vu travailler dans les jardins de notre maison, ne tarda

pas à s'approcher du sous-préfet pour lui demander la liberté de son père, qu'on avait arrêté dans la soirée précédente.

M. de Beaumont le repoussa avec de dures paroles et des menaces de le faire arrêter lui-même. Le jeune homme fit un pas en avant, M. de Beaumont crut probablement que c'était pour le frapper; il lui asséna sur la figure un coup du manche de son fouet, qui fit jaillir le sang.

Aussitôt huit ou dix ouvriers armés de pelles et de pioches s'élançèrent sur M. de Beaumont; ils entourèrent le cheval, dont l'un d'eux saisit la bride, et brandissant leurs armes improvisées, ils allaient faire un mauvais parti au sous-préfet.

Je les connaissais tous par leur nom; je m'élançai au milieu d'eux, et je leur dis, en cherchant à les écarter: « Il est fou, mes amis, laissez-moi l'emmener, » — et joignant l'action aux paroles, je retournai le cheval dont j'avais pris la bride; on me fit place, en me disant: « C'est bien pour vous, M. Charles. »

A cinquante pas de là, je lâchai la bride, et je dis à M. de Beaumont: — « Monsieur, vous

voici hors de danger; rentrez à la sous-préfecture, je vous en supplie, si vous ne voulez pas faire verser du sang. » Il était pâle et tout bouleversé; il rentra, en effet, chez lui, mais en traversant la ville au pas.

Je n'étais alors qu'un enfant de treize ans; mais j'étais connu et aimé de tous les habitants de ma petite ville, et particulièrement de ceux de notre faubourg. J'avais toujours eu de l'influence sur ces braves gens; dans toutes les occasions, fêtes ou accidents, j'étais au milieu d'eux, je faisais en quelque sorte partie de leurs familles.

Nous étions sans garnison depuis quinze jours; — il arriva de Blois des hussards; on opéra des arrestations, on mit bientôt les accusés en jugement, et il y en eut une douzaine des plus honnêtes, des plus tranquilles et des meilleurs travailleurs, qui furent condamnés à plusieurs années de travaux forcés.

La ville entière était dans la consternation; on adressa au roi une demande en grâce, qui fut signée par tous les habitants de Vendôme. Louis XVIII refusa, se contentant de changer le sous-préfet.

— Ma nature entière s'est toujours révoltée contre l'injustice et l'oppression lâche de la force. De ce moment, je considérai le roi comme un souverain cruel et despote. — Pourquoi, en effet, n'avait-il pas fait grâce à ces hommes qui n'avaient eu qu'un tort, celui de s'être opposés à un ordre du sous-préfet, et ne suffisait-il pas, pour leur punition, des quelques mois de prison préventive qu'ils avaient faits avant le jugement ?

— Désirant de tout mon cœur l'acquiescement de ces malheureux, je tourmentais mon père à chaque promenade que je faisais avec lui. Il avait beau me représenter que le roi avait refusé leur grâce, j'insistais, et je le suppliais d'user des connaissances et des amis qu'il avait à Paris pour l'obtenir.

Importuné, d'un autre côté, par les familles des condamnés, mon père se décida enfin à écrire au comte de Laforest, pair de France, pour lui demander s'il voudrait s'intéresser à cette affaire, et s'il y avait quelque probabilité d'obtenir un adoucissement à la rigueur de la sentence.

Le comte répondit aussitôt que, seul, il ne

ne pourrait rien, mais qu'il était tout disposé à chercher à intéresser d'autres personnes influentes à cette affaire; — que cependant il jugeait le moment inopportun, et qu'il conseillait d'attendre au moins un an, si l'on voulait agir avec quelques chances de succès.

Forts de cette réponse, que je communiquai à toutes les familles des condamnés, et qui leur fut confirmée par mon père, nous attendîmes plus patiemment; — mon père utilisa le temps en écrivant à plusieurs autres personnages haut placés, avec lesquels il avait conservé quelques relations, le duc d'Avary, le duc de Luxembourg, et d'autres dont les noms m'échappent. — Le duc d'Avary et le comte de Laforest avaient des propriétés dans le département; il était donc tout naturel qu'ils s'intéressassent à ces infortunés, bien cruellement punis pour un moment d'erreur.

Les démarches furent faites, et le roi accorda enfin la grâce sollicitée; — mais les ministres ne voulurent libérer que sept des condamnés, prétendant que les quatre autres étaient bien plus coupables.

A la fin de 1818, avant de quitter Ven-

dôme pour aller habiter Blois avec ma famille, j'eus le bonheur de voir arriver ces malheureux. Mais, hélas ! ils n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes. Leurs figures amaigries, leur teint bronzé, leurs corps décharnés, la tristesse et la honte peintes sur leurs visages, leurs yeux baissés qui n'osaient plus regarder en face, leurs bouches qui ne savaient plus sourire, faisaient mal à voir. On sentait combien ils avaient dû souffrir, eux, hommes pleins d'honneur et de probité, de se voir accouplés avec des voleurs, des assassins, car on avait poussé la cruauté jusqu'à les séparer les uns des autres.

Un an après, les quatre autres rentraient aussi graciés, car ni mon père, ni les autres personnes qui s'étaient occupées de cette affaire, n'avaient voulu laisser leur œuvre inachevée.

Comme on le voit par les détails de ces tristes circonstances, le caractère ferme et courageux de mon enfance ne s'était point démenti en grandissant ; il était devenu plus entier, plus persévérant dans les idées que j'avais une fois conçues, et dont rien ne pouvait me détourner.

Qu'on me permette de consigner ici, pour en finir avec mon enfance, l'impression la plus

pénible que j'aie jamais éprouvée, impression qui, depuis l'âge de dix ans, me poursuivit pendant de longues années, et dont le souvenir est aussi présent à mon esprit que si le fait était arrivé hier.

— Un assassinat avait été commis dans la campagne : deux hommes et une femme avaient été condamnés à mort, et devaient être exécutés à Vendôme. J'allai, comme tant d'autres enfants, voir l'exécution qui avait lieu à midi, un jour de marché, sur la place St-Martin. Là, monté sur une borne, je vis tomber la première tête sans ressentir aucun effroi, et sans avoir le temps de remarquer autre chose que le bruit du couteau tombant sur la planche. Il n'en fut pas de même pour la seconde; soit que le corps ne fût pas assez avancé sur la planche, soit que le patient eût fait un mouvement au moment où le couteau tombait, la tête, au lieu de disparaître dans le panier, en frappa le rebord et vint rouler sur le plancher de l'échafaud, avec des grimaces et des contractions hideuses des yeux et de la bouche, qui s'ouvraient, se fermaient, et s'ouvraient encore démesurément, et avec une vivacité inconcevable, jusqu'au moment où la peau, qui avait

probablement été coupée trop près du menton, se déchira et recouvrit toute la figure. Le bourreau vint prendre cette tête par les cheveux, la regarda avec attention, puis la jeta dans le panier avec l'insouciance caractéristique de son état.

Je descendis alors de ma borne, sans attendre la troisième exécution, car mes jambes fléchissaient sous moi, et tout mon corps tremblait, en proie à un horrible frisson. Il y a aujourd'hui plus de cinquante ans que j'ai assisté à cet affreux spectacle, et j'en revois encore, gravés dans mon esprit, avec une lugubre fidélité, tous les horribles détails.

---

## CHAPITRE II

### Ma jeunesse

SOMMAIRE. — Départ de *Vendôme*. — Blois. — Comment je passe mon temps. — Paris. — Un coup de tête. — Mon frère comédien. — *Talma*. — Mes entrées aux théâtres. — Les salons du faubourg Saint-Germain. — Un duel. — Ma vie de jeune homme. — Première douleur. — *Le marquis de Montmaur*. — *Bruxelles*.

En 1818, comme je l'ai dit plus haut, j'allai, avec ma famille, habiter Blois, où mon père était appelé par sa place d'inspecteur du département. Il avait reculé son déplacement tant qu'il l'avait pu, afin de me laisser achever mes études au collège de Vendôme.

Aussitôt à Blois; j'entrai dans les bureaux du directeur des contributions directes, en attendant un brevet de surnuméraire. L'administration de mon père me plaisait, et j'avais toutes chances d'arriver promptement à lui succéder dans sa place d'inspecteur et de parvenir plus

tard à celle de directeur, la plus élevée en province dans cette administration.

Mais avant tout, il fallait travailler dans les bureaux de la direction, recevoir son brevet de surnuméraire, puis devenir contrôleur de 2<sup>m<sup>e</sup></sup> et de 1<sup>re</sup> classe, et enfin, après huit ou dix ans de travail, être nommé inspecteur; quand on en était là, la place de directeur ne pouvait plus vous échapper.

Pendant les premiers mois, je m'accommodai assez bien du travail du bureau; — j'étais entré en Septembre, et l'hiver était venu vite avec son cortège de soirées, de bals. La société de Blois était charmante à cette époque; — beaucoup de jeunes et jolies femmes, quelques demoiselles charmantes, des hommes et des jeunes gens aimables et spirituels. Pour donner une idée de l'entrain qui présidait à nos amusements, je dirai que nous eûmes une fois douze bals consécutifs, auxquels personne ne manqua, quoique chaque nuit les dames prétendissent qu'elles n'iraient point, le lendemain, chez Madame X\*\*\*; et cependant toutes s'y trouvaient; — elles avaient dormi depuis six heures du matin jusqu'à deux heures; elles se réveillaient fraîches

et reposées, et il fallait que les maris, qui s'étaient, eux, occupés de leurs affaires, tout fatigués qu'ils fussent, recommençassent à veiller et à danser, car on dansait encore à cette époque, même à quarante ans.

Mon brevet de surnuméraire n'arrivait pas; — je m'impatientais, car, à titre d'*enfant de la balle* — (terme administratif), — j'avais droit à l'obtenir.

Mon père, que j'importunais de mes doléances, et qui n'était pas fâché de me voir quitter Blois pour couper court à quelques folies, m'envoya à Paris chercher ce bienheureux parchemin.

— Je me rendis au ministère; je fus reçu par M. Legrand, premier commis des finances, pour lequel j'avais une lettre de mon père; — ce titre distinguait, à cette époque, le chef de bureau du personnel de l'administration. J'avais vu plusieurs fois M. Legrand, reçu dans ma famille à son passage à Vendôme. Il fut très-bienveillant, tout en me déclarant qu'il ne pourrait me nommer surnuméraire que dans trois mois, mais que je pouvais compter sur mon brevet.

Ce délai me révolta; je fis un coup de tête; — j'entrai chez un banquier, et plus tard chez

un négociant. A quoi tient le genre de vie de tel ou tel homme? — à ces mille petites choses, à tous ces riens qui décident du bonheur ou du malheur de toute une existence. Si j'eusse reçu mon brevet à temps, je restais dans l'administration; — j'avais une vie calme, heureuse, assurée; — je me mariais en province et je devenais une des autorités de la ville où mes fonctions m'auraient appelé.

Au lieu de cela, lancé dans le tourbillon des plaisirs de Paris, avec un caractère ardent, exalté, — un tempérament de feu, une constitution de fer et toute nerveuse, qui supportait d'inconcevables fatigues sans que je m'en aperçusse, je ne travaillai guère, et je me jetai dans la vie la plus dissipée.

Mon frère, qui venait de finir son droit, avait été pris d'une passion dramatique telle, que depuis des années il passait une partie de ses nuits drapé dans sa couverture comme dans une toge romaine, déclamant toutes les tragédies possibles et surtout les rôles de Talma.

Il avait quelque talent, car Michelot, chez qui il s'était présenté, le conduisit, après l'avoir entendu, chez Talma, qui lui-même en fut satis-

fait. Il lui donna ses entrées au Théâtre-Français et sur la scène, ainsi que chez lui, en l'engageant à venir le voir souvent.

Mon frère n'y manqua pas. Il allait au théâtre entendre son illustre modèle chaque fois que celui-ci jouait; et tous les soirs il pénétrait dans les coulisses, où il fit promptement connaissance avec tous les artistes, qui le regardaient déjà comme un des leurs, protégé qu'il était par Talma.

Quelques mois plus tard, le grand tragédien obtint pour mon frère, du directeur du théâtre de Bruxelles, un engagement de dix mille francs pour jouer les rôles de Talma dans la tragédie.

Mon frère, tout joyeux, fit part de cette bonne nouvelle à ma sœur, qui la conta à son mari. Celui-ci en avertit aussitôt mon père, qui écrivit de suite au jeune enthousiaste quelques lignes par lesquelles il lui défendait expressément de se faire comédien, ajoutant que si cela lui arrivait, il ne le reverrait jamais et lui donnerait sa malédiction.

Le pauvre garçon, tout penaud, alla trouver Talma sa lettre à la main; celui-ci, après en avoir pris connaissance, lui dit :

— « Cela est fâcheux pour vous et pour moi ; je le regrette, car si vos progrès eussent été proportionnels à ceux que vous avez déjà faits, vous pourriez me succéder avec honneur ; — c'est bien, j'arrangerai l'affaire avec Bruxelles. »

Malgré ce contre-temps, Talma engagea mon frère à continuer ses assiduités au Théâtre-Français ; — il m'y conduisit, me présenta à Talma et à M<sup>lle</sup> Mars, et l'on m'accorda, à moi aussi, mes entrées.

Ce fut ainsi que je fis la connaissance des artistes de différents théâtres qui fréquentaient le foyer des Français. Bientôt après, j'avais mes entrées dans presque tous les théâtres de Paris, même aux Italiens, où M<sup>me</sup> Pasta me les fit donner en 1823. Je l'avais connue chez Ciceri, le grand peintre de décors, qui, demeurant à Clichy-la-Garenne, recevait chaque dimanche, à dîner, tous les artistes, auteurs, etc., qui se plaisaient à se réunir chez lui. — Le propriétaire de la campagne qu'habitait Ciceri était aussi propriétaire du journal *Le Miroir*, qui fut supprimé et qui reparut plus tard sous le nom de la *Pandore*. Ce propriétaire-journaliste s'entendait avec le peintre, dont il était l'ami ; c'était tantôt l'un,

tantôt l'autre qui faisait les frais du dîner; les invités de tous deux étaient reçus par l'un et par l'autre avec la même aménité.

J'étais lié avec les deux neveux de M. Du-bois, le propriétaire, et c'était par eux que j'avais été introduit chez leur oncle et chez Ciceri, qui me prit en amitié; aussi je manquais rarement ces réunions hebdomadaires, qui étaient si gaies, si spirituelles, si mouvementées.

— D'un autre côté, par l'ancienne position et les relations de mon père, plusieurs salons du faubourg Saint-Germain m'étaient ouverts, et j'en profitais. J'étais un infatigable danseur, et surtout un excellent valseur; ce qui ne contribuait pas peu, à défaut de mérite plus solide, à me rendre le bienvenu dans la plupart de ces maisons.

C'était encore le temps où l'on se battait facilement en duel. Les officiers de l'Empire, réduits presque à la misère par la Restauration, s'étaient vengés pendant plusieurs années en tuant, sous prétexte de duel, le plus de gardes-du-corps et le plus d'officiers de la garde royale qu'ils avaient pu.

Cette manie avait gagné les écoles et toute

la jeunesse, qui, élevée sous l'Empire, au bruit du canon et des victoires, ne demandait pas mieux que de tirer l'épée.

Comme tant d'autres, j'avais été plusieurs fois sur le terrain, et peut-être plus que d'autres. J'étais taquin, un peu moqueur, mais non méchant : je ne provoquais jamais, mais aussi j'acceptais au premier mot.

Parmi ces duels, il y en eut un qui, survenu à la suite d'une querelle de bal, chez la princesse d'Eckmühl, eut un grand retentissement dans tous les salons du faubourg, et je n'en devins que plus recherché par le relief que me donna cette aventure.

Qu'on joigne à ces plaisirs de bonne compagnie, d'autres divertissements peut-être moins choisis, dont les jeunes gens ne se montrent point dédaigneux, et l'on aura le programme de l'existence assez dissipée que je menai pendant une dizaine d'années, sans préjudice, toutefois, de mes travaux de la journée que je persistai à accomplir consciencieusement, n'accordant jamais aux plaisirs que mes soirées.

Ma vie de jeune homme se passa ainsi dans un tourbillon, sans souci, sans souffrance, et ce

ne fut qu'à vingt-sept ans que la première douleur vint me frapper au cœur d'une manière bien cruelle.

Vers la fin de cette époque, j'étais lié avec un jeune homme qui me proposa une association pour une entreprise importante.

Dans le mois de Février 1830, j'allai à Blois pour en parler avec mon père. Ma bonne mère, dont l'affection avait grandi, était si ravie de me voir, que, dès mon arrivée, pour me posséder à elle toute seule, elle me proposa une petite promenade en attendant le dîner.

Chemin faisant, je remarquai que des frissons parcouraient tout son corps; — pendant le dîner, elle se remit un peu, et fut d'une gaieté et d'une bonté charmantes. Mon père paraissait cependant surmonter une vive inquiétude, et, regardant beaucoup ma mère, lui demandait de temps en temps comment elle se trouvait.

C'est qu'en effet, pendant que nous étions sortis, il avait appris que ma mère s'était évanouie à l'église, et qu'on avait eu de la peine à la faire revenir à elle. Ma mère avait soixante-quatre ans, et souffrait depuis longtemps d'une maladie inguérissable et fort douloureuse.

Mon père était donc inquiet, très-inquiet, car ma mère ne pouvait plus supporter les douleurs atroces qu'elle ressentait, et s'évanouissait souvent pendant les crises aiguës.

Au milieu de la nuit suivante, ma mère, se trouvant plus mal, mon père vint me réveiller en toute hâte pour m'envoyer chercher le médecin; j'y courus et le ramenai.

En arrivant, je trouvai ma mère calme et tranquille, mais avec des yeux d'une vivacité extrême, et une figure que je ne lui connaissais pas. Elle me prit la main, m'attira vers elle, et m'embrassa; puis, s'adressant au médecin: — « Mon bon docteur, vous n'avez plus rien à me donner; — c'est fini, je ne souffre plus, ma vie s'en va, je le sens; — demain je ne serai plus. J'ai été heureuse toute ma vie par mon mari et par mes enfants, je ne puis ni ne dois me plaindre. »

Le docteur lui donna une cuillerée d'une potion qu'il avait apportée; cela sembla la calmer encore et la disposer au sommeil.

Mon père et le docteur se retirèrent; — je restai seul, près du lit de la malade, la couvant des yeux, cherchant dans ses traits aimés

quelque symptôme qui pût me tranquilliser; — hélas! je n'aperçus rien, sinon un redoublement de calme qui m'effraya.

La journée se passa ainsi sans souffrance, mais dans un état de faiblesse qui allait croissant; à plusieurs reprises, cette bonne mère m'avait parlé, elle m'engageait à me marier, me disant que là seulement, dans un lien sérieux, je trouverais le bonheur, et non dans toutes ces liaisons éphémères dont j'avais rempli ma jeunesse.

Le docteur, qui était venu trois fois dans la journée, n'avait pu me laisser ignorer que tout espoir était perdu, que la vie s'éteindrait dans un calme et une quiétude qui étaient vraiment une consolation.

Au milieu de ces tristes circonstances, j'eus cependant le bonheur de reconnaître que ma présence répandait une grande douceur sur les derniers moments de la mourante, ce qui lui fut d'autant plus sensible que, jusqu'à la fin, elle espéra vainement voir arriver son fils aîné.

J'avais écrit à mon frère, alors à Orléans, pour l'informer du douloureux événement qui nous menaçait, et je l'attendais à chaque ins-

tant ; mais il reçut cette triste nouvelle avec son indifférence ordinaire, et ne montra aucun empressement pour venir embrasser une dernière fois notre mère.

Au lieu d'arriver, comme il lui eût été facile de le faire, vers le soir qui précéda la nuit où elle rendit le dernier soupir, il n'arriva que le lendemain à quatre heures, et ne se présenta chez mon père qu'après le départ du convoi pour le cimetière ; — j'avais cependant fait différer ce moment autant que possible, car il était nuit close lorsque nous arrivâmes au champ du repos. Je ne tardai pas à savoir que tous ces retards avaient été volontaires, et je ne pus jamais l'oublier ni le pardonner à mon frère, lui, le plus aimé de la pauvre morte.

Au moment où le cercueil sortait de la portecochère, je fus pris d'un tremblement nerveux et de sanglots convulsifs qui firent craindre aux deux amis qui me soutenaient que je ne pusse aller plus loin. Cependant j'allai jusqu'au bout, et l'on me ramena à la maison dans le même état nerveux qui ne cessa que deux heures après.

Le lendemain, mon frère entra dans ma cham-

bre et me proposa d'aller avec lui au cimetière. Je refusai : j'avais été trop ébranlé la veille, et, d'ailleurs, il m'eût été impossible de dire dans quelle partie du cimetière était la fosse ; — puis je voulais être seul, j'avais besoin de causer avec moi-même et de chercher à voir clair chez les autres.

La mort de ma mère était la première douleur que j'eusse éprouvée ; hélas ! ce ne devait pas être la dernière !

Ce coup m'avait frappé si subitement et d'une façon si imprévue, qu'il exerça une influence décisive sur mon existence, et que, dès lors, sans changer entièrement, j'envisageai la vie sous un aspect infiniment plus sérieux.

Je ne pouvais plus me dissimuler l'égoïsme et la sécheresse de cœur de mon frère, égoïsme et sécheresse que j'avais toujours pressentis, tout en repoussant la certitude de leur existence ; mais malheureusement l'évidence était palpable, je ne pouvais plus douter.

Je ne puis dire ce qui se passa en moi à cette pénible découverte, ni quels sentiments j'éprouvais pour mon frère, mais sa conduite si ingrate, si indifférente vis-à-vis de ma mère, m'avait

exaspéré, et lorsqu'au dîner il annonça qu'il partirait le lendemain, je fus soulagé d'un poids bien lourd. Il me proposa de l'accompagner; — sans lui répondre, je le regardai d'une manière si expressive qu'il baissa les yeux. — Alors je me tournai vers mon père, et lui prenant la main, je lui dis : « Je resterai huit jours avec toi, si tu le veux. » — Mon père ne me répondit que par une silencieuse étreinte, mais une larme perla au bord de sa paupière, et je songeai moins que jamais à partir.

Après la mort de ma mère, mon père ne voulut plus vivre à Blois; — il donna sa démission d'inspecteur et prit sa retraite.

Il désirait venir demeurer à Paris, près de ma sœur et de moi; — je craignis qu'il ne se trouvât trop isolé dans cette grande ville; que ma sœur, et surtout moi, nous ne pussions le voir aussi souvent que nous l'eussions désiré. Je l'engageai donc à aller à Orléans, où il trouverait mon frère, dont les occupations peu exigeantes lui permettraient de le voir chaque jour; — il y trouverait ma belle-sœur, ses enfants, puis mon oncle, qui vivait encore et qu'il aimait beaucoup. Il y rencontrerait aussi d'anciennes

connaissances, dont la société égayerait sa solitude; — je ne voyais dans cet arrangement que son bien-être, sa satisfaction personnelle; j'oubliais, ou je ne voulais pas me souvenir que je le remettais dans des mains égoïstes, qui ne chercheraient en rien à rendre sa vie solitaire plus supportable.

Mais laissons cela; mon frère, sa femme et l'un de ses enfants sont morts coup sur coup en quelques mois; — un seul de ses deux enfants vit encore, et je ne le connais même pas. Mon oncle est mort, mon père est mort sans avoir voulu me revoir. Paix à leurs cendres!

Depuis la mort de ma mère, rien ne me réussit. L'entreprise faite en commun avec un ami, et dont j'ai parlé plus haut, tourna, au bout d'un certain temps, au profit de ce soi-disant ami, et la somme que mon père m'avait avancée pour cet usage fut presque entièrement perdue.

Pendant plusieurs années, le malheur me poursuivit; — je me désespérais, étant presque à bout de ressources, lorsque le marquis de Montmaur, avec lequel j'avais conservé des relations amicales, vint me trouver et me proposa de l'accompagner en Belgique pour mener à

bonne fin une opération dont la réussite devait nous procurer beaucoup d'argent, quoique nous ne fussions que les agents d'une grande maison de banque de Paris, qui, dans tous les cas, paierait largement nos frais de déplacements et nos services. J'acceptai avec empressement. Le lendemain, je fus présenté au banquier, qui m'agréa sur la recommandation de M. de Montmaur.

Quelques jours après, munis de nos instructions et les poches garnies, nous partions pour Bruxelles. Dès le lendemain de notre arrivée, nous commençons nos démarches auprès des personnes auxquelles nous étions adressés. Notre affaire se présentait sous un aspect favorable, mais il fallait du temps pour arriver à un accord complet : — les arrangements traînèrent un peu ; bref, il nous fallut rester plusieurs mois à Bruxelles, mais enfin nous vîmes approcher le jour où tout allait être terminé comme nous le désirions. Le jour et l'heure étaient arrêtés pour la signature des actes, lorsque, la veille même, une dépêche télégraphique vint mettre tout à néant.

L'affaire était rompue ; nous n'avions plus qu'à retourner à Paris.

---

## CHAPITRE III

### Magnétisme

SOMMAIRE. — Nouvelles connaissances. — *Jobard*. — Mon initiation au magnétisme. — Incertitudes. — Premiers succès. — Une aventure : ma première somnambule. — Ma vocation. — Nouveaux horizons. — Sommeil magnétique de huit jours. — RETOUR A PARIS. — Nouveaux pas dans le magnétisme. — Une belle guérison. — ENCORE BRUXELLES. — *Victor Idjiez*. — *Le Magnétophile*. — Première séance publique à MONS. — *Montius*.

Pendant notre séjour à Bruxelles, nous allions souvent, après notre dîner, dans un café établi en face de l'Opéra, sur la place de la Monnaie, je crois. — Nous y avions fait quelques connaissances, entre autres celle d'un monsieur dont la physionomie fine et spirituelle exprimait, en outre, une bonhomie réelle qui partait du cœur.

Nous faisons souvent de longues promenades après notre partie de dominos; notre nouveau

compagnon causait délicieusement, et sa conversation avait toujours un côté scientifique dont je profitais, moi ignorant. Il aimait à parler magnétisme; — il racontait, pour les avoir vus, des faits qui auraient bouleversé ma raison, si, en sceptique que j'étais, je n'eusse pas traité de sottises, de folies, tout ce qu'il nous débitait à ce sujet; aussi, était-ce avec cette outrecuidance d'esprit fort que donnent trop souvent la jeunesse et l'inexpérience, que je niais tous les faits magnétiques, quelque dignes de foi que pussent être les personnes qui en parlaient chaudement pour les avoir vus, observés et constatés.

Depuis longtemps, cet ami dont je viens de parler cherchait à faire passer en moi sa croyance au magnétisme, sans obtenir de ma part autre chose que des plaisanteries en réponse à ses arguments; fatigué de mes railleries, il voulut en finir avec l'incrédulité que je lui apportais sans cesse, car il connaissait assez mon caractère pour être persuadé qu'une fois convaincu, je deviendrais pour le magnétisme un aussi chaud partisan que je m'étais montré adversaire impitoyable lorsque je ne voyais là que charlatanisme ou duperie.

Un jour donc, et sans avertissement préalable, il me conduisit, en compagnie de plusieurs autres personnes, chez un docteur hollandais; je croyais entrer dans l'un de ces cafés qui, à Bruxelles, se trouvent souvent situés au fond d'une allée, dans le second corps de logis, lorsque la porte s'étant refermée sur nous, je me trouvai dans un salon où une trentaine de personnes étaient réunies autour d'une jeune fille dont les yeux étaient fermés. J'étais en pleine séance de magnétisme.

L'ami qui m'avait si traîtreusement introduit était M. Jobard, dont le nom était déjà avantageusement connu dans les sciences, et qui fut peu après nommé directeur des Musées de Bruxelles; homme utile et désintéressé s'il en fut jamais, dont les inventions industrielles enrichirent des milliers de personnes en le laissant pauvre lui-même, car il se laissait piller et voler de la meilleure grâce du monde.

Il me présenta comme un homme qui n'a rien vu et qui ne veut pas croire, sans l'avoir éprouvé, à ce qu'il ne connaît pas; — le docteur qui magnétisait la jeune fille se retourna alors de mon côté, et m'engagea à demander à la som-

nambule la nomenclature des objets qui se trouvaient dans l'une de mes poches, m'assurant que cette jeune fille endormie pourrait me le dire exactement.

Je consentis par pure politesse à essayer de cette expérience, et j'indiquai la poche de mon gilet; la somnambule me prit la main, et me dit aussitôt sans la moindre hésitation : « *Il y a dans cette poche une pièce de cinq francs, une pièce de deux francs et une pièce de dix centimes.* » Ce qui était vrai.

Je me crus mystifié, et me retournant brusquement vers M. Jobard, qui triomphait de mon étourdissement, je l'accusai d'avoir voulu se moquer de moi, et d'avoir communiqué au docteur quel était le contenu de ma poche, dont il pouvait lui-même avoir connaissance.

Le docteur intervint : il me pria de tenter une nouvelle expérience, qui, selon lui, ne pouvait manquer de me convaincre; je devais me retirer à l'écart, écrire quelques mots sur un papier, que je plierais de telle façon que l'œil ne pût voir à l'intérieur, et remettre le papier plié à la somnambule, qui en lirait aussitôt le contenu sans le secours de la vue. Tout cela ne m'inspi-

rait aucun intérêt; je croyais tout au plus à quelques tours de passe-passe adroitement exécutés; — toutefois, pour ne pas répondre d'une manière désobligeante aux instances du maître de la maison, je me prêtai à cette nouvelle expérience: j'écrivis quelques mots sur un papier que je roulai, et m'approchant de la somnambule, je lui mis dans la main l'un des bouts de cette fusée sans lâcher l'autre, et je la priai de me dire ce qu'il y avait d'écrit sur ce papier.

Un instant après, elle me répondit: — « Vous faites des compliments, vous dites que je suis jolie. » Je ne me tins point pour satisfait de cette réponse, qui n'était pas catégorique, et je répétais ma question en l'accentuant davantage: « Qu'y a-t-il d'écrit sur ce papier? » — « Eh bien, il y a : *Vous.... vous êtes jolie.* » C'était exact.

Je demeurai confondu, car je m'étais éloigné de toute la société pour écrire ces mots, et certes nul n'avait pu deviner ce que j'avais écrit.

J'allai m'asseoir, sans mot dire, derrière tout le monde, laissant chacun interroger la somnambule, et plongé dans un étonnement qui n'était pas exempt d'un reste de défiance; — je ne tentai plus moi-même aucune expérience ce soir-

là, mais j'observai toutes celles qui se succédèrent sous mes yeux avec la même surprise, et je me retirai abasourdi, confondu.

Je ne pus dormir un seul instant; mon agitation était si grande, que je ne pouvais tenir en place; j'étais tellement envahi par un flot d'idées et de réflexions contradictoires, que cette incertitude me devenait insupportable; — je cherchais à comprendre et à m'expliquer les faits extraordinaires que je venais de toucher au doigt, mais je ne pouvais m'en rendre compte d'aucune manière; — l'escamotage, la prestidigitation, la ventriloquie, n'étaient point suffisants pour l'expliquer; ma raison se refusait à leur assigner une cause surnaturelle, et cependant je voulais arriver à les comprendre.

Je passai toute la journée à me promener sur les boulevards de la ville, toujours dans les mêmes perplexités; — enfin, le soir arriva; — je me rendis seul chez le docteur, j'observai encore plus avidement que la veille, et je fus témoin de beaucoup d'autres expériences qui achevèrent de me bouleverser. Le docteur m'engagea à venir le voir dans la matinée, et me proposa de me donner les premières notions du magnétisme;

j'acceptai avec reconnaissance, car nulle mauvaise honte ne m'empêchait de laisser voir l'intérêt que m'inspirait alors une science pour laquelle je n'avais, quelques jours plus tôt, que de l'éloignement; — je passais presque tout mon temps chez le docteur, observant, questionnant, lisant, étudiant *Deleuze* et quelques autres auteurs traitant du magnétisme.

Puis, un jour, je priai le docteur de me magnétiser, afin d'apprendre par moi-même quelles sensations on pouvait éprouver dans cet état. Je fus endormi promptement, et je donnai, me dit-on, quelques marques de lucidité; la sensation que j'éprouvai avant de céder au sommeil, l'état dans lequel je me trouvai après que l'on m'eût réveillé, ne me laissèrent aucun doute sur la cause de tous les phénomènes que l'on désignait sous le nom de magnétisme animal; — dès ce jour, je demeurai convaincu que tous ces phénomènes étaient dus à une cause unique, *le fluide vital*, autrement dit l'émanation de certains effluves de l'homme communiqués à un autre homme par la volonté, mais la volonté ne jouant là qu'un rôle accessoire, comme dans tous les actes de la vie.

Une fois cette conviction bien affermie dans mon cerveau, la pratique du magnétisme me devint facile, et, depuis lors, toutes les expériences que j'ai faites sont venues corroborer mon opinion à ce sujet. Tous les magnétiseurs ne pensent pas de même; — ils admettent généralement deux causes en magnétisme; mais d'après un examen sérieux de leurs opinions et de nouvelles expériences, je suis demeuré tout aussi ferme dans ma conviction, basée sur des faits.

A dater de ce moment, je m'occupai sérieusement du magnétisme. Je lus tous les ouvrages que le docteur possédait; — j'essayai de magnétiser d'après les indications et sous les yeux de ce brave homme, qui m'avait pris en amitié. Je parvins à endormir plusieurs personnes, et chacun de mes succès me donnait le désir d'avancer davantage; — mais ce qui décida de ma vie, ce qui fut cause que je me vouai corps et âme au magnétisme, que je me lançai sans hésitation dans une carrière où il me fallut une conviction bien profonde pour triompher des obstacles et des ennemis qui ont sans cesse surgi autour de moi, — ce fut la guérison d'une douleur rhumatismale que j'obtins en une seule séance.

— Je me trouvais dans une maison où un homme de trente-cinq à quarante ans souffrait d'une douleur rhumatismale si aiguë, qu'elle lui paralysait le bras droit; il ne pouvait faire aucun mouvement.

Il était depuis huit jours dans cet état, sans que la médecine l'eût soulagé en aucune manière; on me pria de le magnétiser; je m'empressai de le faire. Je pris les pouces du malade pendant dix minutes environ; je fis ensuite des passes d'abord sur tout le corps, puis seulement sur le bras paralysé, depuis l'épaule jusqu'au bout des doigts, pendant à peu près vingt minutes.

Au bout de ce temps, le malade essaya de remuer son bras, et fut tout étonné de pouvoir le lever, le baisser sans éprouver la moindre douleur; — il se toucha, se palpa avec la plus grande surprise, en s'écriant :

— « Je ne souffre plus; je suis guéri! Mais qu'est-ce que vous m'avez fait? Qui êtes-vous? Ah! vous êtes un sorcier, vous êtes le diable! »

Sa figure se bouleversa, et sous l'empire de la terreur que je lui inspirais, cet homme s'élança hors de la maison, en y laissant son chapeau qu'il ne vint jamais reprendre.

— Ce fait m'électrisa ; je m'étais vu à l'œuvre, j'avais obtenu un résultat incontestable ; — mes incertitudes prirent une forme plus déterminée ; je rentrai chez moi encore tout étourdi, mais déjà comprenant à demi la grandeur de la science qui m'attirait si puissamment.

Les doutes que j'avais éprouvés chez le docteur s'évanouissaient devant les faits, et cependant je leur avais fait la partie belle ; — je n'en avais arraché aucun de mon esprit sans avoir acquis la certitude des phénomènes qui m'inspiraient ces doutes ; j'examinais scrupuleusement tout ce que je voyais, et je ne me rendais qu'à l'évidence ; mais mon esprit n'en était pas moins plongé dans un tourbillon d'idées nouvelles qui l'assiégeaient confusément et avec une violence qui ne me laissait plus aucun repos.

S'il y avait du vrai dans tout ce que je voyais depuis quelque temps, et je n'en pouvais plus douter, je sentais qu'il y avait aussi là tout un pays nouveau à explorer pour l'avancement de la science, pour le bien de l'humanité ; — je saisissais tout le magnifique parti que l'on pouvait tirer d'une telle science pour le soulagement de ses semblables ; — j'en concevais la

puissance, l'utilité, les merveilles encore inconnues; — je pressentais que je venais de toucher le premier filon d'une mine encore toute vierge, même pour ceux qui m'avaient confondu en m'en dévoilant les prémices, et qui croyaient connaître ce qu'ils ne faisaient que bégayer; j'entrevois une révélation faite à l'homme par Dieu d'un de ces nouveaux mystères féconds en résultats immenses, et dont il laisse tomber de temps à autre la connaissance au milieu de ses créatures; — je reconnaissais à demi, dans ce magnétisme au berceau, une science nouvelle, un moteur puissant, une route de plus ouverte à l'intelligence humaine, un moyen de soulagement pour les malheureux, le glorieux privilège de répandre un peu de bien autour de soi; — j'en discernais toute la beauté, toute la grandeur.....

Mais toutes ces impressions, tous ces aperçus divers se heurtaient confusément dans ma pensée et me causaient une agitation insupportable. — A la fin, une pensée surgit de ce chaos et domina toutes les autres : — On devait pouvoir prodiguer aux malades les bienfaits du magnétisme, sans que le sommeil fût pour cela une

condition expresse; — on devait pouvoir guérir bien des maux, sinon tous, au moyen du magnétisme, mais sans provoquer le sommeil; — cette idée surnagea dès lors dans mon esprit, et durant toute ma pratique, elle ne m'abandonna jamais.

Devenu presque aussi croyant que j'étais incrédule quelque temps auparavant, je ne parlais que magnétisme; je voulais magnétiser toutes les personnes avec lesquelles je me trouvais; je saisisais toutes les occasions qui se présentaient. J'enlevais des maux de tête, des maux de dents, des migraines; — j'endormis même quelquefois en agissant avec trop d'ardeur et de précipitation. Je cherchais surtout à former un sujet nouveau, c'est-à-dire à plonger pour la première fois dans le sommeil et le somnambulisme une personne qui n'aurait jamais été magnétisée par d'autres que moi.

Je le confesse ici : j'avais encore besoin de cette expérience pour que ma conviction fût complète, car malgré tout ce que je voyais, tout ce que je produisais sur des sujets déjà formés, des doutes s'élevaient parfois encore dans mon esprit sur ces phénomènes si étonnants.

Le hasard me servit merveilleusement. Un soir, en me promenant seul du côté de l'église Sainte-Gudule, endroit assez désert à cette époque, où des boutiques éclairées ne bordaient point encore la place, je fus tiré de mes réflexions par un cri d'effroi, et j'aperçus une jeune femme qui cherchait à échapper à l'étreinte de deux jeunes gens. Elle s'avancait vers moi en implorant mon secours ; — je m'interposai entre elle et les jeunes fous, qui s'éloignèrent à ma voix.

Cette femme était si troublée et si tremblante, qu'elle eut à peine la force de m'indiquer sa demeure, peu éloignée, du reste. Il me fallut la soutenir pour l'y conduire ; — mais une fois arrivée devant la maison, elle s'évanouit presque et fut saisie d'une crise nerveuse très-violente. Je frappai à la porte, un membre de sa famille vint ouvrir et m'aida à la transporter dans sa chambre.

Aussitôt qu'elle fut étendue sur un canapé, j'essayai de calmer cette attaque de nerfs en faisant quelques grandes passes, comme on me l'avait indiqué ; — mais les membres continuaient à se tordre dans des mouvements convulsifs, les contractions du diaphragme étaient violentes, des

cris aigus s'échappaient de la bouche; — tantôt le corps était en cerceau, la tête touchant les talons; — tantôt il se redressait d'un bond ou tournait sur lui-même, et, malgré tous nos efforts, nous avions de la peine à éviter que la pauvre enfant ne se blessât. Obéissant à un instinct irréfléchi plutôt qu'à une conviction raisonnée, je posai une main sur l'estomac en appuyant fortement pour maintenir la jeune fille dans un état d'immobilité, et aussitôt il se fit une légère détente; — j'agis alors avec vigueur, en donnant tout le fluide qu'il me fut possible de réunir, puis je profitai d'un moment où les mouvements étaient moins brusques et moins fréquents pour faire quelques passés; — je fus assez heureux pour voir cesser la crise sous mon influence et le calme se rétablir entièrement, ce qui étonna beaucoup le père et la mère de la malade, car ces crises nerveuses, qui se présentaient fréquemment, duraient ordinairement près de deux heures.

M<sup>lle</sup> X\*\*\*, revenue entièrement à elle, raconta alors ce qui lui avait occasionné cet accident; elle me remercia avec effusion du secours que je lui avais donné et des soins que je lui avais

prodigués; ses parents se joignirent à elle. Je sortis très-content d'avoir su agir avec promptitude et efficacité dans un cas grave.

Le lendemain, j'allai chercher des nouvelles de la malade, je la trouvai indisposée et toute agitée. Je lui proposai de la magnétiser, l'assurant que cela la calmerait tout à fait; elle y consentit, et je me mis de suite à l'œuvre.

Je m'assis en face d'elle, je lui pris les pouces et je fixai mes yeux sur les siens, en la priant de me regarder aussi fixement qu'elle le pourrait. — D'abord, elle me rit au nez, puis, un moment après, ses yeux se convulsèrent vers le haut, ses paupières s'abaissèrent lentement, puis se fermèrent tout à fait. Je fis alors quelques grandes passes, et un sommeil profond s'empara de ma jeune malade. Elle dormit ainsi pendant une demi-heure, dans un calme si parfait que ses parents, qui n'avaient aucune idée du magnétisme, ne ressentirent pas le plus léger mouvement d'inquiétude.

Au bout de ce temps, le visage de M<sup>lle</sup> X\*\*\* s'anima tout à coup, puis, comme si elle se réveillait, elle fit une grande aspiration, et dit : — « Oh, que je suis bien! — je ne me suis jamais

trois si bien! » — Sa mère lui dit alors, en lui tenant la main :

— « Puisque te voilà éveillée, mon enfant, ouvre les yeux. »

— « Je ne puis pas, maman, je dors. »

— « Comment, tu dors? Voyons, Marie, ne plaisante pas ainsi; Monsieur doit avoir besoin de repos, car depuis une heure il travaille à te soulager; — allons, ouvre les yeux bien vite! »

— Mais Marie ne répondit pas, sa mère ne la touchant plus. Celle-ci, commençant à s'impatienter de ce silence, qu'elle regardait comme un enfantillage, je fus forcé de lui dire alors que sa fille ne l'entendait plus, qu'elle dormait véritablement, quoiqu'elle parlât. Je lui expliquai comment elle était plongée dans le sommeil magnétique et le somnambulisme, ajoutant que si Marie avait entendu la première question, c'est que sa mère lui avait touché la main, ce qui avait établi un rapport direct entre elle et sa fille pendant ce sommeil, si différent du sommeil ordinaire. — Je pris alors la main de la mère, que je posai sur celle de sa fille; aussitôt celle-ci lui dit :

— « Que veux-tu, maman? »

— La mère l'engagea de nouveau à ouvrir les yeux; mais Marie répondit que cela lui était impossible; — puis, se tournant de côté, elle reprit :

— « Tiens, mon cousin et ma cousine qui arrivent; les voilà à la porte. »

— Elle avait à peine fini de parler qu'un coup de sonnette se faisait entendre : c'étaient, en effet, les cousins qui arrivaient de Nivelles à Bruxelles.

Ce trait de lucidité spontanée à distance m'avait bouleversé; — je demeurai stupéfait, sans pouvoir dire un mot ni faire un geste, et dominé par le plus vif étonnement.

Il était donc vrai, bien vrai, que le sommeil magnétique donnait à l'homme la faculté de connaître, sans le secours des sens, des faits qui ne pouvaient tomber sous leur appréciation, puisqu'ils se passaient en dehors de leur portée.

Il était donc bien vrai que des êtres plongés dans un état tout particulier, pouvaient jouir de facultés refusées à leur état normal, soit qu'ils fussent magnétisés par d'autres êtres, soit qu'ils le fussent par eux-mêmes; soit enfin qu'ils fussent plongés dans cet état par d'autres causes morales ou physiques, intérieures ou extérieures.

Il était donc bien vrai que l'homme, soumis à l'influence d'un autre homme, pouvait voir, sentir, prévoir et prédire des faits qui n'étaient point encore consommés.

Ma raison se perdait dans ces réflexions et me reportait aux temps anciens des miracles, lorsqu'une voix me rappela à la réalité du présent.

— « Monsieur, réveillez-moi, je vous prie, que je puisse embrasser ma cousine. Je suis bien, très-bien, et je vous serai très-obligée, si vous voulez m'endormir quelquefois, car il me semble que vous pourriez m'empêcher d'avoir de ces vilaines crises nerveuses qui bouleversent ma pauvre mère. »

Je m'empressai de me rendre à cette prière; je réveillai promptement la jeune fille en la dégageant avec force.

Au réveil, M<sup>lle</sup> Marie fut toute étonnée de trouver son cousin et sa cousine assis près d'elle et non moins surpris qu'elle-même.

Je me retirai dans un état difficile à décrire, je ne pouvais plus douter. Tous les effets que j'avais vu produire sur des personnes habituées à être magnétisées étaient donc réels, puisque

je venais d'en produire moi-même sur une personne qui n'avait jamais été soumise au magnétisme, dont le nom même lui était inconnu une heure auparavant.

J'allai, dans mon enthousiasme, et tout hébété que j'étais, raconter cette aventure à mon ami Jobard.

Sa bienveillante physionomie s'illumina d'un de ces sourires spirituels et malins où la moquerie était tempérée par une bonté naturelle. Il me serra les mains et me dit :

— « Vous y voilà ! maintenant vous allez tout croire, tout accepter, et bientôt vous me dépasserez en crédulité. — Défiez-vous de votre exaltation, revenez à la froide raison, examinez sérieusement et avec soin ce qui se présentera. Vous êtes en veine de voir bien des choses qui vous étonneront. Courage et patience, persévérance et fermeté. »

En effet, depuis ce moment, je vis et j'appris bien des choses ; — je ne me lassais pas, car, passant toujours d'un effet nouveau à un effet plus nouveau, ma curiosité, mon excitation nerveuse devenait chaque jour plus grande et plus difficile à rassasier. J'étais entré dans un ordre

de faits si extraordinaires, si nouveaux et si inexplicables pour ma pauvre raison que, malgré moi, je cherchais à les reproduire pour pouvoir les comprendre; et comme, en les reproduisant, d'autres faits plus surprenants encore accompagnaient les premiers, la confusion se faisait telle dans esprit, que la difficulté de comprendre devenait impossible à vaincre pour mon entendement, qui n'avait pas été habitué à s'occuper de choses aussi sérieuses, aussi extraordinaires.

J'étais si préoccupé que je ne dormais plus; je mangeais à peine et j'évitais de rencontrer les personnes que je connaissais. Tout entier aux idées et aux faits qui m'avaient envahi, je n'entrais que dans une seule maison, celle où demeurait M<sup>lle</sup> X\*\*\*.

Après la première magnétisation, qui lui avait apporté tant de bien-être, j'avais obtenu d'elle et de ses parents la permission de la magnétiser journellement, afin de la guérir entièrement des horribles crises nerveuses dont elle était affectée. Mon ardeur était telle que je venais plutôt deux fois qu'une dans la journée, sans toutefois lui donner plus d'une magnétisation.

J'avais obtenu sur elle toutes ces expériences

qui révoltent la raison, et qui jettent dans l'esprit un si grand trouble que l'on craint de devenir fou si l'on s'y abandonne. La transmission de sensation, la transmission de pensée, l'identification avec le magnétiseur, qui ne permet pas à celui-ci de faire un pas, un geste, un mouvement, de dire une parole sans que tout soit répété, geste, parole ou mouvement, les expériences de lucidité sans le secours des sens, la vue à distance, à travers les corps opaques, etc., etc.; j'avais même obtenu des faits de prédiction qui s'étaient réalisés quelques jours après.

J'achetais quelquefois un livre en allant chez Marie, livre dont je ne connaissais que le titre et depuis un instant seulement. Eh! bien, à peine endormie, elle me nommait l'ouvrage et l'auteur, et, de plus, elle me disait si ce livre était bon ou mauvais, s'il m'intéresserait ou m'ennuierait. Puis, sur ma demande, sans qu'elle eût touché le livre, sans que je l'eusse ouvert, elle lisait à telle page, telle ligne que j'indiquais, dont je n'avais aucune connaissance, et, je le répète, sans que moi-même j'eusse lu ou parcouru le livre, sans même que je l'eusse ouvert.

J'obtenais par elle des renseignements sur

les faits et gestes de mes amis, que je confondais d'étonnement en leur racontant ce qu'ils avaient dit, fait, ou même pensé quelques instants auparavant dans le plus profond secret. C'est ainsi qu'un jour je disais à M. d'Ambruménil, ancien page de Charles X :

« Vous avez passé la nuit dans une maison où vous n'auriez pas dû vous trouver; — vous serez forcé de quitter Bruxelles avant deux jours. »

En effet, le lendemain, à la suite d'un duel malheureux, auquel j'avais assisté en qualité de témoin, il était obligé de passer en Hollande. Tout cela m'avait été annoncé par Marie.

Je désirais beaucoup savoir si une personne plongée dans le sommeil et le somnambulisme magnétique pourrait y rester plusieurs jours, et quelle serait la manière dont elle vivrait pendant son sommeil, en supposant que cette existence fût possible.

Un dimanche, que j'avais magnétisé Marie, je parlais d'elle avec son père et sa mère pendant son sommeil. Depuis la guérison de leur fille (elle n'avait pas eu une crise depuis la première magnétisation, c'est-à-dire depuis deux

mois; — sa santé s'était fortifiée, ses couleurs avaient reparu, ainsi que l'appétit, et ses forces allaient croissant), ces braves gens me témoignaient une vive reconnaissance, et, de plus, une confiance entière; — ils cherchaient toujours le moyen de m'être agréable; — aussi, j'eus à peine exprimé le désir dont je parlais plus haut, qu'ils me proposèrent ensemble de ne point réveiller leur fille ce jour-là, et de la laisser endormie pendant quelques jours. Je saisis la balle au bond, et je demandai de suite à Marie, pendant qu'elle dormait, si elle ne serait point contrariée à son réveil.

— « Non, » dit-elle, « c'est d'aujourd'hui en quinze jours qu'aura lieu la *Kermesse*<sup>1</sup> de \*\*\*; — je serai réveillée huit jours auparavant; — je pourrai donc y aller. — Mais, » ajouta-t-elle, « vous ne quitterez pas la maison pendant tout le temps que je dormirai, car, en votre absence;

<sup>1</sup> Les *Kermesses* sont des fêtes paroissiales qui se célèbrent par de grandes réjouissances en Flandre et dans toute la Belgique. Les danses, les régals, les libations, les tirs à l'arquebuse et autres plaisirs en usage dans les foires, font une partie indispensable de ces réjouissances, dont on rehausse quelquefois l'éclat par des processions où figurent de gigantesques mannequins.

(Note de l'Auteur.)

je pourrais avoir des crises ou devenir folle, ou même mourir, si vous n'étiez pas là pour éviter ou calmer ces accidents, s'ils se présentaient. »

Les parents consentirent à tout, et nos arrangements furent bientôt faits. Le père, qui était tailleur, travaillerait pendant le jour dans son atelier, et il passerait une nuit sur deux à veiller dans la chambre de sa fille avec moi. La mère resterait pendant la journée avec sa fille et moi, et veillerait une nuit alternativement avec son mari; — quant à moi, je savais quelle responsabilité allait peser sur ma tête, mais je ne m'en effrayais pas; — j'étais décidé non-seulement à ne pas quitter la chambre un instant, mais encore à ne pas dormir une seule minute.

Quand tout fut préparé, je magnétisai Marie plus fortement que de coutume, de manière à la faire passer du somnambulisme dans un sommeil plus profond, qui avait l'apparence du coma.

Il était près de six heures du soir lorsque je la plongeai dans cet état. La nuit fut calme et tranquille; — à peine si l'on apercevait le mouvement de la poitrine provoqué par une respiration douce et régulière. La mère, qui veillait cette première nuit, touchait souvent la tête de

sa fille, pour s'assurer qu'elle ne devenait pas trop chaude et que le sang n'y affluait pas. Elle l'interrogeait, mais n'en recevait aucune réponse. Marie ne l'entendait pas, et ne m'aurait pas entendu moi-même.

J'étais assis près du lit, un livre à la main; — je ne lisais point; mes yeux étaient en quelque sorte rivés sur la jeune fille, épiant le moindre mouvement, la moindre coloration du visage; observant si la respiration devenait difficile, si des contractions intérieures ou de petits mouvements convulsifs se faisaient apercevoir; je faisais de temps en temps quelques passes, je chargeais tantôt la tête, tantôt l'estomac par l'imposition des mains, ou bien je dégageais légèrement. Je voulais éviter qu'il y eût l'ombre, je ne dirai pas d'un accident, mais d'un malaise. Je tenais à justifier la confiance de ces honnêtes parents qui, par reconnaissance, se prêtaient avec tant de bon vouloir à une expérience précieuse pour moi, et qui pouvait être d'une grande utilité pour la science, mais qui n'en devait pas moins leur offrir l'apparence de quelques dangers pour leur enfant.

La nuit s'étant passée sans que j'eusse à cons-

tater l'apparence d'une sensation, j'adressai, vers huit heures du matin, une question à Marie : elle ne me répondit pas. Une espèce de trismus l'empêchait d'ouvrir la bouche. Je fis cesser immédiatement les contractions des mâchoires, en les massant légèrement à leur point de réunion ; — puis, je demandai à Marie comment elle se trouvait ? Elle respira fortement et répondit :

— « Très-bien. »

A ma demande si elle ne mangerait pas volontiers, elle répondit en riant :

— « Est-ce que vous croyez me garder pendant huit jours sans me donner à manger ? S'il en est ainsi, je donne ma démission de *Belle au bois dormant*. »

La mère lui prépara aussitôt une tasse de café, avec du pain et du beurre ; elle mangea le tout de bon appétit, en se tenant assise sur son lit, car j'ai oublié de dire que sa mère l'avait déshabillée et mise au lit le dimanche soir, pendant le profond sommeil, sans somnambulisme, dans lequel je l'avais plongée en la magnétisant plus fortement.

Quand elle eut fini de déjeuner, elle me dit :

— « Vous allez sortir un instant, afin que

je m'habille, mais vous ne vous éloignerez pas de la porte, de manière à pouvoir m'entendre, si j'ai besoin de vous. »

— Un quart d'heure plus tard, j'étais auprès d'elle et je la questionnais sur ce qu'elle ressentait. Mais elle n'avait conservé aucune conscience de ce qui avait pu se passer en elle pendant ce sommeil absolu; — elle n'avait gardé aucun souvenir, aucune sensation qui pût lui servir d'indice, quoiqu'elle n'eût point été réveillée et qu'elle fût encore plongée dans le somnambulisme qui avait succédé à cette espèce de léthargie.

Pendant tout le jour, il ne se présenta aucune intermittence dans le sommeil et le somnambulisme, que j'entretenais en magnétisant de temps en temps par des passes ou des impositions. Je m'assurais souvent de la réalité de cet état, soit par quelques piqûres, soit par des chatouillements dans le nez ou sur les lèvres, soit en ouvrant les yeux qui restaient ternes et vitreux, soit en faisant respirer de l'ammoniaque, soit enfin en tirant des capsules près de l'oreille. Mais je trouvai toujours la plus grande insensibilité.

Ce somnambulisme était lucide; — Marie

voyait ce qui se passait hors de la chambre et même de la maison; — elle nous nomma un client qui entrait chez son père, et lui commandait un habit. Elle se leva et alla prendre un ouvrage qu'elle avait commencé la semaine précédente, et se mit à y travailler avec ardeur : — c'était une robe qu'elle avait promis de rendre faite le mercredi suivant (elle était couturière). Elle causait avec moi comme si elle eût été dans son état normal, mais surtout avec sa mère, contre laquelle elle s'impatientait, parce que, n'entendant pas ses réponses, elle prétendait qu'elle ne lui répondait pas. Je me faisais l'interprète de la maman, n'ayant pas voulu établir un rapport direct entre la fille et la mère, afin de maintenir un isolement plus complet et de conserver ainsi plus facilement mon influence.

Les jours et les nuits se passèrent ainsi; mais, à dater du lundi, Marie ne se déshabilla plus; elle se jetait sur son lit, en nous disant : « Je vais dormir; » — elle y restait une heure ou deux; — puis, que ce fût la nuit ou le jour, elle se remettait à travailler, et tout ce qu'elle fit pendant ce sommeil, fut fait avec une grande perfection.

Toutes les fonctions du corps se faisaient

également bien ; elle buvait, mangeait et dormait comme dans son état normal. Ses yeux étaient toujours fermés, et sa clairvoyance, vraiment admirable, ne se démentit pas plus que l'insensibilité entière du corps et des sens. Marie était d'une gaieté folle ; elle plaisantait et taquinait les personnes qui l'entouraient avec un entrain et un esprit remarquables.

Je faisais de temps en temps des passes et j'imposais quelquefois les mains, soit sur la tête, soit sur l'estomac. Pendant ces huit jours et ces huit nuits, je n'aperçus pas l'ombre d'un accident, ni même d'un malaise ; — le cœur n'eut pas un mouvement plus vif dans un moment que dans l'autre ; le pouls resta le même, sans s'élever, ni s'abaisser ; — la chaleur du corps ne changea pas. Que Marie fût couchée ou levée, qu'elle dormît, qu'elle travaillât ou qu'elle mangeât, sa respiration fut toujours d'une uniformité, d'une régularité pareille à celle d'un chronomètre ; tout enfin chez elle était dans un calme parfait.

Pendant ces huit jours, elle me donna des preuves brillantes de lucidité et d'une exactitude admirable, même pour des faits à venir, que je

pus vérifier plus tard lorsqu'ils se furent réalisés.

Le dimanche suivant, lorsque nous voulûmes la réveiller, nous la plaçâmes, ainsi que nous-mêmes, dans la position exacte où nous nous trouvions le dimanche précédent au moment où je l'avais endormie.

Avant de la réveiller, je la magnétisai fortement pendant une heure, puis je la dégageai et j'obtins le réveil tout aussi facilement que je l'obtenais précédemment après une heure ou deux de sommeil.

Lorsque Marie fut bien réveillée, bien dégagée de toute influence, et qu'elle nous eut parlé comme elle le faisait ordinairement, sa mère se jeta à son cou, les larmes aux yeux et le sourire aux lèvres; — elle l'embrassait en lui donnant les noms les plus doux, comme on en donne aux petits enfants, et ne pouvait se détacher d'elle. Tout en répondant aux caresses de sa mère, Marie était étonnée de cet excès de tendresse, qu'elle ne comprenait pas, ne sachant à quoi l'attribuer; — elle regardait son père, et surtout moi, avec des yeux interrogateurs.

Quand il fut bien positif pour moi qu'elle

était revenue à son état normal, je lui proposai de l'endormir une fois pendant huit jours.

— « Quelle folie ! » — me dit-elle, — « et pourquoi faire ? — Du reste, je n'ai rien à vous refuser, je le veux bien. »

Alors je lui expliquai que c'était chose faite, et qu'elle était plus vieille de huit jours qu'au moment où je l'avais endormie. — Elle prétendit que je me moquais d'elle, ne voulut pas le croire, et toute la semaine elle nia le fait. Ce ne fut que la Kermesse qui l'éclaira. — Elle savait, en s'endormant, que la fête ne devait avoir lieu que quinze jours après le dimanche où je l'avais endormie. Voyant cette fête arriver huit jours après son réveil, il lui fallut bien admettre qu'elle avait dormi huit autres jours. Mais la conviction fut lente à se faire chez elle, et elle demandait souvent si, pour un motif quelconque, on n'avait pas avancé la fête.

Ajoutons que Marie n'éprouva aucune suite fâcheuse de ce sommeil prolongé.

Je continuai quelque temps encore à faire des expériences sur cet excellent sujet, mais je les rendis peu à peu moins fréquentes, la santé de la jeune fille s'étant entièrement consolidée,

sans qu'il reparût même un symptôme des anciennes crises; — puis enfin je dus y renoncer complètement, ayant été peu après appelé à quitter Bruxelles.

Je revins alors à Paris où, dans mon enthousiasme, je parlais magnétisme à tous venants; mais j'y trouvai une incrédulité aussi grande qu'à Bruxelles, sinon davantage.

Lorsque je voulais raconter ce que j'avais produit, on me riait au nez, on me traitait de visionnaire, de fou, de dupe; — chacun prétendait que j'étais le jouet d'intrigants qui se moquaient de moi. Cela me mettait dans une irritation d'autant plus grande que, malgré tout, je n'étais pas assez maître de moi pour ne pas raconter des faits nouveaux produits depuis quelques heures, chaque fois qu'il s'en présentait.

Aussi Jobard, à qui j'écrivais tous mes déboires, se trouvait-il vengé, et riait-il de bon cœur de tous les mécomptes dont je lui faisais part.

Cependant, je ne me laissais pas abattre, et je n'en poursuivais pas moins mes recherches; au contraire, poussé, stimulé par le désir de ramener à mon opinion les gens sensés qui m'avaient bafoué, je cherchais à soulager, à guérir

des malades parmi mes relations d'abord ; puis parmi la classe nécessiteuse, toujours disposée à se prêter plus facilement à suivre un traitement qui n'occasionnait pas de dépense.

Ce fut ainsi que je parvins à obtenir, pendant plusieurs années, des guérisons qui faisaient ouvrir les yeux à quelques personnes, et à former des somnambules sur lesquels je produisais des phénomènes magnétiques qui étonnaient tous ceux qui en furent témoins, mais qui ne portaient pas encore la conviction dans leur esprit.

Cependant je fis alors une guérison qui ébranla bien des incrédules.

M<sup>me</sup> X\*\*\* était souffrante depuis de longues années ; son médecin ordinaire recourait fréquemment aux consultations de ses confrères ; — et cependant la malade n'avait retiré aucun soulagement sous les traitements auxquels on l'avait soumise.

Il s'écoulait parfois des jours, des semaines sans qu'elle éprouvât une souffrance grave, mais aussi, sans qu'elle eût jamais le courage ni la force d'essayer de sortir ; puis elle retombait et les souffrances se représentaient avec plus d'intensité.

M<sup>me</sup> X\*\*\* avait entendu parler de moi par quelques personnes, et s'était toujours moquée du magnétisme et de tous ceux qui s'en occupaient.

Un jour, sa femme de chambre lui raconta qu'une pauvre femme du quartier, non-seulement paralysée des jambes par des douleurs rhumatismales aiguës qui la faisaient horriblement souffrir, mais encore incapable de prendre aucune nourriture sans la rejeter quelques instants après, avait été tour à tour abandonnée de tous les médecins; — qu'après être venu la voir, je l'avais magnétisée, je lui avais donné de l'eau magnétisée à boire, et que la malade, après deux ou trois jours, avait cessé de souffrir de ses douleurs, qu'elle remuait les jambes, que les vomissements s'étaient arrêtés dès la première magnétisation, et qu'enfin, après un mois de traitement, la pauvre femme marchait et était entièrement guérie.

Cette cure lui ayant été confirmée par d'autres personnes, M<sup>me</sup> de Moisant me fit prier de passer chez elle.

Elle me raconta toutes ses souffrances, toute sa maladie, qui existait depuis sept ans, et qui

était la conséquence d'un accouchement pendant lequel sa vie avait été en danger.

Cette dame éprouvait des crises nerveuses violentes, dont la durée était souvent de deux heures; elle était aussi devenue sujette à des spasmes, à des suffocations, mais ces crises et leurs résultats étaient d'une nature purement hystérique et n'offraient rien de dangereux.

La malade ressentait entre les deux épaules une douleur sourde qui descendait quelquefois à la taille et même au bas de la colonne vertébrale, mais qui ne se présentait que fort rarement aux trois endroits à la fois. Elle avait, en outre, des crampes d'estomac qui s'étendaient dans la région du foie; — les fonctions des intestins se faisaient mal; — il régnait presque continuellement des deux côtés du ventre, mais surtout du côté gauche, une douleur souvent aiguë, qui correspondait dans la matrice et provoquait des contractions des plus douloureuses.

On avait d'abord pensé que ce dernier organe était affecté sérieusement, soit par un squirrhe, soit par une plaie cancéreuse; mais des examens répétés avaient donné aux médecins la conviction que cet organe était on ne peut plus sain,

malgré les écoulements blancs, jaunes, verdâtres, mêlés de sang qui existaient, surtout avant, pendant et après les règles. A ce moment, les ovaires devenaient encore plus douloureux, et la matrice d'une pesanteur telle, que la malade ne pouvait marcher dans sa chambre sans avoir la sensation d'un détachement complet de tous les organes inférieurs. La faiblesse était extrême, et une fièvre nerveuse, compliquée d'une insomnie continue, allait l'augmentant de jour en jour.

En entendant la malade m'énumérer toutes ses misères, toutes ses souffrances, et me déclarer qu'elle n'avait jamais éprouvé de soulagement ni d'amélioration par aucun traitement médical, et qu'elle n'osait plus en espérer d'aucun moyen, je ne savais en vérité que décider.

Je me sentais bien jeune, bien inexpérimenté pour entreprendre par le magnétisme le traitement d'une maladie aussi grave, aussi compliquée d'accidents, et devant laquelle toutes les notabilités médicales avaient échoué. Cependant, il me semblait reconnaître, d'après tout ce que j'apprenais, qu'aucun des organes essentiels n'était sérieusement lésé, et que tous n'étaient que *nerveusement* affectés, et dès lors je m'ex-

pliquais l'impuissance de la médecine à guérir et même à soulager cette malade, puisque la médecine ne possède aucun moyen d'agir sur le système nerveux.

En de telles circonstances, entraîné par mon imagination enthousiasmée, et par le désir de produire une guérison si remarquable, je me hasardai à donner quelque espérance, et j'engageai M<sup>me</sup> de Moisant à faire un essai sérieux du magnétisme pendant un mois, durant lequel elle ne prendrait aucun médicament.

— En réfléchissant bien, je ne voyais à la guérison aucune impossibilité qui pût motiver mon abstention ; — au contraire, les différents auteurs qui avaient écrit sur le magnétisme n'avaient-ils pas rapporté des faits plus extraordinaires ? MM. de Puységur <sup>1</sup>, de Lausanne, Tardy de Montravel, Mialle, Deleuze, n'avaient-ils pas déjà consacré leur plume à enseigner ce que peut l'homme sur l'homme, quand sa volonté est intense à diriger sur un être faible et mala-

<sup>1</sup> *De Puységur, de Lausanne. Des procédés et des principes du magnétisme* (1859). — *Tardy de Montravel. Traitement magnétique.* — *Mialle. Exposé des cures opérées en France par le magnétisme* (1826). — *Deleuze. Instruction pratique* (1825).

dif les émanations fluidiques d'un être sain de corps et d'esprit ?

— Des auteurs plus anciens, Paracelse, Van Helmont, Kircher, et tant d'autres, n'avaient-ils pas démontré que la volonté fortement exprimée peut donner la santé ou la maladie par le rayonnement des forces vitales ?

Je me décidai donc, à la prière de la malade, à entreprendre ce traitement.

Je magnétisai M<sup>mo</sup> de Moisant avec dévouement et avec un ardent désir de la guérir. Je provoquai d'abord des transpirations abondantes, en tenant les pouces pendant une demi-heure. Après deux jours de magnétisations (je donnais deux séances par jour), les nuits devinrent plus calmes, la fièvre moins intense ; — je continuai avec ardeur, et huit jours après, le médecin qui faisait à M<sup>mo</sup> de Moisant des visites quotidiennes, constata loyalement une amélioration dans l'état général de la malade :

Il n'en fallait pas plus pour me donner une vive espérance ; — après un mois de traitement, pendant lequel j'avais continué à magnétiser deux fois par jour, et deux heures chaque fois, sans chercher à produire le sommeil, le

changement était devenu remarquable. J'avais également employé l'eau magnétisée froide en boisson, en compresses sur l'estomac, sur le ventre, et en injections tièdes d'abord, froides ensuite.

Pendant tout ce mois, les crises nerveuses ne s'étaient pas présentées, les douleurs du ventre et de la matrice avaient diminué d'intensité, sans avoir toutefois cédé absolument; — l'écoulement était devenu d'une apparence moins mauvaise; — et sans que les fonctions des intestins se fissent encore autrement qu'avec des moyens factices, les aliments passaient mieux. La malade n'avait ressenti que des sensations de crampes à l'estomac, sans avoir eu des crampes positives; toutefois, les douleurs de l'épine dorsale étaient demeurées aussi vives; de ce côté, je n'avais encore rien gagné.

Bref, ce traitement, suivi avec énergie pendant quatre mois, sans un seul jour d'interruption, produisit une guérison d'autant plus frappante qu'elle était moins espérée. Je magnétisai encore M<sup>me</sup> de Moisant pendant deux mois, en éloignant les séances de magnétisme, et au bout de six mois, je cessai complètement le traitement.

M<sup>me</sup> de Moisant était entièrement guérie;

tous les accidents avaient disparu; elle avait repris la vie active, sortait à pied, en voiture, et n'éprouva aucune rechute.

Sur ces entrefaites, une affaire m'appela de nouveau à Bruxelles, où je retrouvai Jobard qui me fit faire connaissance avec plusieurs magnétiseurs qui donnaient des séances publiques : Montius, peintre en paysage, qui avait abandonné la peinture pour le magnétisme; il était petit, paraissait d'une constitution chétive, et cependant il avait une puissance magnétique très-grande, et s'en servait avec succès pour opérer des guérisons et faire de la propagande; — M. Victor Idjiez, fondateur du journal *le Magnétophile*, dont je m'occupai aussi quelque temps, et qui, malheureusement, n'eut qu'un petit nombre de numéros.

M. Victor Idjiez était un homme d'une grande intelligence; — ce fut lui qui m'entraîna à donner avec lui une séance de magnétisme à Mons, au profit des incendiés d'Horloz, Stockein, etc.

Dans cette séance, qui eut lieu dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, que la municipalité avait eu l'obligeance de mettre à notre disposition, Victor Idjiez présenta, devant un public

nombreux, la fille du concierge de l'hôpital militaire de Mons, chez laquelle il avait obtenu une lucidité remarquable, qui ne se démentit dans aucune de ses expériences : — cette jeune fille put voir plusieurs fois l'heure aux montres de diverses personnes, quoique l'on eût changé les aiguilles de place : elle lut deux billets qu'on écrivit séance tenante, en prenant toutes les précautions pour que rien ne pût être vu à travers le double et triple papier.

Pour moi, je présentai une jeune fille de l'hospice de mendicité, que j'avais magnétisée devant le directeur, et sur laquelle j'avais obtenu le somnambulisme avec catalepsie, insensibilité de tout le corps, raideur musculaire générale qui rendait toute sa personne semblable à une planche, paralysie entière des sens de l'odorat, de la vue, de l'ouïe, insensibilité complète de la pupille à l'approche d'une bougie enflammée. X

Cette séance réussit fort bien, et produisit un grand effet dans Mons, où il n'y avait des croyants qu'en petit nombre et beaucoup d'incrédules. Cependant elle porta ses fruits : voici ce qu'on lisait dans un journal de cette ville à ce propos :

— « Grâce aux expériences présentées dans la séance publique et à celles qui sont venues les compléter dans les séances particulières, le magnétisme fait ici un vacarme épouvantable; — plusieurs malades réclament les magnétiseurs pour se confier à leurs soins. — M. le docteur Deschamps, médecin du dépôt de mendicité de Mons, s'essaie au magnétisme depuis qu'il en a vu les expériences; il a guéri, au dépôt, un paralytique en deux jours par le magnétisme. En ce moment il magnétise, pour sa surdité, la petite Parsy, celle sur laquelle ont été constatés les phénomènes d'insensibilité par le docteur Stiévenard, médecin oculiste de l'établissement ophthalmique provincial; celle enfin qui fut magnétisée par M. Lafontaine à la séance publique. »

Plusieurs expériences furent faites dans la ville de Mons, par Victor Idjiez, entre autres sur M<sup>me</sup> Mahauden, jeune femme du monde, et fille de M<sup>me</sup> Félix de la Motte, auteur du poème *les Violettes*, du drame *les Orphelins*, et membre du Congrès scientifique.

Cette jeune femme fut d'une lucidité des plus belles et des plus exactes sur toutes les questions qu'on put lui adresser.

— J'ai dit plus haut que Jobard m'avait fait faire la connaissance du magnétiseur *Montius*. Qu'on veuille bien me permettre de citer à propos de lui, un seul fait qui donnera une idée de sa puissance magnétique. Ce fait a été publié autrefois dans le journal l'*Emancipation*, par M. Firmin Lebrun, employé au Ministère de la justice, sous ce titre :

« UNE EXPÉRIENCE DE MAGNÉTISME.

*Transmission de douleurs d'une personne à une autre.*

« Il y a précisément deux ans que le *magnétisme vital*, comme on l'appelle, régnait à Bruxelles dans toute son intensité; — il ne faut donc pas s'étonner de la recrudescence qui se manifeste aujourd'hui.

« Les premiers symptômes se déclarèrent dans le feuilleton de l'*Indépendant* (aujourd'hui c'est dans le feuilleton du *Courrier belge*); de là, la contagion se répandit avec une incroyable rapidité parmi toute la presse de la capitale, et les provinces mêmes n'en furent pas exemptes.

« Moi qui vous parle, j'en fus atteint un des premiers : Dieu sait à combien de gens j'ai communiqué le fléau, non innocemment, mais de

propos délibéré, avec intention et préméditation. Dieu me pardonne!.....

« — Car le magnétisme est une espèce de rage; une fois qu'on se sent mordu, c'est-à-dire convaincu, on veut mordre, c'est-à-dire convaincre tout le monde.

« Donc j'allais par les rues fréquentées et les promenades publiques, quêtant partout des victimes, et m'attaquant de préférence aux hommes de peu de foi, et aux têtes fortement organisées. — Peu s'en fallut, qu'armé d'un bourdon, je ne parcourusse la Belgique d'un bout à l'autre, prêchant le magnétisme comme Pierre l'Ermite prêchait la Croisade.

« Un jour, je parvins à réunir dix-sept curieux, dix-sept notabilités intellectuelles (moi dix-huitième compris). Nous nous rendîmes tous ensemble chez le grand apôtre de la rue des Carmes, et il nous rendit témoins de choses surprenantes. De là naquit le procès-verbal ou certificat qui parut alors dans les journaux, et que le *Courrier belge* vient de reproduire ces jours derniers.

« Dix-sept disciples de plus! c'était un beau triomphe; mais ce n'était pas assez pour moi.

« Un autre jour, je rencontrai deux poètes et un prosateur; — et puisque la mode veut que l'on cite des noms quand on parle du magnétisme, je dirai que les poètes étaient MM. Adolphe Mathieu et Van Hasselt, et le prosateur, M. Deschamps. Le premier et le dernier étaient deux incroyables renforcés; M. Van Hasselt était déjà très-avancé dans le chemin de la foi; c'était un catéchumène qui ne demandait qu'à s'éclairer complètement.

« Je remarquai encore mes trois hommes droit à la rue des Carmes. J'avais prévenu M. Montius; nous le trouvâmes chez lui avec une somnambule; il se mit à l'œuvre sur-le-champ. L'étrangeté de la mimique du magnétisme fit rire intérieurement les deux incroyables.

« Quant à M. Van Hasselt, il était grave et pensif comme une méditation de Lamartine; — M. Montius, qui s'en aperçut, conçut tout de suite une opinion favorable du poète, et il voulut faire une expérience sur lui.

« Sur ces entrefaites, la somnambule se plaignit d'un violent mal de tête qui lui était venu subitement.

« M. Montius souriait d'un air de satisfaction.

« Nous lui demandâmes pourquoi ce sourire?

— « Parbleu, » répondit-il à voix basse, c'est moi qui lui ai donné à dessein ce mal de tête. »

— « Ce fut au tour de nos incrédules de sourire; — mais la somnambule, qui avait entendu le propos de M. Montius, s'écria :

— « Puisque c'est vous qui me l'avez donné, vous pouvez me l'ôter! Otez-le donc, je veux que vous me l'ôtiez! »

— « Un instant! » fit M. Montius; et appuyant une main sur le front de la somnambule et l'autre main sur celui de M. Van Hasselt, il lui fit cadeau du mal de tête de la somnambule, qui s'écria joyeusement :

— « Merci! mon mal est passé.

— « Oui, il est passé, mais je l'ai attrapé, moi! » exclama vivement M. Van Hasselt, dont la figure était toute bouleversée. Ce disant, le poète se frappa le front avec la paume de la main, comme pour en faire sortir une ode armée de pied en cap.

« Nous partîmes unanimement d'un bruyant éclat de rire, à l'exception du patient, dont la douleur devenait de plus en plus intense. Il sup-

plia M. Montius de la faire passer dans une autre tête.

— « Tenez, voici la mienne, » dit alors M. Deschamps (un classique invétéré); — « et si vous parvenez à y faire entrer ce qu'il y a dans celle de M. Van Hasselt, je vous proclame, non en vers, mais en prose correcte et polie, un être fantastique, un nain jaune, un véritable sorcier!

— « J'essaierai, » répondit le magnétiseur; — « mais je ne répons pas du succès; l'incrédulité est une force répulsive du magnétisme. »

En même temps, élevant les bras, il posa une main sur le chef de M. Van Hasselt et l'autre sur celui de M. Deschamps.

— « J'observai attentivement le visage de ce dernier; — les deux coins de sa bouche, d'abord écartés par un sourire sardonique, se rapprochèrent insensiblement, de manière que la bouche forma bientôt un O parfait; — preuve que le sérieux de M. Van Hasselt gagnait notre homme.

— « Tout à coup, il se retira des mains de M. Montius, en disant :

— « Assez, je me rends!.... le diable m'emporte si je n'ai pas une migraine bien conditionnée! »

— « Moi, je n'ai plus rien! » dit M. Van Hasselt.

— « Et moi, je commence à croire que vous vous êtes tous entendus pour jouer la comédie à mes dépens, » — dit M. Mathieu, qui jusqu'alors avait considéré cette scène en paraissant réfléchir profondément.

— « Transmettez-lui donc mon mal pour le convaincre, » dit M. Deschamps au magnétiseur.

— « Avec plaisir! » fit M. Montius.

« Et il opéra sur M. Mathieu comme il avait fait sur les deux autres.

« L'expérience eut encore un plein succès; si bien que le nouveau patient secoua la tête à plusieurs reprises, comme pour s'assurer de la ténacité de la douleur qu'il y ressentait. Cependant, il voulut conserver sa migraine pendant quelque temps, de crainte que sa conviction ne se dissipât subitement avec elle.

« Voilà, lecteur, ce que je tenais à vous raconter pour votre conviction, car, je vous en fais l'aveu, ceux qui croient à ces phénomènes-là ont la manie de vouloir faire partager leur conviction à tout le monde.

« Les croyants, mes confrères, m'en voudront peut-être de ce que j'ai traité si cavalièrement un sujet aussi sérieux de sa nature. Ils m'en voudront surtout de ce que j'ai appelé le magnétisme une maladie, un fléau. Mais n'est-ce pas une maladie qu'une préoccupation si vive qu'elle fait perdre le boire, le manger et le sommeil à ceux qui en sont atteints? N'est-ce pas un fléau qu'une idée fixe qui menace de dégénérer en monomanie, de vous rendre visionnaire et crédule au dernier point? car le magnétisme fait voir des phénomènes si incompréhensibles, qu'on finirait par se persuader que tout est possible même l'absurde. Je ne suis pas éloigné de croire, par exemple, que ces lignes, rapidement tracées, n'auront pas eu d'autre résultat que de produire un sommeil magnétique sur ceux qui ont eu le courage de les lire jusqu'au bout. »

Firmin LEBRUN,  
*employé au Ministère de la Justice.*

(Emancipation du 4 Août 1838.)

Ce fut à peu près à cette époque que je magnétisai la sœur de M<sup>lle</sup> Jawureck, artiste de l'Opéra, qui me présenta de la clairvoyance à distance ; par exemple, elle vit de Bruxelles un duel qui avait lieu à Mons, au moment même où elle était magnétisée, et en annonça les résultats. J'ai cité ce fait dans *l'Art de Magnétiser* <sup>1</sup>.

Je fis beaucoup d'autres expériences sur des jeunes filles et des jeunes gens, devant le docteur Laurent Piarre, qui, d'incrédule qu'il était, devint ensuite magnétiseur. Mais n'anticipons pas.

<sup>1</sup> Ch. Lafontaine. *L'Art de magnétiser*, 3<sup>me</sup> édit., p. 149-150. Germer-Baillière, éditeur, Paris.

197 m. 17

## CHAPITRE IV

SOMMAIRE. — PARIS. — Guérisons. — Accident par transmission fluïdique. — De l'état sanitaire chez le magnétiseur. — Expériences du docteur *Viancin*. — A la recherche d'un somnambule. — Une somnambule prise d'assaut. — Nouvelles difficultés. — Opinions de quelques magnétiseurs célèbres.

Je revins à Paris, où je recommençai à traiter quelques malades, entre autres chez le D<sup>r</sup> Récurt, qui devint un des membres du gouvernement provisoire en 1848.

Ce fut d'abord un vieux monsieur paralysé de tout le côté gauche depuis plusieurs années. Il pouvait à peine se servir de son bras et de sa jambe, et cependant, après quelques jours de magnétisation, il put prendre son violon et exécuter quelques gammes; — il marcha même avec une certaine facilité. Ce n'était point une guérison, mais une amélioration qui pouvait faire espérer, malgré l'âge avancé du malade, une guérison complète.

Je fis une cure fort belle sur une jeune femme de trente ans, qui éprouvait depuis plusieurs années, à la suite d'une couche, des maux de tête et des maux d'estomac dont la violence était telle, que la malade, dans le paroxysme de la douleur, arrivait à se débattre et à se tordre dans des convulsions effrayantes.

En quinze jours de magnétisations et en buvant de l'eau magnétisée, M<sup>me</sup> Pauline Boyer fut entièrement guérie. C'était aussi une des malades du même docteur.

Un jour, en magnétisant un de mes amis, M. Devienne, peintre, j'obtins un effet propre à fixer l'incertitude sur l'existence et la communication du fluide vital.

M. Devienne souffrait d'une migraine qui l'empêchait de travailler, il me proposa de la lui enlever. J'y consentis, mais à la condition qu'il me donnerait un verre de vin de Bordeaux, car j'étais épuisé et je tombais de fatigue : je n'avais pas cessé de magnétiser depuis le matin.

Il s'empressa de satisfaire à mon désir ; — je mangeai un biscuit, je bus un verre de vin, et je commençai la magnétisation, — je portai toute mon action sur le cerveau et l'estomac, en

imposant les mains sur ces deux organes, et, tout en magnétisant, je pris un second verre de vin de Bordeaux.

Mon malade avait les yeux fermés sans pouvoir les ouvrir; mais il ne dormait pas. Après une heure de magnétisation, la migraine était entièrement partie, mais mon homme était d'une gaieté charmante, il déraisonnait comme s'il avait bu. Je le dégageai promptement, et, à mon grand étonnement, l'effet continua. M. Devienne était tout à fait ivre, ses jambes le soutenaient à peine. Il n'avait rien pris, et je n'avais bu que deux verres de vin, dont je ne ressentais aucun effet.

Mon fluide s'était donc chargé des parties spiritueuses contenues dans le vin, et les avait transmises au malade sans qu'il en restât trace chez moi.

Depuis, j'ai retrouvé souvent dans ma pratique, et dans celle des autres magnétiseurs, ce fait de transmission de sensations physiques. J'ai vu aussi des transmissions de sensations morales; — le malade devenait triste ou gai, de même qu'il devenait souffrant si le magnétiseur était indisposé ou préoccupé.

Il n'était pas même nécessaire que les malades fussent endormis pour éprouver ces différents effets physiques et moraux, il suffisait qu'ils fussent magnétisés fortement; mais, cependant, disons bien vite que c'étaient des faits rares, très-rares, et qui ne se développaient que chez des natures exceptionnelles.

Il faut donc qu'un magnétiseur soit sain de corps et d'esprit, car les impressions physiques, qui sont la conséquence d'une intromission fluïdique dans la circulation du fluide vital du malade peuvent avoir des résultats fâcheux, si les effluves communiqués sont viciés ou seulement altérés dans leur pureté sanitaire. Il faut qu'un magnétiseur soit un homme spécial, qu'il ait une vie à part et un régime particulier adapté à sa constitution et à ses occupations.

Aussi disons-nous franchement qu'on ne saurait apporter trop de soins, trop de précautions dans le choix d'un magnétiseur; qu'on doit avant tout et surtout rechercher une constitution forte et nerveuse, alliée à un caractère ferme et dévoué, qui disposent l'homme qui en est doué à dépenser en forces vitales plus qu'il ne possède

pour qu'il puisse faire, dans certains cas, ce que le public appelle des miracles.

Nous appuierons ces lignes de ce que nous disions à ce propos dans un de nos ouvrages <sup>1</sup>.

« Dans l'antiquité, les hommes qui s'occupaient de magnétisme étaient beaucoup plus puissants, les guérisons beaucoup plus promptes; — elles paraissaient miraculeuses, et cela par plusieurs raisons; — les prêtres de l'antiquité vivaient dans le sanctuaire du temple, loin des passions, et dans une vie austère de concentration et de contemplation; ils devaient donc être beaucoup plus aptes à produire les effets magnétiques: leurs forces n'étaient point jetées au vent; — ils n'usaient pas leurs organes dans le tourbillon des plaisirs, comme on le fait aujourd'hui; — ils possédaient toute leur force virile, et ne la dépensaient pas en excès et en émotions de tout genre, aussi opéraient-ils des guérisons instantanées: il leur suffisait d'imposer les mains, de toucher le malade, et ils le guérissaient. »

M. Devienne avait donc éprouvé un accident,

<sup>1</sup> *L'Art de Magnétiser*, page 73; 3<sup>me</sup> édition.

résultat d'une légère intempérance de ma part; son cerveau avait été d'autant plus envahi que toute mon action s'était portée sur lui et sur le centre nerveux de l'estomac; — toute la partie spiritueuse du vin était donc passée en lui, et mon fluide avait été modifié en s'introduisant dans son organisme.

Quelques semaines plus tard, le Dr *Viancin* fit des expériences qui rentraient à peu près dans ce même ordre.

Il magnétisait un malade à travers un médicament, et il prétendait que son fluide vital, traversant le médicament, se chargeait d'émanations médicamenteuses qu'il transmettait au malade.

Je ne sais jusqu'à quel point il a obtenu des résultats, mais j'avoue que j'ai expérimenté longtemps et avec force, à travers bien des médicaments, et sur bien des malades, et que je n'ai jamais constaté aucun des effets que devait produire le médicament.

Du reste, je ne repousse pas ces expériences, je constate seulement que je n'ai jamais rien obtenu en les faisant; — j'engage donc les magnétiseurs à les répéter, peut-être seront-ils plus heureux que moi.

J'ai fait, moi aussi, bien des expériences sur des malades et sur des sujets que peu ou point de magnétiseurs n'ont obtenues, pendant que, sur mes indications, tous mes élèves les obtenaient facilement.

Je cherchais toujours à faire une somnambule, pour pouvoir démontrer aux incrédules tous ces phénomènes qui m'avaient bouleversé, mais il aurait fallu m'attacher une jeune fille, la prendre chez moi, et la payer fort cher, toutes choses assez difficiles.

— Un de mes amis, qui d'incrédule était devenu croyant, m'introduisit un soir dans un atelier de jeunes filles, dont l'occupation était de repriser les cachemires.

J'essayai d'en endormir plusieurs sans produire beaucoup d'effet ; — il est vrai que les chuchotements, les rires à demi étouffés d'une douzaine de jeunes folles, qui prenaient pour des plaisanteries mon sérieux et les gestes que je faisais sur une de leurs compagnes, tenaient en éveil le sujet que je travaillais. Je renonçai à tenter l'aventure dans de pareilles conditions, mais tout à coup j'avisai une jeune fille de chétive apparence, et dont la constitution me parut toute nerveuse.

Je lui proposai de la magnétiser; elle s'y refusa avec opiniâtreté. Elle était debout, appuyée contre un meuble; j'essayai de la magnétiser contre sa volonté et sans contact. J'étendis les bras vers elle, en lui disant comme l'abbé Faria : « Dormez ! »

A ma grande surprise, ses yeux se voilèrent et bientôt ils furent fermés. Un tremblement nerveux agita tout son corps; un instant après le calme se rétablit et elle fut plongée dans un sommeil profond.

Je lui parlai, elle me répondit; je la fis asseoir; elle m'obéit aussitôt. Elle dormait, elle était somnambule; — c'était un spectacle curieux à voir que la physionomie de toutes ces fillettes, qui, de rieuses et loquaces, étaient devenues tout à coup sérieuses, attentives et comme pétrifiées d'étonnement.

Je fis alors sur cette jeune fille quelques expériences qui toutes eurent un plein succès. Après avoir vu l'heure exacte à ma montre, dont j'avais changé les aiguilles, elle put lire dans un livre fermé, à la page et à la ligne indiquées par une de ses compagnes. Ce livre était neuf, et je l'avais acheté en venant à cet atelier.

Je tentai beaucoup d'épreuves analogues, elle répondit à toutes, et indiqua à certaines de ses compagnes beaucoup de choses dont celles-ci ne lui avaient point parlé.

Lorsqu'elle fut réveillée, elle se trouva très-bien, et il fut convenu que nous recommencerions le lendemain soir; mais quand j'arrivai, elle me déclara qu'elle ne se laisserait plus magnétiser, sa mère le lui ayant positivement défendu. Comme elle était toute tremblante, craignant que je ne la magnétisasse de force comme la veille, je crus devoir m'abstenir pour la tranquilliser, et je lui promis d'aller voir sa mère; mais cette dernière était entre les mains des prêtres, qui lui avaient présenté le magnétisme comme pouvant compromettre son salut éternel. Il me fallut donc renoncer à faire de cette jeune fille une somnambule, malgré les offres brillantes que je fis à la mère; je le regrettai d'autant plus, que sa lucidité était extrêmement remarquable, et que j'avais lieu de la croire moins fugitive et moins vacillante que chez maintes autres magnétisées.

Je magnétisais encore dans ce moment, pour des migraines que j'avais dissipées, la fille d'une

marchande de porcelaines du faubourg Poissonnière. Elle était devenue somnambule et très-lucide : mais ici encore il se présenta bientôt une impossibilité de continuer les expériences.

Ce n'était pas cette fois les prêtres qui venaient y mettre des entraves, mais un amoureux, qui s'opposait fortement à toute magnétisation.

On ne peut se faire une idée des difficultés, des obstacles que je rencontrais, même pour guérir gratuitement des malades ; — je ne saurais dire de quels déboires, de quels dégoûts chacun m'abreuvait ; — et cependant je ne faisais encore du magnétisme que sous le manteau de la cheminée, dans l'ombre, A quoi devais-je donc m'attendre si je me déclarais ouvertement pour le magnétisme au grand jour ?

Néanmoins, depuis que je m'en occupais, j'avais toujours pensé que le meilleur moyen de propager le magnétisme était de donner des séances publiques. J'étais convaincu que, pour faire accepter des phénomènes aussi extraordinaires que ceux qui sont produits par le magnétisme, il ne suffisait pas de les raconter, et que le meilleur livre ne pouvait porter aussi bien la

conviction dans les esprits qu'un fait vu et touché, qu'une guérison opérée sous les yeux mêmes des personnes qui y étaient intéressées ; — j'étais persuadé, en outre, que les corps savants n'adopteraient le magnétisme que forcés par l'opinion générale.

Bruno, Roullier, de Puységur, Deleuze, etc., n'étaient point de cet avis ; — ils pensaient qu'on ne devait magnétiser que dans le but de guérir et d'être utile ; et dans leurs écrits, ils condamnaient hautement ceux qui, contrairement à leur opinion, avaient pris le parti de la publicité.

Il est vrai que ceux qui avaient essayé de faire du magnétisme en public n'avaient, pour la plupart, présenté que les effets du somnambulisme, et qu'ils avaient laissé de côté les premiers phénomènes, qui, pouvant être vus et touchés par tous, devaient être les plus convenables pour la propagation. Les expériences de lucidité manquaient souvent en public, et faisaient traiter les magnétiseurs de charlatans, d'imposteurs.

Le magnétisme était nié, les magnétiseurs étaient bafoués, et il fallait dès lors un certain

courage pour affronter un public prévenu. J'hésitais à me lancer publiquement, quoique mes convictions fussent bien entières. J'entrevois quelle allait devenir ma position dans le monde; je reconnaissais que, pour les uns, je serais un charlatan, peut-être même un fripon; je comprenais toutes les souffrances qu'il me faudrait supporter; j'apercevais le dédale des déceptions, des mortifications, des humiliations que j'aurais à subir, toutes les blessures dont mon cœur serait atteint, car les amis, les parents, ne sont jamais les derniers à blâmer et à jeter la pierre. Je sentais qu'il me faudrait vivre seul comme un paria, exilé de la société quoique vivant au milieu d'elle, et qu'il me faudrait rompre avec tout ce qui avait fait ma vie jusqu'alors.

D'un autre côté, je sentais aussi qu'il serait doux et glorieux de propager et de faire triompher une vérité niée et repoussée par tous.

Dans cette alternative, je me jugeai assez fort, assez ferme pour combattre et atteindre le but sans me laisser abattre par les obstacles.

L'entêtement de ma jeunesse était devenu une volonté de fer que rien ne pouvait faire plier; — je sentais en moi une force, une santé,

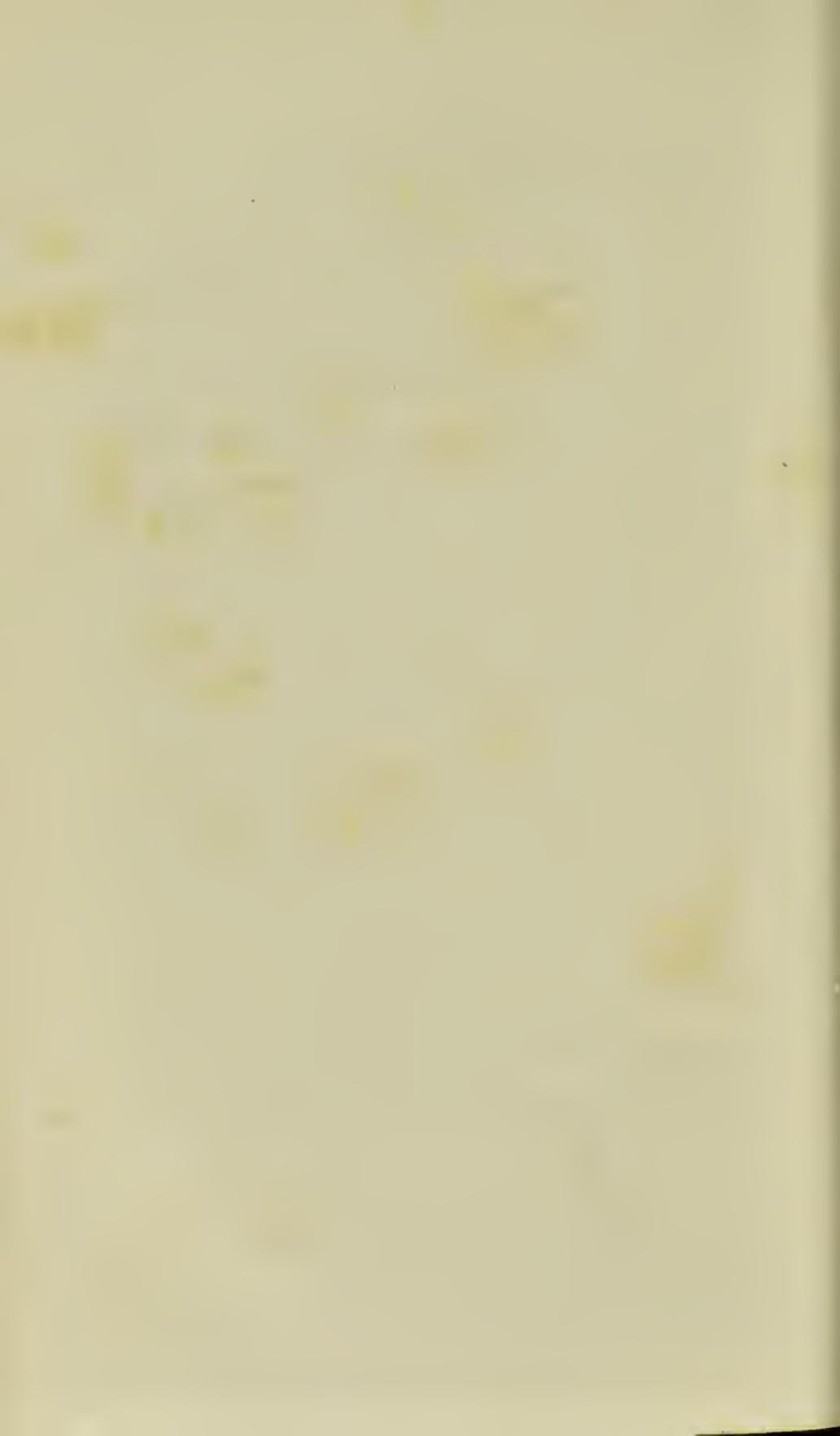
une vie, dont je m'étais à peine douté; — je me décidai : — *j'eus foi en moi.*

Et quand plus tard, après les premiers pas, ma famille, mes parents, mes amis, firent tous leurs efforts pour m'arrêter, je restai inébranlable; — les premières blessures avaient trop profondément pénétré dans mon cœur; — et loin de me faire reculer, elles m'avaient décidé à me jeter à corps perdu dans la lutte.

J'éprouvais un vrai bonheur, une jouissance immense à jeter un défi à la face de ce monde ignorant, qui faisait l'esprit fort pour pouvoir nier une vérité qu'il ne voulait pas voir de ses yeux, ni toucher de ses doigts, et qui préférerait croire sur parole à toutes les billevesées qui passaient par le cerveau de certains exploiters dits savants.

Ah ! que je lui rendais bien mépris pour mépris, à ce monde qui allait m'accabler d'épithètes injurieuses, moi qui, plein de conviction pour la vérité, me dévouais à la lui faire connaître !

---



## CHAPITRE V

SOMMAIRE. — ORLÉANS. — *Laurent Piarre*. — Les docteurs *Lhuilier*, *Latour*, etc. — La somnambule *Blanche*. — Séance publique orageuse ; cabale. — Amis et ennemis. — Séances chez *M. de Dilliers*, — chez un notaire. — *Du choc des obstacles jaillit la décision*.

Ce fut pour soulager une misère, pour sauver une famille, que je donnai, en France, ma première séance publique. Elle eut lieu à Orléans, ville où résidait presque toute ma famille, mon frère, bâtonnier des avocats, mon père, ancien administrateur, mon oncle, président à la cour Royale, et où, moi-même, j'étais fort connu. Je savais que plusieurs membres de ma famille se croiraient déshonorés par cet acte dont ils ne connaissaient point les motifs, et que j'encourrais leur disgrâce, — mais les circonstances m'avaient forcé la main.

Jusqu'à ce jour, je n'avais fait du magnétisme en France que sur des malades ; les quelques expériences que je faisais avaient toujours lieu

devant un très-petit nombre de personnes qui me connaissaient pour la plupart. Aussi avais-je éprouvé de l'hésitation, et il avait fallu des motifs aussi pressants que ceux qui m'avaient déterminé à me jeter dans la carrière publique pour m'inspirer le courage de venir donner une séance à Orléans.

Quelques années auparavant, j'avais connu, à Bruxelles, un médecin, M. Laurent Piarre, dont la position avait été bouleversée par des spéculations malheureuses; la misère était devenue le partage de sa nombreuse famille, et lui-même essayait de tout pour pouvoir subvenir aux grandes charges qui l'accablaient. Pendant un séjour qu'il fit à Orléans, il parla beaucoup de magnétisme, raconta tout ce qu'il avait vu, expériences et guérisons, et piqua la curiosité des personnes avec lesquelles il s'entretenait et qui le pressèrent de leur montrer quelques faits. On l'engagea à écrire au magnétiseur qu'il connaissait pour le prier de venir, on lui assura qu'il aurait chambrée complète. Ce fut alors qu'il m'écrivit pour me demander de venir le tirer de l'embarras où il se trouvait, et dont je le sauverais si je voulais consentir à donner une

séance et à en partager le profit avec lui. Je lui répondis qu'il m'était impossible de donner une séance à Orléans; — il ne se tint pas pour battu, et m'envoya sa femme et ses enfants, qui habitaient Paris, et qui me firent un tableau si poignant de leur position, que je ne pus résister à leurs larmes. J'écrivis alors à Laurent qu'il pouvait tout préparer, et que, dans quelques jours, je serais auprès de lui.

Je lui demandai de ne pas mettre mon nom sur les affiches, et cela par déférence pour ma famille; précaution maladroite, du reste, puisque beaucoup de personnes me connaissaient personnellement.

Dès mon arrivée, je fus mis en relation avec les docteurs Lhuilier, Latour, et M. Bourdon, pharmacien. Quoique j'eusse amené avec moi une somnambule que j'avais formée à Paris, ces messieurs me proposèrent de magnétiser devant eux une jeune fille de la ville qui m'était entièrement inconnue, et qui n'avait jamais été magnétisée. J'acceptai : ils me conduisirent de suite dans une maison de tolérance, firent appeler une jeune fille de vingt ans, qui avait souvent des crises d'hystérie. Sans lui dire ce qu'on désirait

d'elle, sans me permettre de lui adresser la parole, on la fit asseoir, et je lui pris les pouces; vingt minutes après elle était endormie, et, au bout d'une heure et demie de sommeil, elle devenait somnambule.

Pendant tout ce temps, elle était restée étendue sur un canapé, et je n'avais pas cessé de faire de grandes passes. Tout à coup elle se leva, et ouvrit les yeux en clignant continuellement les paupières.

— Elle répondit alors à mes questions, qu'elle se trouvait très-bien, qu'elle voyait tout ce qui était dans la chambre, et même ce qui se passait dans une autre, où était une de ses compagnes.

Pour s'en assurer, le docteur Lhuilier sortit. La somnambule déclara aussitôt qu'elle le voyait dans la cuisine se lavant les mains, puis se les chauffant. A son retour, lorsqu'il fut instruit de ce que la somnambule avait dit, il déclara que c'était l'exacte vérité. Je réveillai la somnambule; elle ne se rappelait rien de ce qui s'était passé. Aussi l'étonnement de ces messieurs n'eut pas de bornes.

Magnétisée le lendemain pour la seconde fois

également en présence de ces messieurs, et de quelques autres personnes attirées par les rapports qu'on leur avait faits, la somnambule devint d'une lucidité remarquable. Elle vit l'heure exactement à une montre à double boîte dont on avait changé, préalablement, la position des aiguilles. Elle reconnut la profession d'une personne qui était entrée pendant son sommeil, et qu'elle n'avait jamais vue : sans hésiter, elle déclara que c'était un médecin, ce qui était vrai.

Les phénomènes physiques se présentaient chez cette jeune fille d'une manière remarquable et propre à convaincre les plus incrédules. L'insensibilité de tout le corps était complète, les sens entièrement paralysés ; — elle n'entendait absolument rien, pas même un coup de pistolet ; — le soufre et l'ammoniaque concentré n'avaient aucune action sur son odorat ; les piqûres de longues aiguilles, et même les secousses données par les bouteilles de Leyde fortement chargées, ne produisaient rien sur elle ; c'était un cadavre inerte, et cependant elle m'entendait et répondait à toutes mes questions.

La lumière d'une bougie, approchée de ses yeux, ne produisait aucun effet sur la pupille,

qui était entièrement insensible, et ne se contractait ni ne se dilatait aucunement. Cependant cette jeune fille, dont les yeux avaient la même apparence que ceux d'un mort, voyait non-seulement ce qui était visible à l'œil, mais encore à travers les murs.

Dans une séance chez le docteur Lhuilier, en présence d'une vingtaine de personnes, elle indiqua le nom de divers objets qui se trouvaient dans la poche de M. de Saint-Maurice, rédacteur du journal l'*Orléanais*. Elle lut aussi quelques mots dans un livre fermé. Elle présenta également d'une manière remarquable les phénomènes de l'attraction et de la transmission de pensée.

Le jour de la séance publique, approchait : toutes les personnes qui avaient assisté aux séances préparatoires avaient parlé avec un tel enthousiasme de ce qu'elles avaient vu, elles avaient présenté ces phénomènes comme tellement extraordinaires, qu'elles avaient provoqué l'incrédulité des uns, l'intérêt des autres et la curiosité de tous. On pouvait dire, sans exagération, que la ville était divisée en deux camps bien tranchés.

Ce ne fut pas sans une certaine émotion que je vis approcher le jour de la séance. Mes sentiments étaient fondés, car ce jour-là des tribulations de tout genre devaient m'assaillir.

En effet, le jour de la séance arrivé, lorsque j'allai, vers midi, chez Blanche, la somnambule, pour la magnétiser, elle me déclara qu'elle ne voulait point paraître en public. C'était, d'un mot, me mettre dans l'impossibilité de donner la séance. Enfin, après deux heures de pourparlers, de prières, elle consentit, mais il me fallut passer par où elle voulut, c'est-à-dire lui donner beaucoup d'argent, comme à une prima donna.

Vers cinq heures, nouvelle contrariété : la pluie se déclara avec violence, ce qui pouvait empêcher le public de venir à la séance. A six heures, on devait m'envoyer une voiture avec laquelle je comptais aller chercher Blanche pour la conduire à la salle. A six heures et demie, point de voiture, et la séance était annoncée pour sept heures ; aussi, mon impatience et mon inquiétude étaient à leur comble, et malgré la pluie, qui tombait à torrents, à six heures trois quarts je me décidai à courir chez la somnam-

bulé. Là, je ne trouvai plus personne, si ce n'est une domestique allemande, qui me baragouina que ses maîtresses étaient parties à cinq heures. Je ne sus d'abord que penser, et je crus que la cabale dont j'avais entendu parler avait enlevé la somnambule pour faire manquer la séance.

— Je m'élançai de nouveau dans les rues, pataugeant dans la boue ; — j'arrivai mouillé, trempé, crotté jusqu'à l'échine, à la salle des concerts, dont on me refusa l'entrée avec quelque apparence de raison. En effet, l'on ne me connaissait pas ; je ne m'étais point occupé des détails matériels de la séance, et certes, dans l'état où j'étais, il était difficile de reconnaître un homme qui devait se présenter en public ; aussi on me força de prendre un billet. Je montai, je voulus pénétrer au foyer ; même désagrément : « le public n'entre pas ici. » Irrité, exaspéré, je fis faire une pirouette à l'employé qui défendait la porte. J'entrai, et je me trouvai au milieu d'une quantité de personnes pour lesquelles la consigne avait été moins sévère que pour moi. Elles entouraient la somnambule, dont la vue me rassura.

Laurent était là : je le priai de faire venir un

décrotteur, car j'étais fait comme un larron. J'attendais son arrivée avec la plus grande impatience, mais j'avais compté sans les spectateurs. Sept heures étaient sonnées, et le public manifestait son impatience par des cris et des sifflets. Si les personnes qui assistent à des spectacles, à des concerts, à des cours, à des séances quelconques, savaient l'effet que produit un sifflet sur l'homme qui doit se présenter devant elles, jamais elles n'useraient de ce moyen cruel pour manifester leur désapprobation.

Le bruit allant en augmentant, j'engageai Laurent à se présenter pour lire quelques notes sur le magnétisme. Le public ne voulut rien entendre, et hurla : « Le magnétiseur ! le magnétiseur ! » Force me fut donc de paraître tel que j'étais, et sans avoir pu prendre un instant pour calmer mon agitation.

Je fis alors monter la somnambule sur l'estrade. Les cris de : — « Ah!!! oh!!! » — se firent entendre, puis le silence sembla se faire un instant. Mais, à mon entrée, ce fut un vacarme tellement épouvantable de sifflets, de cris : — « Ah ! quelle barbe ! oh ! quel charlatan ! » — que je m'arrêtai court sans avancer jusqu'à la rampe.

Plusieurs personnes dans la salle parvinrent cependant à obtenir un moment de silence. Je fis alors quelques pas en avant, et je saluai. — Mais au moment où j'ouvrais la bouche pour parler, le bruit recommença.

Il était donc bien vrai qu'une cabale avait été organisée par les adversaires du magnétisme pour interrompre la séance. J'en avais été prévenu, et c'était un médecin qui s'en était vanté au café du Loiret.

Mortifié, mais non découragé, j'attendis, avec un sang-froid ferme et digne, que le calme se rétablît; — puis, lorsque je pus me faire entendre, j'engageai un ou plusieurs médecins à vouloir bien s'approcher de la somnambule, pour constater l'état de son pouls avant la magnétisation, puis ensuite, pendant le sommeil, car ce sujet présentait un effet fort remarquable : son pouls variait de cinquante à soixante pulsations de l'état de veille à l'état de sommeil.

— Le tumulte éclata de nouveau; j'eus beau réclamer le silence comme un acte de justice; ce fut inutile, et le tapage fut digne d'un des plus beaux jours des théâtres des boulevards.

Les médecins, qui, la veille, s'étaient montrés

chauds partisans du magnétisme, n'ayant pas le courage de leur opinion pour affronter le public et me venir en aide, je me sentis abandonné. Le sang me monta alors à la tête, l'indignation me saisit, et ce fut en défiant le public que, d'un seul geste, j'endormis la somnambule d'un côté de l'estrade à l'autre.

— Élevant alors la voix, je parvins à dominer le bruit, et, d'un ton ferme et impérieux, j'annonçai que j'allais continuer les expériences comme devant un public calme et poli.

Je commençai à cataleptiser les membres et à démontrer l'insensibilité du corps par des piqûres sur la tête, sur les bras; — j'enfonçai de longues aiguilles sous les ongles; — je traversai les mains de part en part; la somnambule demeura calme et impassible comme un cadavre. Je démontrai l'insensibilité du sens de l'odorat, en tenant pendant deux minutes sous le nez de la somnambule, qui ne donna aucun signe de sensation, un flacon rempli d'ammoniaque concentré (alcali volatil) et des allumettes enflammées, qui répandaient leur mauvaise odeur de soufre. On prétendit que le flacon ne contenait que de l'eau; — je le présentai aux personnes

les plus rapprochées de l'estrade; aucune ne voulut s'assurer de son contenu ; — indigné de cette conduite, je le répandis tout entier sur l'estrade. Une odeur atroce envahit la salle ; — il fallut ouvrir les fenêtres ; tout le monde portait son mouchoir au nez et à la bouche.

Le bruit diminuait; le public commençait à reconnaître que mes expériences étaient faites de bonne foi. Pour démontrer l'insensibilité du sens de l'ouïe, je tirai un coup de fusil; la somnambule ne sourcilla pas. Alors, M. Bourdon, professeur de chimie, trouva le courage de monter sur l'estrade, et de faire partir aux oreilles de la somnambule des détonations de gaz qu'il avait préparées à cet effet, puis il ôta lui-même des mains de la pauvre fille les aiguilles qui y étaient restées.

Je saisis ce moment pour faire une expérience d'attraction, et, pendant que M. Bourdon était près de Blanche à un bout de l'estrade, j'attirai celle-ci de l'autre côté. D'un bond, la somnambule fut debout, et se dégageant des mains qui la retenaient, vint en chancelant, et à reculons, me trouver où j'étais. Je démontrai encore son insensibilité par des décharges élec-

triques, pendant lesquelles elle resta impassible. Je lui présentai devant les yeux, tout grands ouverts, une bougie enflammée; — la pupille ne se contracta pas et resta insensible.

— Devant des démonstrations aussi frappantes, le public s'était calmé peu à peu, et commençait à revenir de ses préventions. Je fis alors l'expérience du chant. Pendant que la somnambule chantait, je me plaçai derrière elle et à distance, et, sur le signe d'un spectateur, je l'arrêtai plusieurs fois instantanément au milieu d'un mot, d'une syllabe, qu'elle reprenait où elle l'avait laissée, lorsqu'un nouveau geste de moi venait lui rendre la parole.

Ce fut alors un tonnerre d'applaudissements; les bravos, les trépignements continuèrent longtemps, et j'avoue que j'étais fier et heureux d'avoir ramené à moi un public aussi prévenu. Mais, hélas! ma joie fut de courte durée; — au moment même où l'espoir rentrait en moi, une voix s'éleva dans la salle pour dire que j'avais frappé du pied sur les planches pour avertir la somnambule. Je m'élançai alors sur un grand poêle placé au fond de l'estrade, et, de là, je répétai l'expérience, qui réussit aussi complète-

ment. Les applaudissements s'ensuivirent, mais la cabale avait repris le dessus, et ce fut dès lors un bruit, un vacarme qui ne permit plus de rien entendre.

L'estrade, sur laquelle une heure auparavant personne ne voulait monter, se trouva subitement encombrée de gens causant à tort et à travers avec les personnes demeurées dans la salle.

Cependant, je ne perdis point courage; — je fis encore un effort, et, de cette voix vibrante que les circonstances m'ont toujours donnée, je réclamai le silence en annonçant que j'allais faire des expériences de clairvoyance.

Le calme se rétablit encore une fois; les personnes qui étaient sur l'estrade y restèrent en se retirant au fond.

C'était presque tenter Dieu que d'espérer obtenir de la lucidité au milieu d'une excitation pareille; mais je comptais sur la somnambule qui était restée calme. Je parvins à me rendre maître de moi-même, et je commençai.

La première expérience réussit complètement; Blanche vit l'heure à la montre de l'un des spectateurs qui avaient montré le plus d'in-

crédulité. La seconde réussit également, mais la troisième et la quatrième manquèrent. La cabale, qui s'était apaisée, redoubla alors de fureur, et comme on criait : « A la porte le charlatan ! la somnambule ne dort pas ! » — je m'avançai sur le bord de l'estrade et je dis : « que j'étais chez moi, que le public pouvait se retirer, mais que je ne sortirais pas. » Je plongeai alors dans l'état de léthargie la somnambule, qui tomba sur l'estrade étendue raide comme un cadavre.

Ce fut un brouhaha affreux : — chacun criait, soit en ma faveur, soit contre moi. Les personnes qui étaient sur l'estrade m'entourèrent ; — je perdis de vue un instant ma somnambule. Pendant cette minute, des individus, dont je ne saurais qualifier la conduite, lui arrachèrent des cheveux ; — d'autres lui donnèrent des coups de talon de bottes sur les mains, qu'elle avait très-belles. Pendant ces actions dignes des temps barbares, j'étais interpellé, sommé de cesser la séance, par un monsieur qui se disait le procureur du roi ; je lui répondis : — « que je ne le connaissais point, et que, comme procureur du roi, il n'avait point à faire ici ; — qu'il n'était

pour moi qu'un simple spectateur ayant tout au plus payé son billet, et que je lui ordonnais de descendre de l'estrade. »

Pendant ce colloque, j'étais entouré d'une vingtaine de personnes, et l'une d'elles, un jeune homme placé derrière moi, me donnait des coups de genou dans le jarret, ce qui me faisait plier les jambes et faire des contorsions grotesques tout en parlant. Je lui lançai un coup de coude dans l'estomac en le traitant de lâche, et le reconnaissant tout à coup, je l'apostrophai par son nom (que je tairai ici pour ne pas trop l'humilier, si ces pages lui tombent sous la main) en lui disant : « Vous êtes un polisson, et trop lâche pour venir me trouver demain avec deux de vos amis ! »

J'avais à peine prononcé ces mots, que vingt cannes étaient levées sur ma tête ; — je me croisai les bras, et regardant tous mes agresseurs, je leur dis froidement : « Frappez donc, vous êtes tous des lâches ! » Tout à coup le cercle fut rompu par quelques personnes courageuses qui s'élançèrent autour de moi ; — l'une d'elles (son nom m'a échappé ; — c'était le frère du professeur d'équitation qui tenait le

manége) — me dit, en prenant la somnambule par les pieds : — « Prenez la tête de Blanche, et suivez-moi. »

Je lui obéis sans avoir conscience entière de ce que je faisais. Nous descendîmes de l'estrade, portant, lui, par les pieds, moi, par la tête, la somnambule raide comme une planche, et suivis par plusieurs personnes des plus honorables. A cette vue, le silence le plus profond succéda au bruit infernal qui régnait dans l'audience ; nous traversâmes la salle au milieu d'un public pétrifié d'étonnement et d'horreur, car chacun croyait que la somnambule était morte ; sa pâleur cadavéreuse, sa raideur et le froid de ses mains, que quelques personnes se hasardèrent à toucher, et qui les fit reculer épouvantées, mirent le comble à la stupéfaction générale. Nous continuâmes ainsi dans les escaliers, et nous trouvâmes en bas une voiture toute préparée, dans laquelle je montai, tenant encore la somnambule par la tête. Les pieds de Blanche passaient par la portière, car elle était toujours cataleptisée. La voiture partit au galop. Il était temps ; j'aperçus des soldats et un commissaire qui accouraient pour m'arrêter.

Nous arrivâmes chez Blanche; — nous la descendîmes de la même manière, et nous la déposâmes sur le canapé.

Une fois là, je redevins calme; il n'y avait plus chez moi ni colère, ni indignation. Je me retrouvai tout entier à la somnambule, et me mis en devoir de faire cesser un état qui pouvait devenir dangereux en se prolongeant, surtout dans les circonstances où il avait été provoqué.

Je commençai par faire sur le cerveau, sur le cœur et sur l'estomac, des insufflations chaudes, après quelques-unes desquelles la raideur disparut et les membres se détendirent. Pendant que j'étais ainsi occupé, plusieurs personnes arrivèrent et s'assirent silencieusement; parmi elles se trouvait le comte de T..., dont la réputation d'honorabilité était une sûre protection. Lorsque je levai la tête, M. de T... me dit : — « M. Lafontaine, nous sommes venus, ces messieurs et moi, pour protester contre la conduite du public et vous protéger, s'il en est besoin. »

Je saluai de la tête sans répondre, et je continuai à m'occuper de rétablir le calme dans le système nerveux de cette pauvre jeune fille, car

il fallait qu'elle n'éprouvât pas une secousse pénible au réveil. Tous les yeux étaient fixés sur moi et sur mon sujet ; le silence le plus profond régnait dans l'assistance, et cependant, que de passions s'agitaient parmi les personnes présentes ! Chez tous ces messieurs, l'indignation la plus grande et la plus vive inquiétude ; chez quelques amies de Blanche, qui, pendant cette agitation générale, avaient pénétré dans le salon, la curiosité, la crainte ; chez moi... que se passait-il en moi ? J'étais calme au dehors, et je cherchais à être maître de moi-même au dedans, car la vie d'une femme dépendait entièrement de mon sang-froid. Ah ! c'est là une terrible responsabilité, et quoique sûr de mes forces, j'en fus effrayé cette fois ; — les plus affreux accidents pouvaient être la conséquence de cette soirée orageuse, qui n'avait été qu'une *farce* pour la plupart des spectateurs. La paralysie, l'épilepsie, la folie, la mort même, étaient à craindre. D'autres idées m'agitaient encore, et une tristesse immense s'était emparée de moi. Aussi deux larmes coulaient de mes yeux, sans que j'en eusse conscience autrement que par le froid qu'elles laissaient sur mon visage.

Après une demi-heure de magnétisation, pendant laquelle j'avais amené un sommeil calme et réparateur, je réveillai Blanche, non sans être inquiet de ce qui allait arriver. Mais je fus tranquilisé aussitôt; — Blanche se réveilla calme, gaie et libre de tous ses mouvements; toutefois, les demandes inquiètes de ses amies la troublèrent, ainsi que la vue des messieurs qui l'entouraient, et dont l'étonnement était à son comble, car ils ne pouvaient en croire leurs yeux en voyant qu'il ne restait aucune trace, aucune douleur, aucune souffrance, aucun souvenir de ce qui s'était passé. Elle se retourna vers moi, et apercevant ma physionomie attristée, elle allait m'en demander la raison, lorsque Laurent entra. Il m'annonça qu'on avait saisi la recette, qu'on voulait m'arrêter, et m'engagea à partir de suite. Je ne le voulus point, et je lui dis que je resterais justement parce qu'on voulait m'arrêter. Ces messieurs approuvèrent ma résolution.

J'étais calme en apparence, mais lorsque, rentré à l'hôtel, je me mis au lit, toute la séance repassa devant mes yeux, et l'indignation, la colère que je ressentis à l'idée d'avoir été aussi

indignement traité, me donna une fièvre qui me dévora toute la nuit sans me laisser fermer les yeux un seul instant.

Quelles amères réflexions je fis pendant ces heures solitaires! Venu pour sauver une famille tout en propageant une vérité à laquelle je croyais de toutes mes convictions, de tout mon être, je ne recueillis, pour prix de mes efforts et de mes bonnes intentions, que mépris, sarcasmes et insultes grossières. On conviendra que l'épreuve était rude, et qu'il fallait un certain courage pour aller de l'avant après un pareil échec. Ajoutons toutefois que le lendemain, dès sept heures du matin, je voyais arriver chez moi plusieurs personnes honorables venues tout exprès pour m'exprimer leur sympathie et leur approbation de toute ma conduite, témoignage qui me fut bien précieux en de si dures circonstances.

On m'annonça en même temps que la recette de la veille m'était rendue, et que le maire avait été jusqu'à blâmer le commissaire de police d'avoir outrepassé ses droits; enfin, on me pria instantanément de donner, chez quelques personnes qui m'en adressaient spécialement la

demande, deux ou trois séances, où l'on m'accueillerait avec une impartialité qui me dédommagerait des fâcheux événements de la veille.

J'y consentis après un peu d'hésitation, et j'en donnai une, dès le soir même, chez M. de Dilliers. J'y rencontrai le Dr Valette, l'un des médecins les plus considérés d'Orléans, et qui pratiquait la science avec une conscience et un talent hors ligne.

Je l'avais connu à Vendôme, sa famille était liée avec la mienne, et il avait été au collège avec mon frère, sur lequel il avait exercé, depuis ce temps, une grande influence. Il m'accueillit avec une bienveillance marquée, et me reprocha amicalement de n'être pas allé le voir à mon arrivée, m'assurant qu'il m'aurait évité tous les désagréments qui étaient venus m'accabler.

Il fut on ne peut plus satisfait des expériences, qui toutes réussirent dans cette assemblée peu nombreuse : le sommeil à distance d'une chambre dans une autre, l'insensibilité, l'attraction et la lucidité bien démontrées par des expériences pour lesquelles toutes les précautions

avaient été prises contre l'entente ou le compé-  
rage, etc.

Deux jours après, une centaine de personnes étaient réunies dans une grande salle chez un notaire dont le nom m'échappe. Les expériences eurent un plein succès; des médecins, des professeurs du collège en firent un procès-verbal, qu'ils signèrent et qui me fut adressé avec une lettre du D<sup>r</sup> Lhuilier.

L'intention de ces messieurs était, par leurs écrits, de réhabiliter à Orléans, le magnétisme comme science vraie, à laquelle ils croyaient, depuis mon arrivée à Orléans et mes expériences.

Dès le premier jour, ils avaient suivi, avec exactitude et intérêt, les séances préparatoires à la séance publique. Ils savaient, par conséquent, que je n'avais jamais vu le sujet avant qu'il me fût présenté, devant eux, par les docteurs Lhuilier et Latour, le professeur Bourdon, et un quatrième dont j'ai oublié le nom. Ils connaissaient toutes les expériences, la manière dont je les avais faites, et leur conviction s'était augmentée de la loyauté et de la bonne foi avec lesquelles j'avais obtenu ces divers effets.

Aussi, ce procès-verbal était-il encore une marque d'estime et de considération qu'on se plaisait à me donner, afin de combattre avec succès les calomnies injurieuses qui étaient répandues dans la population, dans les journaux, et même dans des brochures spéciales.

L'une d'elles, entre autres, intitulée : *La vérité sur les séances de magnétisme qui ont eu lieu à Orléans, en Janvier 1840*<sup>1</sup>; \* était une rapsodie d'injures, d'erreurs, de mensonges, ce qui ne doit pas surprendre, puisque l'auteur déclare, dans cette même brochure, qu'il n'a jamais assisté à aucune séance de magnétisme. Elle était signée par le *docteur Pellicieux de Beaugency*, qui, en cette occasion, avait suivi de tous points les errements de l'Académie de médecine de Paris, dont il était le digne correspondant.

— On se rappelle que ce corps savant, cette docte académie, avait, en 1831, condamné le magnétisme comme étant *une pure illusion*, et cela, *sans aucun examen*, et *contre l'avis de la commission* prise dans son sein parmi les membres les plus célèbres, qui, après *un examen*

<sup>1</sup> Chez Alph. Gatinéau, imprimeur. Orléans.

*sérieux et cinq ans d'expérimentations, était venue déclarer dans son rapport que le magnétisme existait, et qu'il devait prendre sa place dans le cadre des connaissances médicales.*

Or, le Dr Pellieux, déclarant dans sa brochure qu'il n'assistait pas à la séance publique d'Orléans, n'a pas qualité pour la juger. Néanmoins, il vient traiter de faux, de comédie, de charlatanerie, d'escroquerie, de friponnerie, tout ce qui s'est passé loin de sa vue, à 42 kilomètres de distance, et cela sur les *on dit*, ou sur des suppositions faites d'avance dans son cabinet.

Mais c'est ainsi qu'on écrit l'histoire.

J'aime mieux les lettres insérées dans les journaux d'Orléans; au moins, ces adversaires-là, francs incrédules, s'ils n'ont point été convaincus de la vérité des faits qui leur ont été présentés, *les ont vus*, peut-être avec des yeux prévenus, mais enfin, ils ont pu les apprécier, bien ou mal, selon leur intelligence et leur savoir. Ils ont pu se tromper, ils ont pu se croire trompés, cependant ils en déclarent assez pour que nous puissions les considérer comme ébranlés dans leur incrédulité.

Après le compte-rendu de la séance publique,

*l'Orléanais* inséra, le 26 Janvier 1840, la lettre qui suit, que nous publions presque entièrement, et qui, nous le pensons, en dira plus que les auteurs ne l'ont voulu :

« Monsieur,

« Des expériences magnétiques, ou prétendues telles, viennent d'occuper pendant huit jours la ville entière; peut-être les avons-nous jugées autrement que vous. Les habitants d'Orléans ont-ils été mystifiés, oui ou non? Beaucoup penchent pour l'affirmation, et nous avouons que nous sommes de ce nombre. Quelque disposé qu'on soit à croire au magnétisme, ou plutôt *parce qu'on y croit*, ne doit-on point admettre, en effet, que, pour ce genre d'opérations, il faut la plus grande liberté d'esprit, l'attention la plus constante de la part du magnétiseur. Et, de bon compte, celui que nous avons l'autre jour sous les yeux, dans un état excessif d'exaspération, au milieu du bruit et des interpellations, pouvait-il opérer?

« En un tour de main, cependant, sans effort, presque sans y regarder, il a prétendu avoir endormi la somnambule. Dans une séance publi-

que si orageuse, on lui a reproché de ne point avoir réalisé ses promesses; — nous trouvons, nous, qu'il les a trop réalisées pour qu'on y croie. En effet, la somnambule était, ou paraissait être presque insensible; elle a parlé, elle a marché, elle a paru agir, en mainte occasion, contre sa volonté, et sous l'empire d'un pouvoir irrésistible; — elle était donc dans l'état de somnambulisme le plus complet, ou elle jouait la comédie. Or, je le répète, il ne nous paraît pas possible qu'on ait véritablement produit de pareils effets dans de semblables conditions. Mais, dira-t-on, il n'est pas naturel qu'on subisse, sans mot dire, toutes les expériences qu'on a tentées pour éprouver l'insensibilité de cette femme. Sans doute, là est un fait extraordinaire, mais il peut tenir à une organisation exceptionnelle, à *une drogue prise à l'avance*, à une volonté ferme, à tout, suivant nous, plutôt qu'au magnétisme dans de semblables conditions.

« Certains ont assisté, dit-on, à de merveilleuses séances particulières; — si alors l'état de somnambulisme a été constaté, il faudrait croire que la séance publique a présenté des conditions vraiment surnaturelles, et cela nous paraît difficile.

« Du reste, Monsieur, l'insensibilité apparente de cette femme, seul fait bien reconnu suivant nous, est assez extraordinaire pour partager les opinions sur cette matière. Nous concevons la croyance des autres, mais pour nous, à l'égard du merveilleux, nous poussons si loin la méfiance, que nous sommes persuadés qu'avec une imagination prévenue, le goût des choses extraordinaires, l'envie de réussir, on peut, en toute bonne foi, non pas seulement tromper les autres, mais s'abuser soi-même dans de semblables expériences. »

L'*Orléanais* publiait, le 2 Février, une lettre favorable au magnétisme ; nous en reproduisons quelques passages :

..... « Je reconnais, » dit ce correspondant, « que les Puységur, les Lutzembourg, les Deleuze, avaient proscrit l'expérimentation en public, — parce que, à leurs yeux, c'était profaner la mystérieuse transformation qui s'opère, en la donnant comme un spectacle frivole pour la multitude ; c'est qu'ils avaient compris que les lois de l'organisation humaine sont encore plus mobiles que celles de l'électricité, et que si quelque accident, inappréciable pour certains, peut

empêcher celle-ci d'avoir toujours le même mode d'action, à plus forte raison les phénomènes magnétiques, qui se passent tous dans le système nerveux, doivent être infiniment susceptibles d'être annihilés, ou, tout au moins, affaiblis par des causes inconnues, et peut-être même ridicules aux yeux de ceux qui méconnaissent encore le magnétisme.

« Ces magnétiseurs célèbres avaient condamné l'expérimentation publique; mais pouvait-on croire que cette science, si nouvelle et si riche de merveilles, n'enflammerait pas d'un zèle trop ardent ses nombreux disciples? Pouvait-on croire que sa propagation serait fructueuse et sans échecs, lorsque les académies la nommaient encore *imposture*?

« Des hommes à croyance forte, à volonté ferme, à caractère intrépide, ont surgi, et malgré les avis de leurs maîtres, ils ont appelé la foule des incrédules à leurs expériences. Dupotet, Ricard, Foissac, Pigeaire, ont osé, et à travers mille échecs, ils ont servi la science; car, par leurs soins, le magnétisme s'est répandu partout, et a été reconnu véritable et puissant par d'illustres savants. Pour un esprit droit, en

effet, cent faits négatifs ne détruisent pas un seul fait positif.

« En magnétisme, comme en beaucoup d'autres choses, tout est relatif, et tel peut obtenir, devant des spectateurs, ce qu'un autre n'obtient que seul. Nous en avons eu un exemple frappant dans M. Lafontaine, qui, malgré l'effrayant tumulte qui grondait autour de lui, a pu, d'un éclair de volonté, plonger dans le sommeil la femme qu'il présentait. Ce fait, tout impossible qu'il semble, est une des lois du magnétisme ; mais, nous le reconnaissons, il eût fallu, pour l'admettre d'une manière péremptoire, que les spectateurs sussent d'abord qu'un magnétiseur n'arrivait à ce degré de puissance qu'après avoir magnétisé plus ou moins longtemps l'individu ; — que l'envahissement du système nerveux du sujet par le fluide magnétique était lent, graduel, puis plus prompt et plus subit. Mais ce n'est pas tout que d'endormir : il faut encore attendre le réveil, car, dans l'état magnétique, il y a, comme dans la vie ordinaire, veille et sommeil ; il faut savoir alors diriger les idées nouvelles, les sensations exquisés qui se développent, et c'est dans ces instants si difficiles à

apprécier, qu'il est besoin de calme et de présence d'esprit, car de là dépend la perfection de la lucidité; aussi est-ce cette partie promise par les magnétiseurs qui manque presque toujours dans les séances publiques; cela doit maintenant se concevoir; l'état magnétique, avec isolement, une fois bien développé, reste permanent, tant que la volonté de le détruire n'est pas fortement conçue par le magnétiseur, et c'est en vain que d'autres tenteraient mille moyens de réveiller le somnambule; leurs tortures n'amèneraient à la fin que d'horribles crises nerveuses, peut-être même une paralysie et un état de folie ou d'imbécillité. Que l'on réfléchisse donc maintenant à ce qui pouvait terminer ce que certaines personnes n'ont pas craint d'appeler une comédie!

« Ceux qui ne veulent pas toujours nier, sont forcés d'avouer un état singulier et extraordinaire; et plutôt que de l'attribuer au magnétisme, ils viennent parler de quelque breuvage narcotique! Ils devraient bien l'enseigner, ce breuvage à propriétés si curieuses et si opposées! Car, comment penser qu'une substance va produire *l'engourdissement, l'insensibilité, puis en même temps, laisser prononcer, gesticuler, à heure fixe!*

« Le magnétisme, quoi qu'on en dise, a fait, depuis quelques années, de grands progrès ; aujourd'hui la majorité des gens instruits admet ce qui concerne la partie physique et physiologique ; il ne reste plus en litige que les phénomènes de l'ordre psychologique. Il est vrai que là est renfermée la solution de bien des questions philosophiques dont le rationalisme croit avoir fait justice, et qu'il faut consentir à renverser de superbes systèmes. Mais c'est en vain qu'on croit arrêter le progrès de la philosophie ; on peut le retarder dans sa marche, comme on l'a fait depuis le commencement du monde social, mais il n'est pas possible à l'homme d'enchaîner la divinité. — Et tout ce qui est vrai en est un rayon. »

J\*\*\*

Comme on peut en juger par ce qui précède, si nous avons eu nos détracteurs, nous avons eu nos défenseurs aussi.

Peut-être trouvera-t-on que je me suis trop étendu sur cette séance, mais j'ai cru devoir le faire. Les conséquences en ont été pour moi trop graves, trop sérieuses, cette séance a eu

trop d'influence sur ma vie, pour que je ne me sois pas un peu appesanti sur ce sujet.

Ce fut cette séance publique, cette opposition injuste et malveillante, qui, loin de m'abattre, décida de ma vie. Ce fut contraint et forcé par la position qui m'était faite, que je me lançai tête baissée dans l'arène.

Depuis lors, je n'eus plus de famille, je n'eus plus d'amis ; toutes mes relations furent brutalement rompues ; — chacun m'évita, me ferma sa porte, comme si j'étais un pestiféré.

La solitude se fit entière autour de moi ; — il me fallut vivre isolé comme un paria, enfermé chez moi, replié sur moi-même, privé de toute sympathie ; cette épreuve me fut rude.

Mais bientôt rappelant mon courage et ma fermeté, fort de mes convictions, qui, loin d'être ébranlées, se faisaient plus vives, je concentrai toutes mes facultés sur le magnétisme.

Mon cerveau travaillant sans cesse, aussi bien la nuit que le jour, je me sentis plus énergique, plus puissant, et capable de vaincre dans la lutte que j'allais entreprendre. Sans plus tarder, je me lançai dans la propagande publique, et je n'ai

pas cessé *un seul jour de combattre depuis cette époque.*

— Je partis pour Boulogne-sur-Mer, d'après l'avis de M. Laurent, qui me disait avoir préparé dans cette ville une séance publique de magnétisme; mais à peine arrivé, je me trouvai assez gravement indisposé pour qu'il me devînt impossible de prendre aucune part à la séance qui fut donnée le lendemain par M. Laurent lui-même, avec un sujet qu'il avait rencontré à Boulogne.

Or, M. Laurent, sans posséder les premières notions du magnétisme, était devenu tout à coup un magnétiseur, — mais à ceux qui ne doutent de rien, le succès; — quitte à disparaître ensuite promptement de la scène. C'est ce qui arriva à M. Laurent. Il vint quelque temps après à Paris avec une jeune fille nommée Prudence, et fit des expériences de lucidité devant le docteur Frappart, qui avait écrit, en 1839, des lettres fort spirituelles à propos de M<sup>lle</sup> Pigeaire, cette enfant si remarquablement lucide.

M. Laurent couvrait non-seulement les yeux, mais tout le visage de Prudence avec un masque de plâtre, et ce fut dans ces conditions qu'il fit

des expériences de lucidité, qui eurent un plein succès.

— Le Dr Frappart rompit quelques lances pour lui dans les journaux ; mais soudain M. Laurent disparut, et l'on n'entendit plus parler de lui comme magnétiseur. — Que lui était-il donc arrivé? — Probablement ce qui advient d'ordinaire aux hommes qui, sans convictions et sans aucune connaissance sérieuse, croient, dans leur ignorance, pouvoir exploiter à leur profit une science dont l'expérimentation exige cependant quelques études pratiques.

Avait-on découvert quelque supercherie, quelque fraude? — On l'assura ; mais je n'étais point à Paris à cette époque, et je ne pus rien apprendre ensuite de positif. Je ne saurais donc donner mon opinion à cet égard.

---



## CHAPITRE VI

SOMMAIRE. — TOURS. — *Clarisse Nau*. — Exaspération de la sensibilité. — Insensibilité. — Lucidité. — Abscès guéri. — Effets produits sur un journaliste, etc. — Le docteur *Bretonneau*. — Transmission de pensée. — *Béranger*. — Magnétisation réciproque par absorption. — Automatisme. — Extrait d'un journal. — Un lion magnétisé. — CINQ-MARS. — Séances. — Convulsions causées par un orage. — Guérison instantanée. — LOCHES.

Je partis pour Tours, sans être accompagné d'aucune somnambule. J'y trouvai une jeune femme dont je fis une des meilleures somnambules lucides que j'aie jamais connues.

*Clarisse Nau* était d'une nature exceptionnelle, et, quoique jetée dans l'égout des mœurs, toujours béant pour les jeunes filles trompées, elle avait conservé quelque dignité, et la dépravation n'avait point entièrement envahi son cœur.

Après avoir obtenu sur elle du sommeil et du somnambulisme, je réunis à l'hôtel de Londres, où j'étais descendu, un aréopage de médecins,

de gens du monde, de journalistes, etc., parmi lesquels se trouvaient les docteurs Thomas, Caillaud, Charolet, Tonnelet, Moreau, Messieurs Renard, proviseur du collège, Mame, le célèbre imprimeur, Vaslin, banquier, Pothée, avoué, le comte de la Béraudière, M. de Chaviteau, etc., etc.

La séance fut brillante et accidentée. Ce furent d'abord des expériences de transmission de pensée; — les demandes ayant été faites en diverses langues, anglais, portugais, espagnol, allemand, italien, la somnambule y répondit exactement en français, quoiqu'elle ne connût aucun de ces idiomes. Puis il survint un incident qui étonna davantage les spectateurs. Une question fut posée en hébreu; la personne qui la posa dut la répéter à la demande de Clarisse, qui dit alors : — « Je ne puis répondre; — monsieur se moque de moi, il ne comprend pas lui-même la question qu'il m'adresse. »

Tous les yeux se tournèrent vers M. \*\*\* qui, un papier à la main, s'empressa de déclarer que la somnambule avait parfaitement raison, ajoutant : « Je suis encore plus surpris de cette réponse que de celles qui l'ont précédée, » — et il expliqua alors que, ne croyant point à la luci-

dité magnétique et voulant dévoiler la supercherie dont il supposait l'existence, il avait demandé à un de ses amis quelques mots écrits en hébreu, mais dont il ignorait entièrement la signification.

M. Nether, qui connaissait la langue hébraïque, prit alors le papier, le lut et prononça les mots écrits. Il avait à peine fini que Clarisse répétait exactement, en français, les paroles dites en hébreu par M. Nether.

L'expérience était convaincante, et pour toutes les personnes présentes, il ne pouvait plus exister de doute sur la transmission de pensée dans l'état de somnambulisme.

Ce fut à ce moment que le docteur Tonnelet prit la parole pour raconter qu'il venait de visiter une malade cataleptique depuis trois jours, pour laquelle on l'avait fait appeler, et que là, il avait constaté des faits encore plus extraordinaires, faits naturels, toutefois, dépendants d'un état maladif, et non produits par une volonté étrangère. Il affirma que, plusieurs fois, cette femme avait vu l'heure à sa montre, quoiqu'il eût changé chaque fois la position des aiguilles, et sans qu'il sût lui-même comment elles étaient placées. Ce

fait ne constituait pas seulement une transmission de pensée, mais encore la vue à travers les corps opaques, car le docteur avait toujours tenu la montre de telle manière que le cadran ne pût être vu par la somnambule.

— Nous fîmes, dans des conditions identiques, la même expérience avec Clarisse, et aussitôt elle indiqua l'heure à cinq ou six montres dont on avait dérangé les aiguilles.

Voulant alors démontrer que les somnambules magnétiques ne le cèdent en rien, en fait de lucidité à travers les corps opaques, aux cataleptiques naturels, je pris un livre sur une table et je le donnai à l'un des assistants; je le priai de le remettre fermé à la somnambule, en lui désignant une page et une ligne de cette page, assurant que la somnambule lirait la ligne demandée.

Personne n'avait ouvert le livre, personne n'en savait le titre, pas même moi; — cette expérience devait donc être décisive pour la vue à travers les corps opaques.

Clarisse lut la ligne indiquée et même la suivante, le tout avec promptitude. On sentait que

ce n'était point avec les yeux qu'elle voyait, et qu'une faculté supérieure agissait en elle.

Tous les spectateurs restaient confondus sous l'impression étrange qu'ils ressentaient. Tout à coup le docteur Caillaud toucha, par inadvertance, la somnambule en passant à côté d'elle. Elle tomba renversée sur le parquet dans des convulsions d'une violence extrême; son corps, sa tête, ses membres frappaient le parquet de manière à produire des blessures sérieuses. — Je m'élançai aussitôt vers elle; — j'imposai une main sur l'estomac en magnétisant avec énergie. A l'instant même, tout se calma, et ce fut avec un visage serein et le sourire sur les lèvres que la somnambule répondit aux questions empressées des spectateurs effrayés.

C'était la troisième fois seulement que je magnétisais cette femme; le somnambulisme et la lucidité s'étaient déclarés si subitement chez elle dès la première magnétisation, que j'avais fait la faute de ne point m'assurer du degré d'insensibilité auquel était arrivé le sujet.

Je dis *la faute*; — car j'ai dit et écrit <sup>1</sup> que

<sup>1</sup> *Art de magnétiser*. 3<sup>m</sup>e édition, page 61. — Ch. Lafontaine.

je n' reconnais point pour sommeil magnétique celui dans lequel le sujet n'est point entièrement insensible.

Cependant, j'ai ajouté que, dans les premières magnétisations, l'insensibilité peut quelquefois ne pas être complète, mais qu'il faut au moins pouvoir constater une modification très-marquée dans la sensibilité.

En effet, le sommeil magnétique étant le résultat de l'envahissement de tout l'organisme par le fluide vital du magnétisme, l'insensibilité doit être la première conséquence de cette action; — aussi, voyons-nous souvent, même sans qu'il y ait sommeil, cette insensibilité, cette paralysie, cette raideur cataleptiforme se présenter sur des personnes magnétisées, qui, quoique parfaitement éveillées, sont jetées dans cette espèce d'engourdissement physique, tout en conservant la conscience et l'exercice de leurs facultés intellectuelles.

Je citerai, comme exemple de ce fait, ce qui m'arriva avec M. Laurent, propriétaire et rédacteur de l'un des journaux de Tours, et qui, magnétisé par moi, fut plongé, en dix minutes, dans un état de paralysie générale, pendant lequel,

lorsqu'il cherchait à me parler, ou à me donner un coup de pied, ses jambes restaient clouées au parquet et sa langue collée à son palais, malgré tous ses efforts pour les en détacher. — Je pus le piquer, le pincer fortement, sans qu'il éprouvât la plus légère sensation. Il était insensible.

Tel était aussi l'état de M. Seri, négociant, de Madame Laurent, femme du frère du précédent, lorsqu'ils furent magnétisés.

Ces trois personnes n'étaient point endormies, ni magnétiquement, ni naturellement.

Or, si cet effet se produit sans sommeil, il doit, à plus forte raison, se rencontrer lorsqu'il y a sommeil magnétique ; c'est bien aussi ce qui arrive chez les personnes magnétisées : — l'insensibilité existe, non-seulement pour le corps, mais pour les sens. Le tact, l'odorat, l'ouïe, le goût, n'existent plus pour elles. Les magnétisés perçoivent différemment, et la douleur physique, quelque forte qu'elle soit, ne peut être sentie par elles. En un mot, les somnambules vivent d'une vie autre que la vie ordinaire, et toute spéciale.

J'avais donc commis la faute de magnétiser trop légèrement, et, quoique la vue et l'ouïe

fussent entièrement annihilées chez Clarisse, le système nerveux n'avait point été assez saturé de fluide, l'envahissement n'avait point encore été assez complet pour que l'insensibilité fût entière.

Un effet contraire s'était déclaré; les nerfs avaient acquis une acuité de sensibilité malade des plus intenses, et qui se présente quelquefois dans diverses affections hystériques, où les malades ne peuvent supporter le plus léger bruit, ni le plus mince rayon de lumière, et où l'on est obligé de les enfermer loin du monde, dans l'obscurité et le silence les plus profonds.

C'était un effet de ce genre qui s'était produit chez Clarisse; elle ne pouvait supporter le contact ni d'une personne, ni de la soie, ni d'aucun métal, sans tomber immédiatement dans des convulsions horribles. Nous en fîmes l'expérience; on approcha d'elle, et on la toucha, tantôt avec de la soie, tantôt avec du fer; aussitôt on la vit se tordre dans des crises nerveuses d'une violence excessive, mais que je fis cesser magnétiquement lorsqu'elles se présentèrent. Puis je magnétisai fortement la somnambule pendant vingt minutes, en chargeant le cerveau,

et, quand j'eus fini, je jetai sur ses genoux les pelles et les pincettes, je la couvris de soie, elle resta calme et tranquille; chacun put alors la toucher, la piquer, la pincer, lui faire respirer de l'ammoniaque, du soufre; elle demeura insensible à toute sensation extérieure, et, depuis ce jour, elle le fut toujours.

J'avais obtenu sur Clarisse une insensibilité si profonde, si entière, que, dans d'autres séances, je pus lui brûler la première phalange de plusieurs doigts, jusqu'à ce que l'ongle fût entièrement raccorni, sans qu'elle en éprouvât la plus légère douleur. Il suffisait, pour guérir ces blessures, sans qu'elle en ressentît aucune souffrance au réveil, de les magnétiser cinq minutes chaque matin, pendant quelques jours, et de les lui faire maintenir une demi-heure, matin et soir, dans de l'eau magnétisée.

Les somnambules doivent donc toujours être insensibles à toute influence du dehors. — Quand ils ne le sont pas, on ne peut être certain qu'il n'y aura pas d'intermittences dans le sommeil.

L'organisme n'étant point entièrement envahi, le somnambule peut se réveiller; c'est une

des raisons pour lesquelles la lucidité est si capricieuse, et, par cela même, d'une utilité si contestable dans l'état actuel de la science. La lucidité et le somnambulisme ont fait au magnétisme plus de tort que de bien, et ont puissamment contribué, sans aucun doute, à le faire repousser par les corps savants.

Dans des séances journalières devant les médecins de Tours, qui étaient souvent accompagnés de quelques amis, je fis des expériences auxquelles chacun prenait part.

— Tantôt c'était M. Renard, le proviseur du Collège, qui fermait les portes et les volets de son cabinet, bouchait le trou des serrures afin que personne ne pût le voir; — puis, allumant une bougie, il écrivait quelques mots qu'il enveloppait de plusieurs papiers. Il arrivait triomphant, espérant, grâce à toutes les précautions qu'il avait prises, que la somnambule ne pourrait voir ce qu'il avait écrit. Mais aussitôt qu'il avait remis le papier dans la main de la jeune fille, et quelquefois même avant qu'il ne l'eût tiré de sa poche, Clarisse lui disait ce qu'il avait écrit.

Tantôt c'était le docteur Thomas, qui présen-

tait son petit étui à lancettes, et reculait d'étonnement lorsque Clarisse lui disait que la boîte ne contenait que trois de ces instruments, en indiquant où il avait laissé le quatrième.

Une autre fois, c'était une dame, dont la somnambule décrivait la maladie compliquée, connue seulement des deux médecins qui la soignaient. Elle donnait même des indications sur les sentiments et la vie journalière de cette dame.

Ce fut dans une de ces séances, chez le savant et fort incrédule docteur Bretonneau, que je fus assez heureux pour voir et entendre Béranger, notre célèbre chansonnier.

Béranger, ayant assisté à plusieurs expériences de transmission de pensée, voulut en faire une lui-même, afin, disait-il, de convaincre le docteur, qui ne pourrait se défier de lui.

Après quelques indications de ma part, il prit la main de la somnambule, en lui disant d'exécuter ce qu'il lui ordonnait mentalement de faire.

Il y mettait une telle force de volonté, que son autre main faisait trembler la table sur laquelle il s'appuyait.

Bientôt on vit la somnambule se lever, se diriger vers le docteur Bretonneau, le prendre par la main, et, malgré sa résistance, l'amener devant Béranger, qui déclara aussitôt que tel était son ordre mental. Puis, se tournant de mon côté, il me serra la main en me disant : — « Mon cher Monsieur Lafontaine, si j'avais su « plus tôt ce que c'est que le magnétisme, je « n'aurais pas tant *fait la bégueule* pour venir « ici. »

Un jour, en mon absence, Clarisse voulut magnétiser elle-même une autre jeune femme qui n'avait jamais été soumise à cette influence.

Celle-ci fut plongée très-prompement dans le sommeil ; mais lorsque Clarisse procéda à la réveiller en la démagnétisant, un phénomène assez rare se déclara : — Clarisse tomba elle-même endormie, comme si tout le fluide communiqué à son sujet était venu la frapper. Ce fut alors au tour de la première, qui se trouvait réveillée, de réveiller Clarisse ; mais au réveil de celle-ci, le même effet se présenta, et l'autre tomba endormie à l'instant où Clarisse ouvrait les yeux. Clarisse alors la réveilla une seconde fois ; mais, au grand effroi des personnes pré-

sentes, ce bizarre résultat se reproduisit avec des mouvements convulsifs, qui devinrent promptement une violente crise nerveuse. On m'envoya chercher, et, au moment où j'arrivais, l'autre femme, toute effrayée, prenait aussi des attaques de nerfs. Je calmai l'une et l'autre, puis je réveillai Clarisse, qui promit bien de se contenter du rôle de somnambule sans se faire magnétiseur.

Une autre fois, une grosse fille, forte comme deux hommes, était magnétisée par moi; — le phénomène de l'automatisme se déclara chez elle; — je ne pouvais faire un mouvement de tête, de bras, de jambes, sans qu'il fût à l'instant répété; je marchais, elle marchait, — je m'arrêtai, elle s'arrêtait; — je me retournais, je m'asseyais, je me levais, je parlais, tout était répété instantanément.

Le phénomène de la transmission de sensation du magnétiseur au magnétisé, se déclara un jour chez Clarisse; — je descendis alors à l'étage inférieur avec deux personnes qui me firent subir mille petites tortures, me tirant les cheveux, me chatouillant, me piquant, etc.

Quand nous remontâmes, on nous dit que la

somnambule avait indiqué toutes ces souffrances, dans l'ordre où elles m'avaient été infligées.

— C'est là un des phénomènes que j'ai le plus rarement rencontrés.

On lisait dans le journal d'*Indre-et-Loire*, du 14 Avril 1840 :

« M. Charles Lafontaine se propose de donner,  
« aujourd'hui 14 Avril, une séance de magné-  
« tisme. Cette épreuve publique a été, depuis  
« plusieurs jours, précédée de séances particu-  
« lières auxquelles ont assisté un grand nombre  
« d'habitants de la ville. Les phénomènes que  
« M. Lafontaine a obtenus sur un *sujet* qui n'é-  
« tait soumis que depuis peu de temps à son  
« influence, ont fait naître, chez tous les specta-  
« teurs, une profonde impression. On a vu, avec  
« intérêt, que les effets produits devenaient, à  
« chaque séance, plus marqués et plus con-  
« cluants; la clairvoyance de la somnambule,  
« son obéissance aux volontés muettes du ma-  
« gnétiseur et la puissance de l'attraction ma-  
« gnétique ont fait, de jour en jour, des progrès  
« qui promettent, pour la séance de ce soir, les  
« résultats les plus frappants.

« Nous ne voulons pas donner un détail au-

« ticipé des diverses épreuves auxquelles on  
« soumet le sujet; qu'il nous suffise de dire que  
« les effets obtenus ont confondu des esprits  
« bien défiants.

« C'est, dans tous les cas, quelque chose de  
« saisissant que la puissance occulte exercée par  
« cet homme au regard profond et fascinateur,  
« animé d'une foi tellement vive qu'on ne peut  
« s'empêcher de la partager, au moins par mo-  
« ments; — c'est aussi un spectacle qui im-  
« pressionne vivement que la vue de ce *sujet*  
« (comment l'appeler autrement), créature hu-  
« maine qui semble avoir changé de nature; —  
« qui a perdu, dans une espèce d'assoupisse-  
« ment nerveux, la conscience d'elle-même; —  
« qui devient insensible aux objets extérieurs, au  
« point que les bruits les plus persistants, les  
« odeurs les plus intenses la trouvent insensible;  
« — qui a abdiqué son intelligence et sa volonté  
« pour concentrer toutes ses facultés dans un  
« sens intime et inconnu, dans une intuition  
« mystérieuse qui la fait obéir servilement aux  
« ordres qu'elle lit dans la volonté supérieure  
« qui l'a plongée dans cette vie nouvelle; —  
« quant à la force magnétique, qui agit sur la

« crisiaque, on ne peut hésiter à la reconnaître,  
« car elle a été éprouvée par des personnes di-  
« gnes de foi, plus sceptiques que crédules; —  
« les effets qu'elle a produits sur elle, pour n'être  
« pas d'une nature aussi concluante que ceux  
« présentés sur une somnambule convenablement  
« disposée par une longue suite d'opérations,  
« suffisent cependant pour prouver la vérité de  
« la puissance magnétique, qui n'est plus révo-  
« quée en doute par les esprits les plus éclairés. »

C'est à Tours que, pour la première fois, j'ai magnétisé un lion; — j'étais allé, en compagnie de plusieurs personnes, visiter une ménagerie; j'examinais, comme tout le monde, les animaux, lorsque mes yeux s'arrêtèrent sur un lion magnifique qui me regardait avec cet air bonhomme que le roi des déserts sait prendre lorsque, privé de liberté et abâtardi par la diète et la captivité, il se résigne en apparence à son sort; — aussitôt l'idée me vint de le magnétiser, et, sans communiquer mon projet à personne, je me plaçai près de la cage, et je fixai mes yeux sur ceux du noble animal. Bientôt il lui devint impossible de soutenir mon regard; ses paupières clignèrent, puis elles se fermèrent, malgré les efforts

qu'il fit pour les relever; alors il s'étendit, le nez contre les barreaux, et l'une de ses énormes pattes sortant à moitié de la cage. Je continuai à fixer mes yeux sur les siens, quoique ceux-ci fussent fermés; puis je lançai d'une main le fluide sur sa tête, et, au bout de vingt minutes, j'obtins un sommeil profond.

Pendant ce temps, tout le monde était resté immobile; — l'on m'avait reconnu, et chacun me regardait agir en silence; — le propriétaire de la ménagerie, ne comprenant rien à ce qui se passait, s'était lui-même arrêté dans son explication en voyant tous les regards tournés vers moi.

Alors, prenant toutes les précautions possibles, je me hasardai à toucher la patte qui sortait des barreaux; — le lion ne remua pas. Je pris l'épingle à châte de l'une des dames qui se trouvaient près de moi, et je le piquai sur le nez en laissant l'épingle dans la blessure, tant je me retirai vite; mais l'animal ne donna pas signe de vie. Convaincu alors qu'il était plongé dans le sommeil magnétique; je lui pris la patte et la soulevai, puis je touchai sa tête, et, lui ouvrant la gueule, j'y introduisis ma main; — l'a-

nimal était comme mort, au grand étonnement des personnes présentes, qui n'osaient en croire leurs yeux.

Je me mis en devoir de démagnétiser mon lion; aux premières passes que je fis pour le réveiller, il ouvrit les yeux et se dressa sur ses pieds en poussant un rugissement épouvantable, qui nous fit tous reculer; — puis il reprit ses allures, qui ne donnaient certainement pas la tentation de renouveler les attouchements.

Pendant mon séjour à Tours, je répétai plusieurs fois la même expérience, et toujours avec le même succès. J'ajouterai même que chaque fois que j'entraais dans la ménagerie, le lion tournait ses regards vers moi avec une espèce de satisfaction, qui semblait me solliciter de le replonger dans un état probablement agréable à a redoutable majesté.

Sur l'invitation du Dr Casimir Renaud et du comte de la Béraudière, qui avaient assisté à plusieurs séances, je me rendis à Cinq-Mars pour y donner une séance de magnétisme.

On me pria d'endormir la somnambule de la résidence du docteur à la salle de la mairie, où

se donnait la séance; — il y avait à peu près trois cents pas de distance.

J'avais quitté Clarisse à midi, et il était quatre heures; jusqu'à ce moment, j'avais ignoré que l'on me demanderait cette expérience; — j'étais entouré, et je ne pouvais communiquer avec Clarisse, qui était restée à l'hôtel; l'expérience, si elle réussissait, devait donc être concluante.

Le docteur Renaud et trois autres personnes se chargèrent d'aller chercher la somnambule et de la conduire à la salle de la mairie. Ces messieurs étaient préalablement convenus avec M. de La Béraudière, M. Lange, maire de Cinq-Mars, et deux autres personnes qui restèrent avec moi chez le docteur, de l'heure à laquelle je commencerais à endormir Clarisse.

Ces messieurs avaient indiqué un temps assez long entre le moment où elle devait arriver à la mairie et l'instant où je devais l'endormir, afin que l'expérience fût plus concluante.

A l'heure convenue, et sur l'ordre de M. de la Béraudière, je commençai la magnétisation; — quatre minutes après, Clarisse était endormie.

Il faisait un orage affreux; — le tonnerre et les éclairs se succédaient avec rapidité, mais il ne tombait pas une goutte d'eau. — Nous nous rendîmes à la mairie; — en y arrivant, nous trouvâmes Clarisse en proie à des contractions nerveuses, à des mouvements convulsifs qui secouaient violemment tous ses membres. L'électricité, répandue dans l'air par l'orage, agissait sur elle avec d'autant plus de force que, magnétisée à distance, c'était par un choc violent et non par une action progressive que son cerveau avait été envahi; — aussi les convulsions devinrent-elles intenses, et il me fallut les faire cesser. Ensuite, je calmai toute l'organisation en dégageant les principaux centres nerveux sur lesquels le fluide s'était accumulé.

Mais quand le calme fut rétabli, la lucidité avait disparu. — L'ébranlement nerveux avait été trop considérable: il me fallut remettre la séance au lendemain matin.

Cette seconde séance fut aussi calme que la première avait été agitée. Clarisse se montra fort lucide; — elle désigna plusieurs objets enveloppés dans des papiers et des boîtes; — elle exécuta des ordres donnés mentalement par di-

verses personnes, et tous les phénomènes physiques furent aussi obtenus avec succès.

Après cette séance, si bien réussie, le docteur donnait un dîner splendide. Une vingtaine de châtelains et de châtelaines des environs s'y trouvaient réunis. On parla beaucoup magnétisme, on commenta les expériences qu'on avait vues ; tout le monde me montrait la plus grande bienveillance ; mais aussi chacun se demandait de quelle utilité pouvait être le magnétisme, et personne ne savait le découvrir.

Le docteur me vint en aide ; — il me proposa de magnétiser un bon paysan, atteint d'un rhumatisme aigu, qui, depuis trois semaines, lui paralysait le bras, et que le docteur n'avait pu soulager. J'acceptai.

L'homme parut dans le salon ; — il vint s'asseoir près de moi ; — son bras, dont il ne pouvait faire aucun mouvement, semblait collé à sa poitrine ; — il lui était impossible de l'étendre et même de remuer un doigt.

Je le magnétisai, en faisant des passes depuis le haut de l'épaule jusqu'au bout des doigts. Bientôt cet homme, qui ressentait des douleurs aiguës dans le bras, déclara qu'il ne souffrait

plus ; — puis son bras se détacha de son corps, et descendit en s'étendant entièrement. Je continuai à magnétiser de la même manière, et j'obtins promptement la possibilité de remuer le bras dans tous les sens, et de faire tous les mouvements sans souffrance aucune. Le brave homme reconnaissait avec stupéfaction qu'il pouvait lever, baisser son bras, le jeter à droite et à gauche, s'en servir enfin comme avant d'être paralysé ; — il en demeurait si bouleversé, que, au lieu de me remercier, il s'éloignait de moi et me regardait avec effroi, comme si j'eusse été le diable en personne.

J'avais produit, en 1838, à Bruxelles, le même effet sur un garçon chapelier, qui, lorsque je lui eus rendu l'usage de son bras, s'enfuit de la maison sans vouloir rien entendre.

Je ne magnétisai pas beaucoup de malades à Tours ; cependant une guérison s'y opéra par le magnétisme, en quelque sorte sans ma participation.

Une femme que je magnétisais dans le but d'en faire une somnambule, souffrait, depuis six mois, sans m'en avoir prévenu, d'un abcès sous le bras, pour lequel le docteur Thomas avait

épuisé tous les moyens médicaux sans pouvoir en obtenir la cicatrisation. Aussi fut-il bien étonné lorsque cette femme lui apprit qu'après quatre magnétisations générales, son abcès s'était entièrement fermé, et que non-seulement elle ne ressentait plus aucune douleur, mais encore qu'elle pouvait se servir de son bras comme avant d'être atteinte de cette infirmité.

Ainsi, le magnétisme avait guéri et cicatrisé cette plaie par son action générale et salutaire, puisque ignorant moi-même la maladie, je n'avais pu agir directement. Ce qui prouve que le magnétisme ramène l'harmonie dans l'organisme entier, en rétablissant l'équilibre dans la circulation des fluides.

Du reste, *Mesmer* dit avec raison qu'il n'y a qu'une seule maladie, et, par conséquent, qu'un seul remède.

En effet, toutes les diverses affections du corps humain ne sont qu'une seule et même maladie sous différentes formes, produite par des causes diverses, mais n'ayant qu'un seul point de départ, savoir : -- une interruption dans la circulation des fluides qui sont en nous. — L'équilibre étant rompu par une cause quelconque,

l'harmonie n'existe plus; — il faut donc la rétablir, non pas en épuisant le corps par des saignées, et en y introduisant, sous le nom de médicaments, des poisons qui tuent, mais bien en infusant dans les organes affectés, le fluide vital qui les stimule et les provoque à réagir sur eux-mêmes et à ramener l'équilibre dans l'organisme entier.

Je donnai, à Tours, plusieurs séances publiques, dans lesquelles toutes les expériences réussirent complètement. J'en donnai une, entre autres, dans la salle de l'Hôtel de Ville (qui m'avait d'abord été refusée, et que le maire vint m'offrir en hâte, après avoir assisté à plusieurs séances qui avaient fait de lui un croyant).

Malheureusement, ce jour-là, il faisait un temps lourd et chaud; — on ne pouvait respirer, et l'orage, qui menaçait depuis le matin, éclata au commencement de la séance; de plus, une indisposition mensuelle se déclara en même temps chez Clarisse, qui, ébranlée par la coïncidence de ces circonstances fâcheuses, perdit sa lucidité. Presque toutes les expériences manquèrent; je voulus faire rendre l'argent; mais chacun désira garder son billet pour assister à une autre séance,

que j'indiquai pour un jour prochain, et dans laquelle Clarisse, étant d'une lucidité remarquable, tout réussit à souhait.

A propos de cette séance manquée dans la salle de l'Hôtel de Ville, et après la seconde, dans laquelle toutes les expériences avaient eu, comme je viens de le dire, le plus complet succès, le journal d'*Indre-et-Loire*, du 2 Mai 1840, écrivait :

— « ..... Des esprits forts croient nous ac-  
« cabler en nous disant : — Voyez ce qui s'est  
« passé à une des dernières séances publiques ;  
« — le sujet qu'on nous avait annoncé comme  
« si *clairvoyant*, a manqué la plupart des expé-  
« riences ; il n'a presque rien vu ! — D'abord,  
« nous n'acceptons que la moitié du reproche ;  
« — à la seconde séance publique donnée dans  
« la salle de l'Hôtel de Ville, pour remplacer la  
« première, il y a eu des transmissions de pensée  
« bien constatées, à quatre reprises différentes ;  
« — des expériences de vue à travers des corps  
« opaques, dans des boîtes, dans des paquets  
« bien fermés, ont presque toutes réussi ; et ces  
« expériences doivent paraître décisives pour  
« tout esprit droit pour qui cent faits négatifs

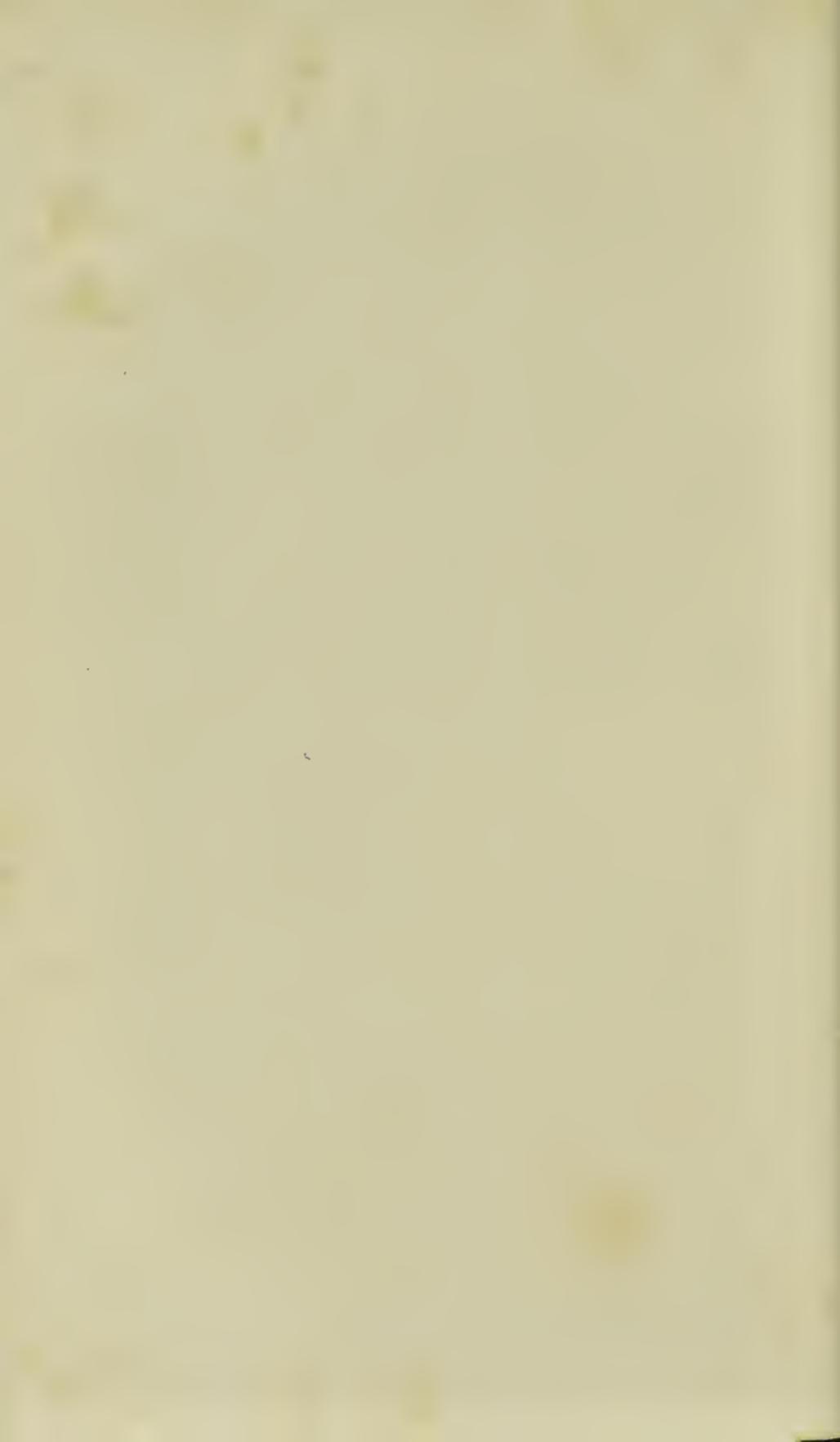
« ne détruisent pas un fait positif..... Mais, fai-  
« sons bon marché des séances publiques; répé-  
« tons, si l'on veut, avec les incrédules : cela ne  
« prouve rien; — cependant il est une vérité  
« qu'on ne saurait nier, c'est que M. Lafontaine,  
« dans vingt séances particulières, a produit des  
« phénomènes qui ont ébranlé bien des incrédu-  
« lités, qui ont acquis à la science du magné-  
« tisme un grand nombre de prosélytes; et nous-  
« mêmes, qui doutions naguère, nous avons vu  
« des effets surprenants sur des *sujets amateurs*,  
« très-peu disposés à se laisser tromper, pas  
« plus qu'à tromper les autres..... »

Quoique l'opinion ainsi exprimée dans le journal d'*Indre-et-Loire* fût bien certainement celle du public en général, je me décidai néanmoins à laisser de côté le somnambulisme clairvoyant, si capricieux dans ses effets, et à ne présenter au public que les phénomènes physiques et physiologiques du magnétisme, dont chacun peut éprouver lui-même l'authenticité et la toucher du doigt, pour ainsi dire. Je fus corroboré dans cette décision par une séance que je donnai à Loches, à peu près à la même époque, et d'après le désir d'un de mes anciens camarades de

collège de Vendôme, Adolphe de Pierre, séance dans laquelle plusieurs expériences de lucidité n'offrirent point la rigoureuse exactitude sans laquelle je les tiens pour absolument nulles.

Les phénomènes physiques et physiologiques, au contraire, qui dépendent en quelque sorte du magnétiseur *seul*, indépendamment du plus ou moins d'impressionnabilité du sujet, pouvaient seuls me donner la sécurité dont j'avais besoin pour me hasarder de nouveau à la propagande du magnétisme par des séances publiques.

---



## CHAPITRE VI

SOMMAIRE. — LE MANS. — Séances publiques. — Cours. — Fondation d'une Société magnétique. — Un commandant paralysé. — Guérisons. — Contrariétés. — Accidents. — ANGERS. — Extraction d'une tumeur. — Insensibilité. — Somnambulisme. — Visite à une ardoisière. — SAUMUR. — Les cent mille francs du comte de \*\*\*.

Sur ces entrefaites, je quittai Tours pour me diriger sur *le Mans*, que je trouvai en fête et encombré de l'affluence de visiteurs, qu'une foire annuelle attire pour quelques jours dans nos petites villes de province, et qui remplit, pendant ce temps de bruit et d'animation, les rues habituellement si tranquilles de ces paisibles cités.

En attendant que les fêtes fussent terminées, j'allai voir quelques médecins et les notabilités de la ville, que je convoquai quelques jours après à des séances particulières.

J'organisai des séances publiques qui toutes eurent un plein succès; il est vrai que je ne fis aucune expérience de clairvoyance.

Ce fut au Mans que je donnai mon premier cours de magnétisme; il fut suivi par une vingtaine de personnes, et bientôt une société de magnétisme se forma sous la dénomination de *Société de physiologie expérimentale*, ayant pour président M. le docteur Lepelletier, de la Sarthe, pour vice-président M. Richelet, et pour secrétaire M. le docteur Barbier.

Dans ce cours on expérimenta sur beaucoup de jeunes sujets, et nous formâmes une douzaine de somnambules. Quelques accidents se présentèrent, sans avoir, du reste, aucune conséquence fâcheuse. Je citerai une espèce de *tétanos*, produit par M. \*\*\* sur une somnambule formée par un autre élève, M. Espolard <sup>1</sup>, puis des crises nerveuses violentes produites par M. Richelet <sup>2</sup>.

Ce fut aussi au Mans que je produisis cet effet si remarquable et si concluant sur un vieux commandant incrédule, que j'avais paralysé tout éveillé, au point que sa main ouverte ne pouvait se fermer pour prendre un verre de vin de Madère.

Je revenais avec le docteur *Fisson* de visiter

<sup>1</sup> *L'Art de magnétiser*; 3<sup>me</sup> édition, page 169.

<sup>2</sup> *Idem.* Page 168.

une de ses malades; nous rencontrâmes sur la place un ami du docteur, un ancien commandant fort incrédule; il nous plaisanta, nous fit sa profession de foi négative, et, bien plus, il me défia de le magnétiser; j'acceptai, et nous allâmes chez le docteur avec trois autres personnes qui s'étaient jointes à nous.

Je le fis asseoir, et dix minutes après, il était magnétisé.

Comme le commandant avait les yeux ouverts, le docteur pensa que je n'avais pas réussi; il m'engagea à cesser. Je me levai aussitôt, et, prenant un verre sur la table, je l'offris au commandant en lui disant: « Tenez, Monsieur, ceci est meilleur pour vous que le magnétisme. » Mais le commandant ne répondit pas et garda sa position d'immobilité entière, les deux bras appuyés sur les bras du fauteuil, et les yeux fixes.

— « Eh bien, commandant, vous voilà au repos? Est-ce que vous ne voulez pas boire à ma santé? » lui dit M<sup>me</sup> Fisson.

Pas de réponse: le commandant était muet.

Je lui mis le verre entre les doigts et le pouce de la main entr'ouverte; il resta dans son im-

mobilité sans pouvoir serrer les doigts pour prendre le verre; il était paralysé, il avait les yeux ouverts, sans dormir; il voyait, entendait, et ne pouvait parler, ni même tourner les yeux à droite et à gauche.

Après quelques instants, je lui rendis la parole, et il s'en servit aussitôt d'une manière énergique.

— « Je crois, en vérité, que le j... f..... m'a magnétisé! Je ne puis remuer, et tout à l'heure je ne pouvais parler! »

Tout le monde éclata de rire : ou le plaisanta, et il s'avoua vaincu. Il me pria de lui dégager au moins un bras, afin qu'il pût boire. J'y consentis; mais au moment où il porta le verre à ses lèvres, je paralyesai de nouveau le bras, et le commandant resta le verre près des lèvres sans pouvoir boire.

— « C'est le supplice de Tantale! » s'écria-t-il; « laissez-moi boire ce vin, je vous en prie! »

Je le dégageai entièrement; alors il se tâta pour s'assurer qu'il avait bien l'usage de tous ses membres et qu'il ne faisait pas un songe; mais nos rires et nos plaisanteries lui persuadèrent facilement qu'il était bien éveillé.

Je plongeai dans le somnambulisme une dame du monde, M<sup>me</sup> de Coysi, qui fut d'une lucidité surprenante, et qui, en parlant d'elle-même, ne s'appelait que — « Elle, » — ou bien, — « la petite Aimée. » — (Disons, en passant, que c'est là une mauvaise habitude qu'il ne faut point encourager chez les somnambules, comme l'ont fait certains magnétiseurs.)

Un jour, je fus bien contrarié; — je devais donner une séance chez le beau-père de M. Trouvé-Chauvel, maire de la ville. J'étais avec M. Trouvé sur le seuil de l'hôtel, attendant Clarisse, qui, contre son ordinaire, n'était point exacte ce jour-là. Je m'impatientais de ce retard, lorsque tout à coup M. Trouvé me dit: — « La voilà! » — Je l'aperçus en effet, mais, hélas! dans quel état! — La malheureuse faisait des zigs-zags sur la place, cherchant à ne pas perdre son équilibre; — elle se dirigeait vers l'hôtel, mais non pas en ligne droite. — Je dis aussitôt à M. Trouvé: — « On nous attend; veuillez aller chez Monsieur votre père; « je vais aller chercher une autre jeune fille qui « a été magnétisée au cours, et sur laquelle je « pourrai expérimenter. »

— Mais celle-ci était absente, et je ne trouvai qu'une de ses amies, qui n'avait jamais été magnétisée ; je la jugeai néanmoins assez nerveuse pour en tirer quelques effets. Je l'emmenai, et là, devant une trentaine de dames et de messieurs, je fus assez heureux pour endormir ce sujet improvisé et produire quelques phénomènes dignes d'attention.

Dans un moment où une dame lui tenait la main, un incendie se déclara dans la ville, et les cris : « Au feu ! » retentirent sous les fenêtres. La dame, effrayée, loin de lâcher la main de la somnambule, la lui serrait et lui communiquait le tremblement nerveux dont elle était atteinte.

Tout à coup la somnambule, qui, soit transmission de pensée, soit transmission de sensation, ressentait l'influence de la dame, s'effraya à son tour ; — l'on vit aussitôt le sang lui monter à la tête ; — son visage devint rouge, violet, bleu ; — elle étouffait, et une congestion cérébrale devenait à craindre.

Les docteurs Lepelletier et Barbier, qui étaient présents, se précipitèrent vers elle, chacun une lancette à la main pour la saigner, tant était grande leur appréhension ; mais les écar-

tant, je leur dis que je répondais de tout, et aussitôt j'attaquai l'artère carotide de chaque côté du cou; je la pressai fortement, en faisant glisser mes doigts en descendant, et par quelques frictions seulement, je parvins à dissiper le danger; — le visage avait repris sa couleur et son calme; la respiration était redevenue normale, au grand étonnement de tout le monde, mais surtout des médecins.

La séance avait été suspendue par cet incident; chacun était préoccupé de l'incendie qui venait d'éclater. Je magnétisai cependant dix minutes encore sans faire d'expériences, afin que la jeune fille ne ressentit aucun malaise au réveil.

Une autre fois, je magnétisai M. Vidal, notaire, qui était atteint d'une sciatique depuis douze ans, et j'obtins un grand soulagement dans les souffrances qu'il éprouvait.

Un brave homme de la campagne vint un jour me prier de lui faire découvrir, par ma somnambule, de l'argent enfoui par son père. Comme je refusais de le satisfaire, en lui disant : — « que l'argent qu'il ne dépenserait pas pour cela serait le mieux trouvé, » — il me glissa

un billet de mille francs dans la main, en insistant et en m'en promettant d'autres. Cet homme était tellement persuadé que je pouvais lui faire trouver un trésor chez lui, que lorsque je l'eus forcé à reprendre son billet de mille francs, il disait à M. Latouche, le maître d'hôtel : — « C'est égal, je lui en donnerai deux, trois, s'il veut me donner la consultation ; — dites-le lui ; — je suis sûr qu'il le peut ; — tâchez de le décider ; — vous me rendrez un grand service. »

Bien des fois, on m'a sollicité d'aider à trouver de l'argent, des trésors enfouis ; — je m'y suis toujours refusé, quoique je sois persuadé qu'un somnambule puisse le faire ; — mais il est si difficile de rencontrer une lucidité qui demeure exacte pendant une demi-heure, que l'on ne peut faire aucun fonds sur de telles données ; et puis, souvent la somnambule voit et dit : « C'est là ! » Mais, malheureusement, elle ne se rend compte ni de l'endroit où elle est elle-même, ni de la place qu'elle indique ; — on a beau la presser de questions pour qu'elle précise, elle répond : « Là, — je le vois ! » — Mais rien de plus.

Nous avons vu ce pauvre Fay, — le père

de l'actrice si distinguée qui est devenue M<sup>me</sup> Volnys, — chercher de bonne foi à Venise, avec un Anglais, d'après une somnambule égarée, le trésor de Marino Faliero, enfoui sous le mont Valérien. — Ils engloutirent dans ces fouilles cinq cent mille francs appartenant à l'Anglais, sans trouver un *penny*. Nous connaissons bien d'autres faits analogues, que nous pourrions citer.

Après avoir produit au Mans un très-bon effet pour le magnétisme, — puisqu'un certain nombre des médecins de cette ville avait suivi le cours et formé une société qui devait continuer à magnétiser les somnambules déjà formées, — je renvoyai Clarisse à Tours, préférant être seul que d'emmener un sujet sur lequel je ne pouvais plus compter.

Je me dirigeai sur Angers, où je trouvai le docteur Belouino, partisan du magnétisme, qui m'accueillit avec bienveillance et me proposa, quelques jours après mon arrivée, de magnétiser une femme dans le but de la rendre insensible à une opération douloureuse qu'il devait lui faire subir. Il s'agissait d'enlever une tumeur graisseuse profondément attachée au-dessous de l'épaule. L'opération eut lieu sans que la femme

donnât le plus petit signe de sensation, et dura cependant au moins vingt minutes; le docteur enleva une masse grosse comme la moitié d'un chapeau.

Je magnétisai beaucoup de malades à Angers; je produisis le somnambulisme sur un grand nombre de personnes et de la lucidité sur une jeune femme nommée Cesbron; — je fis quelques expériences avec elle devant M. Bourdillon, et M. Trouvé, maire du Mans, qui se trouvait de passage à Angers. — Ces messieurs avaient eu l'obligeance de me mener voir une de ces ardoisières qui contribuent à la richesse du pays angevin. Celle-ci pouvait avoir cinq cents pieds de profondeur, sur trois cents pieds de longueur et autant de largeur à ciel découvert. Les hommes qui travaillaient au fond avaient l'air de liliputiens. Je descendis dans une *banne* pour examiner comment se faisait l'extraction; — une pluie torrentielle vint s'abattre sur nous, et bientôt le fond de l'ardoisière ne fut plus qu'un lac. On dut interrompre le travail, l'eau gagnait toujours. Je remontai, et nous partîmes affublés de peaux de chèvre confectionnées en vestes, et qui nous garantissaient de la pluie.

Ce fut à Angers que je magnétisai Manette, une jeune ouvrière, que je guéris d'une chlorose dont elle se mourait. J'en fis une bonne somnambule pour les phénomènes physiques, et je l'emmenai à Saumur et à Nantes.

Dans une séance donnée à Saumur, le comte de \*\*\*, grand propriétaire et grand chasseur, frappé de la puissance magnétique que j'exerçais sur Manette, déclara publiquement qu'il était atteint d'une névralgie à la tête qui le faisait tellement souffrir que, parfois, il avait pensé à se faire sauter la cervelle, et il m'offrit *cent mille francs* si je voulais le guérir. — J'acceptai et lui tendis la main en souriant : les spectateurs applaudirent. Rendez-vous fut pris pour le lendemain à l'hôtel, mais, hélas!... la nuit avait passé sur la proposition de M. le comte de \*\*\*. Il n'était plus soutenu par les beaux yeux des dames de Saumur, et l'amour-propre avait fait place à l'avarice.

Après que je lui eus dit que, dans l'espace d'un mois, six semaines au plus, je pourrais le guérir, il me demanda quelle somme je fixerais pour cela?

— « Eh! mais, » — lui répondis-je en sou-

riant, » les cent mille francs que vous m'avez publiquement proposés. »

— « Oh!... »

— « Allons, je vois ce que c'est; vous ne souffrez pas aujourd'hui; eh bien, j'attendrai une de ces crises pendant lesquelles vous voulez vous faire sauter la cervelle. »

— « Voyons, M. Lafontaine, hier j'étais un fou; parlons raison. Combien voulez-vous pour venir passer un mois ou deux dans mon château de \*\*\*? Nous aurons des chevaux, des chasses, une bonne cave et de bons amis. — Tenez, je vous offre cinq cents francs par mois. »

— « Mon cher monsieur, » lui répondis-je,  
— « votre seconde offre est aussi absurde que la première; — vos *cent mille francs* d'hier et vos *cinq cents francs* d'aujourd'hui ne sont pas plus proposables les uns que les autres. — Si vous m'eussiez fait une offre raisonnable, de deux ou trois mille francs, par exemple, pour aller m'enterrer dans votre château, peut-être aurais-je eu la sottise d'accepter par le désir que j'avais de vous guérir. Mais à présent, vous déposeriez sur cette table dix mille francs, — cent mille francs même, — que je vous refuse-

rais. Vous garderez votre névralgie et moi mon indépendance. »

— Et je sortis du salon, dans lequel se trouvaient quelques personnes; — le comte resta fort penaud, et s'en alla fort mécontent de moi, et encore plus de lui-même.

Je fis, à Saumur, la connaissance du vicomte du Ponceau, qui habitait le château de Benais, et qui avait une somnambule lucide; — cependant, je ne vis rien de remarquable chez elle, si ce n'est un système nerveux très-développé par une constitution hystérique.

Il y avait en ce moment à Saumur un homme dont on parlait beaucoup; il avait, disait-on, le pouvoir de guérir la fièvre, et chacun courait à lui. Il renvoyait les consultants en ordonnant de prier dans la chambre du malade; — quant à lui, il montait dans la sienne et priait dans l'isolement. Au bout d'une heure la fièvre avait disparu, le malade était entièrement guéri. Il était rare qu'il fallût deux prières.

J'allai voir cet homme, qui croyait consciencieusement avoir ce don, et qui, du reste, n'en faisait nullement une profession lucrative.

---



## CHAPITRE VIII

### Nantes

SOMMAIRE. — NANTES. — Séance préparatoire. — Convulsions par imitation. — Le docteur *Guépin*. — Le colonel *Laubépin*. — Le *National de l'Ouest*. — Sourd-muet. — Fièvre. — *Ernest Merson*, rédacteur du *Journal de l'Ouest*. — Accident cataleptique ; mort apparente pour les médecins. — Résurrection. — Séances chez le docteur *Guépin*. — Une folle magnétisée à l'hôpital Saint-Jacques. — Polémique des journaux. — Recettes escamotées. — *Artot*. — *M<sup>me</sup> Cinti-Damoreau*.

Je partis pour Nantes en Octobre 1840 ; j'y trouvai plusieurs personnes bien disposées pour le magnétisme, entre autres le docteur *Guépin*, qui déjà avait écrit plusieurs articles sur le magnétisme et sur mes séances d'Angers et de Saumur ; le colonel de *Laubépin*, représentant de l'une de ces vieilles familles bretonnes dont la loyauté, l'honneur et le courage sont un héritage proverbial ; — j'y rencontrai aussi M. de

Longpré, qui avait habité pendant *trente ans* la Louisiane, et qui, là, avait fait des guérisons merveilleuses par le magnétisme, après avoir vu de vieilles négresses produire inconsciemment des effets qui auraient pu paraître surnaturels si ces femmes n'avaient joint aux gestes, aux grimaces qu'elles faisaient pour obtenir ces cures, l'emploi de certaines plantes indiquées pendant qu'elles se trouvaient dans l'état de médianimité dans lequel elles se mettaient.

Je réunis à mon hôtel des médecins, des journalistes, des hommes du monde, et je fis, dans cette séance préparatoire, quelques expériences qui réussirent complètement et qui furent observées avec attention et sérieux par tous les assistants. Un accident s'y présenta; des crises nerveuses se déclarèrent chez plusieurs dames, un peu par impressionnabilité, un peu par imitation, — elles devinrent grotesques, lorsqu'une vieille dame, haute de quatre pieds à peine, et d'une envergure de vingt pieds au moins, se mit à tourner sur elle-même, et alla s'abattre au milieu des personnes convulsionnées; le rire s'empara de tout le monde et j'eus de la peine à obtenir qu'on transportât chacune des

malades dans des chambres séparées, où je fis cesser les convulsions en magnétisant ces dames l'une après l'autre.

Toutes mes séances publiques eurent un plein succès et furent suivies avec beaucoup d'assiduité. Je présentais, en effet, des expériences qui devaient intéresser vivement un public éclairé et sans préventions: — Manette, sur laquelle j'opérais, était arrivée à un état d'insensibilité tel que les plus grands chocs de la bouteille de Leyde la trouvaient sans impression, et que la machine de Clarke ne produisait chez elle que des contractions violentes sans le plus léger signe de sensation.

Dans ces séances, qui avaient lieu à l'Hôtel de Ville, dans la salle des concerts, que le maire avait obligeamment mise à ma disposition, je présentais, tantôt un sourd-muet, ouvrier à l'imprimerie du *National de l'Ouest*, qui en parlait en ces termes à la suite d'un compte-rendu :

— « C'est encore dans nos ateliers que M. Lafontaine a trouvé le sourd-muet E. Vignier, qu'il est parvenu à faire *entendre par le magnétisme*. »

— Tantôt c'était M. Ernest Merson, rédacteur du *Journal de l'Ouest*, auquel je catalepti-

sais les bras en croix et les jambes étendues, en le rendant insensible, et que je laissais dans cette position difficile pendant un temps indéterminé; — je l'emmenai un jour au théâtre avec ses bras cataleptisés.

Puis c'était Eugène, garçon de café, qui devint mon somnambule, et que toute la ville avait connu, grâce à l'accident que voici : magnétisé un soir par un commis-voyageur, il était tombé, le lendemain matin, dans un état de léthargie cataleptique général, dont tous les soins de plusieurs médecins, et entre autres du docteur Fouré n'avaient pu le tirer, et, en quelques minutes de magnétisation, je l'avais ramené à la vie et à la santé <sup>1</sup>.

— Puis c'étaient encore des séances particulières chez le docteur Guépin, où j'endormais, d'une chambre à l'autre, Manette, qui mangeait une glace, et qui restait cataleptisée, sa cuillère à la bouche; ou bien à l'hôpital St-Jacques, devant dix personnes, parmi lesquelles se trouvaient le maréchal d'Esion, le prince de la Moskowa, fils aîné du maréchal Ney et colonel de

<sup>1</sup> *L'Art de Magnétiser*; 3<sup>me</sup> édition, page 172.

hussards à cette époque, des médecins, etc.; le docteur Bouchet me faisait magnétiser une folle qui débutait par me rire au nez et m'assommer de coups de poings, et que cependant je parvenais à dominer, puis à endormir en la rendant insensible.

Ailleurs, c'était une jeune fille nommée Maria, qui, devant M. Fontenilliat, receveur général, et Mozelmann, son beau-frère, tombait en somnambulisme et devenait d'une lucidité effrayante, en ce qu'elle divulguait toutes les pensées des spectateurs et tous les faits de leur vie intime.

C'étaient encore et surtout les guérisons que j'obtenais, guérisons d'autant plus remarquables que la plupart des malades sur lesquels je les opérerais en quelques jours, avaient reçu sans succès et pendant longtemps les soins des premiers médecins de la ville; puis enfin, c'était la polémique des journaux; elle était vive et animée, quoique se terminant presque toujours par une reconnaissance tacite, sinon officielle, du magnétisme.

Je crois devoir en rapporter ici quelques fragments, qui donneront une idée de la sensa-

tion produite par mes séances, et qui montrent combien les médecins, qui, eux, ne faisaient que du métier, étaient âpres à la curée et se défendaient en attaquant avec des armes peu courtoises, ne dédaignant pas même la calomnie.

« Monsieur le Rédacteur de l'*Ouest*,

« L'auteur du dernier article sur le magnétisme, abandonnant la discussion scientifique pour les injures, m'attaque personnellement, croyant répondre à un *magnétiseur ambulante*, — comme il m'appelle, — tandis que c'est un habitant de Nantes, bien connu, qui a fait l'article signé *T. L.* Je ne le suivrai point sur ce terrain. D'ailleurs, je suis de ceux qui prétendent que la discussion sur le magnétisme ne fait qu'embrouiller la question, et qu'il faut s'attacher seulement aux faits, parce que c'est des faits mêmes que doit jaillir la lumière.

« Je viens, en conséquence, engager M. le docteur Padioleau à vouloir bien venir lundi et mardi, à midi, à l'hôtel des Étrangers; et là, en petit comité, je lui présenterai des faits qui, s'il est de bonne foi dans son opposition, pourront,

sinon le convaincre entièrement, du moins ébranler fortement son incrédulité.

Agrécz, etc.

Ch. LAFONTAINE.

*Journal de l'Ouest* du 28 Décembre 1840.

Monsieur le Rédacteur,

« M. Lafontaine, s'imaginant à tort que je l'avais cru l'auteur de la lettre à laquelle je répondais dans le numéro de *l'Ouest* du 18 Décembre, me fit une invitation publique de me rendre chez lui le lundi suivant, à midi, afin d'ébranler par des faits, disait-il, mon incrédulité.

« Dans mon désir bien sincère de m'éclairer et de connaître la vérité, non-seulement je ne fis pas la moindre difficulté de répondre à son appel, mais j'engageai même quelques-uns de mes confrères, les docteurs Mareschal, Ménard et Thibaud, à vouloir bien m'accompagner, afin de corroborer par leur témoignage les observations plus ou moins intéressantes qu'aurait pu nous fournir la somnambule de M. Lafontaine.

« Nous nous rendîmes donc à l'hôtel des Étrangers, le 21 Décembre, à midi et demi, et

nous y trouvâmes réunis dix à douze personnes, au nombre desquelles était une jeune fille de vingt et quelques années, nerveuse et hystérique, d'après son propre aveu et celui de son magnétiseur.

« Après avoir constaté l'état du pouls, nous priâmes M. Lafontaine de vouloir bien la magnétiser, ce qu'il exécuta de bonne grâce en lui prenant les pouces et la regardant fixement pendant environ dix minutes. Alors elle parut s'endormir; et, après avoir fait quelques passes, M. Lafontaine commença ses expériences.

« Dans la première, il lui fit respirer de l'ammoniaque.

« Nous savons qu'il se trouve des personnes entièrement privées d'odorat; mais nous pûmes facilement nous convaincre qu'il n'en était pas ainsi pour la somnambule de M. Lafontaine, aux larmes que nous voyions couler de ses yeux, dans les efforts qu'elle s'imposait pendant une minute, au plus, pour supporter la respiration de la vapeur ammoniacale.

« J'accorde, en effet, que M. Lafontaine lui ait laissé pendant trois minutes le flacon sous le nez; il est certain, comme l'a constaté M. Ma-

reschal, qu'elle retenait, pendant une ou deux minutes sa respiration; puis bientôt elle penchait la tête de côté pour se soustraire à l'odeur vive, insupportable qu'exhale cette substance.

« Aussi n'est-ce pas sans raison qu'elle se plaignait de douleurs de tête, ce que l'on pouvait supposer, d'ailleurs, en voyant sa figure se colorer et devenir vultueuse.

« Pour procéder à la seconde expérience, il fallait lui faire ouvrir les yeux qui, jusque-là, avaient été constamment fermés. Alors M. Lafontaine, passant à droite de la somnambule, le cou gonflé, les muscles tendus, le visage enflammé, éleva, pendant trois ou quatre minutes, les yeux vers le ciel, en fronçant fortement les sourcils. Au profond silence qui s'établit, à certains mouvements de son magnétiseur, et à cette exclamation prononcée par lui: — « Regardez, messieurs, elle voit, » — la jeune fille ouvrit naturellement les yeux.

« Ayant examiné les pupilles, nous pûmes constater les phénomènes ordinaires de la sensibilité; car elles se contractaient et se dilataient suivant qu'on ouvrait ou qu'on fermait le rideau de la fenêtre près de laquelle elle était placée.

\* Alors M. Lafontaine approcha vivement, et à plusieurs reprises, du globe de l'œil une allumette enflammée sans qu'elle pût s'en apercevoir; ce qui tenait certainement à l'habitude, car le cas imprévu d'une bluette enflammée, qui s'attacha aux cils, provoqua un mouvement involontaire, et le docteur Mareschal n'eut besoin que de souffler légèrement sur les yeux, tandis que M. Lafontaine faisait admirer l'impassibilité de la jeune fille, pour déterminer le clignotement des paupières.

« La troisième expérience devait avoir pour but, si elle avait réussi, de nous convaincre que M. Lafontaine pouvait, à son gré, priver une partie du corps de la sensibilité. Mais d'abord, tandis qu'à la demande de M. Menard, il découvrait les jambes de la somnambule, celle-ci, cédant à un sentiment naturel de pudeur, fit un mouvement involontaire pour faire retomber sa robe; ensuite M. Mareschal, ayant fait une expérience qui consistait à mouiller un linge qu'il appliquait sur la jambe recouverte de ses vêtements et à la toucher rapidement avec une cuillère contenant un charbon allumé, la douleur qu'il détermina chez cette pauvre fille la lui fit

retirer promptement, quoique M. Lafontaine l'eût rendue insensible. Puis, comme on se préparait à procéder à une seconde épreuve, elle supplia avec tant d'instances son magnétiseur de la réveiller, qu'il ne put y résister. Cependant il eut lieu de s'en repentir quand il l'entendit s'écrier en se réveillant : — « Je ne veux pas souffrir plus longtemps pour convaincre un tas d'incrédules comme ça ! » — Exclamation qui, comme on le pense bien, fut accueillie par un rire général. » (Malheureusement elle était fausse.)

« C'en était assez; et nous étions pressés de nous retirer, souffrant pour M. Lafontaine qui avait une si grande confiance dans une somnambule si peu adroite; car, nous pouvons en convenir, il nous paraissait de bonne foi et ne reculait devant aucune expérience qu'on exigeait de lui.

« Cependant nous cédâmes à sa sollicitation pressante, car il tenait beaucoup à expérimenter devant nous la machine électro-magnétique.

« Nous serions injustes si nous ne disions pas que la somnambule supporta avec courage l'action électro-magnétique, les cylindres étant appliqués à la plante des pieds; car les seuls phé-

nomènes manifestes pour nous furent une forte contraction des orteils et une tension évidente du cou-de-pied, courage au reste qu'elle paya par une attaque de convulsion hystérique.

« Mais il n'en fut plus de même quand les conducteurs de la machine furent placés dans les mains; il y eut alors des contractions musculaires fortement prononcées, ce qui ne doit pas surprendre puisque les cylindres sont en contact avec une surface bien plus large et avec des téguments plus souples et bien moins épais que ceux de la plante des pieds.

« Et cependant le docteur Ménard, quoiqu'il ne fût pas sous l'influence magnétique, supporta, à trois reprises différentes, avec un courage pour le moins aussi remarquable, le courant galvanique de la machine électro-magnétique.

« Telle est la narration exacte et consciencieuse des faits dont nous avons été témoins. Sans doute ils n'ont pas besoin de commentaires; cependant je crois devoir les faire suivre de quelques réflexions.

« Je dirai d'abord que je serais bien surpris si cette fille ne trompe pas M. Lafontaine.

« Or, pour s'en assurer, je lui conseillerais,

si toutefois il ne le trouve pas mauvais, de ne pas céder, comme il le fait, à son enthousiasme: car, comme tous les magnétiseurs, il ne veut admettre ni raisonnements ni explications, imitant en cela M. Deleuze, qui nous dit, tome 1<sup>er</sup>, p. 57<sup>1</sup>: — « Oubliez momentanément toutes vos connaissances en physique et en métaphysique..... éloignez de votre esprit les objections qui peuvent se présenter, etc..... »

« Chose étrange! le magnétisme se croit et ne se prouve pas. C'est une liqueur qui enivre l'âme; c'est un sentiment qui ne se manifeste que chez les prédestinés.

« Mais s'il existe un fluide magnétique, il existe indépendamment de la croyance. Or, s'il existe, prouvez-le, afin que nous le croyons. Montrez-nous-le indépendamment de l'imagination; car, nous autres médecins, nous soutenons que l'imagination, l'exaltation nerveuse, l'enthousiasme, une volonté ferme, peuvent produire des effets plus merveilleux encore que tous ceux que vous prétendez obtenir.

« Quel est, en effet, le médecin qui ignore

<sup>1</sup> *Histoire critique*. Edition 1819.

que l'épilepsie peut être simulée au point de tromper l'homme le plus expérimenté? Car ceux qui ont assisté aux conseils de révision, dans les dernières années de l'Empire, ont pu voir jusqu'à quel point une volonté forte peut offrir toutes les apparences de l'insensibilité. Là aussi on enfonçait des aiguilles dans les chairs; là aussi on trouvait des forces quadruplées; là, enfin, on allait jusqu'au cautère ardent. Eh bien! qu'en est-il résulté? C'est qu'après le changement de gouvernement, dit le docteur Dubois, d'Amiens, les mêmes hommes n'ont plus eu d'accès et se sont applaudis d'avoir mystifié les Conseils de recensement et de révision.

« Et pourtant ce n'étaient pas des femmes hystériques, et ils n'avaient pas besoin de l'intervention d'un magnétiseur : la volonté seule leur suffisait, comme elle peut suffire chez tous les magnétisés.

« Sans doute, interdire toute explication et toute réflexion est le plus sûr moyen de propager des opinions bizarres, qui choquent le bon sens et heurtent la raison. Mais qu'ils nous disent franchement s'ils aiment la vérité, ceux qui nous conseillent d'abdiquer ainsi la plus au-

guste des prérogatives que le Créateur ait accordées à l'homme? Et que nous veulent-ils avec *leurs faits*, s'il ne nous est pas permis de les grouper, de les comparer entre eux, afin d'en tirer ensuite des conclusions légitimes et raisonnables?

« Le docteur Elliotson, dont j'ai parlé dans le numéro du 26 Novembre, de l'*Ouest*, le professeur Rostan, ne s'appuyaient-ils pas, eux aussi, sur des faits? N'offraient-ils pas, d'un autre côté, toutes les garanties que l'on peut désirer dans un magnétiseur? Et cependant à quelles erreurs ne se sont-ils pas laissé entraîner, grâce à l'adresse de quelques filles spirituelles et malicieuses?

« Aussi, loin de reconnaître l'existence du magnétisme et ses phénomènes physiologiques, comme le prétend M. Lafontaine, l'Académie de médecine a-t-elle cru qu'il importait à sa dignité de laisser aux individus isolés la responsabilité de leurs opinions.

« Mais, admettons qu'il n'y ait aucune supercherie dans les faits dont nous avons été témoins; qu'en résultera-t-il sous le rapport moral? Que le magnétisme, comme le disait le

professeur Rostan, doit être signalé aux gouvernements comme compromettant au plus haut degré l'honneur des familles.

« Est-il bien moral, en effet, d'aller offrir en spectacle à des jeunes gens, à des femmes, ces mouvements convulsifs, ces contractions musculaires, ces contorsions des membres qui caractérisent la scène hystérique, telle que nous l'a présentée la somnambule de M. Lafontaine?

« Il doit connaître, en effet, les conséquences des ébranlements nerveux qui se communiquent et se propagent à la manière de la contagion; car il n'a besoin, pour cela, que de se rappeler les scènes singulières et bizarres auxquelles donna lieu l'influence de l'imitation parmi les dames qui assistaient à ses deux premières séances, à l'hôtel des Étrangers.

« Qu'il nous dise, après cela, s'il oserait magnétiser devant sa fille, s'il en avait une de 15 à 18 ans, et s'il permettrait surtout à l'un de ses confrères de pratiquer sur elle ces manipulations qui répugnent à la décence et font rougir la femme honnête? Trouve-t-il bien moral, en effet, d'exalter l'imagination, d'exciter les sens, de voiler et de fausser la raison?

« Aussi, quoi qu'on fasse, les pratiques magnétiques serviront-elles toujours les goûts des libertins, qui en seront quittes pour se couvrir du masque de la chasteté; et rien n'empêchera que d'honnêtes gens ne soient aveuglés par le désir d'être utiles, et que des intrigants n'exploitent cette branche de charlatanisme.

« Ce n'est pas tout. Les pratiques du magnétisme offrent de plus un danger réel. Quand on songe, en effet, que la plupart des somnambules obéissent à une sorte de délire momentané, qu'ils ne font que débiter tout haut des souvenirs que le hasard a anciennement imprimés dans leur cerveau; quand on réfléchit que souvent les somnambules ne s'accordent point entre eux sur la nature du mal qu'on leur soumet, qu'ils conseillent l'administration des drogues les plus opposées par leurs effets, on est vraiment effrayé du danger auquel s'exposent ceux qui recourent aveuglément au prétendu savoir des magnétiseurs et des somnambules.

« Puis, quels désordres ne doivent pas produire, à la longue, ces convulsions hystériques, la répétition de ces états spasmodiques, l'inégalité de ces contractions musculaires, qui ne sont

pas d'abord tout à fait hors du pouvoir de la volonté, mais qui, si elles ne sont pas arrêtées dans leur marche, peuvent aller jusqu'à la raideur tétanique, et se soustraire entièrement alors à son influence.

« Peut-on s'étonner après cela des maux de tête continuels et violents, des insomnies opiniâtres auxquels deviennent sujettes les personnes magnétisées; de cette tristesse, de cet abattement, de ces agitations nerveuses, de ces vertiges, de ces engourdissements, de ces crampes musculaires, de ces palpitations, de ces étouffements, de ces gastralgies, de cet affaiblissement de l'intelligence et surtout de la mémoire, de cette stupidité même, de ces paraplégies que l'on rencontre chez les femmes dont la sensibilité nerveuse a été pendant longtemps dans une exaltation continuelle?

« Enfin, pour nous résumer, nous dirons que, quand le somnambulisme magnétique n'est pas une fiction, ce n'est qu'une variété du délire développé chez deux personnes dont l'imagination malade s'exalte en même temps par la concentration de la pensée sur un même objet; qu'il y a sans doute des faits extraordinaires qu'on ne

peut nier, mais qui nous paraissent les résultats de ces demi-extases, de ces catalepsies hystériques ne se manifestant que chez des individus nerveux et hypocondriaques, même, nous le répétons, sans l'intervention des passes magnétiques.

« Il est souvent difficile de distinguer la supercherie de la réalité, l'homme étant maître, jusqu'à un certain point, de son attention, et sa volonté pouvant diriger et gouverner ses facultés morales ; et la femme, il faut bien le dire, possédant au plus haut degré l'art de feindre et de tromper les plus clairvoyants, selon qu'elle désire attirer sur elle l'attention publique, ou qu'elle y trouve un avantage matériel. Enfin, si M. Lafontaine est réellement, comme il le prétend, le représentant des véritables magnétiseurs, que l'on ne trouve que dans la patrie des Lavater, des Swedenborg, des Hahnemann et autres rêveurs semblables, les magnétiseurs français n'étant, à son avis, que des enfants qui amusent leurs adeptes avec de véritables hochets, tandis qu'il possède, lui, la baguette de Circé, nous lui dirons qu'il faut des expériences plus concluantes que celles qu'il nous a présen-

tées, pour qu'il puisse opérer sur nous les miracles de cette fameuse enchanteresse; ses expériences, à lui, et, à plus forte raison, celles des autres magnétiseurs, s'il tient, comme il le dit, le sceptre du magnétisme, pouvant se résumer par ce vers d'un autre Lafontaine :

« De loin, c'est quelque chose, et de près, ce n'est rien. »

D<sup>r</sup> PADIOLEAU.

Nous ne nous étions pas permis, à cette époque, d'entrer dans cette discussion, où la calomnie, la fausseté existent d'un bout à l'autre en niant les expériences. Nous avons laissé la parole à ceux qui, n'étant point personnellement en cause, pouvaient défendre la vérité avec plus de force. La réponse ne se fit pas attendre.

*Journal de l'Ouest* du 2 Janvier 1841.

MAGNÉTISME.

« Pour en finir avec le magnétisme, nous avons refusé d'abord de donner place, dans nos colonnes, à une réfutation du dernier article de M. le docteur Padioleau. Mais, sur l'observation qu'on nous a faite, que la justice voulait que cet article ne demeurât pas sans réponse, afin

que la balance fût égale entre ceux qui ont fourni des arguments dans notre feuille contre les expériences du dernier magnétiseur qui a paru à Nantes, et ceux qui se sont chargés du soin de les justifier, nous déclarons que là se bornera cette polémique dans l'*Ouest*, car toutes choses doivent avoir un terme. Et puis nous pourrions bien finir, sans être initiés aux mystères de la science de Mesmer, par causer le somnambulisme, d'ennui et de fatigue.

---

« Depuis deux mois que M. Lafontaine est venu nous donner quelques séances de magnétisme, la science qu'il professe est passée à l'ordre du jour, et l'on ne s'aborde guère sans que la conversation ne tombe bientôt sur le chapitre du magnétisme, des magnétiseurs et des magnétisés. — C'est une mine à discussions, car deux camps se sont formés, l'un pour les partisans, l'autre pour les antagonistes. On peut même en compter un troisième, — celui-là n'est peut-être pas le moins nombreux, — composé d'oscillants entre l'un et l'autre parti, et qui se renferment en eux-mêmes pour voir passer.

« Les journaux, représentant plus ou moins fidèles de l'opinion publique, ne pouvaient rester étrangers aux débats soulevés par le magnétisme; aussi leurs colonnes ont-elles plus d'une fois, depuis quelques semaines, été remplies par les attaques des ennemis de la science de Mesmer et par la défense de ses partisans. Mais c'est une justice à rendre à la presse nantaise de dire que, dans cette occasion, elle s'est montrée véritablement indépendante: — elle s'est abstenue de formuler son opinion personnelle sur une question débattue si vivement.

« De tous les adversaires du magnétisme, le docteur Padioleau s'est montré le plus opiniâtre et le plus résolu. A lui seul il a produit dans l'*Ouest* trois feuillets de chacun neuf colonnes. C'est un luxe pour combattre une *absurdité*. Le premier de ces feuillets, — que j'avais autrefois lu dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, — attaque le magnétisme; le second est personnellement dirigé contre le magnétiseur; le troisième, enfin, frappe des mêmes anathèmes le magnétiseur et le magnétisme.

« Dans la lecture attentive de ces trois articles, écrits d'un style plus spirituel que solide,

j'ai remarqué de l'aigreur, des préventions et des pointilleries, une argumentation spécieuse, mais rien de ce qui devait faire la base d'une discussion scientifique. J'ai essayé en vain de trouver dans ces articles l'expression positive de l'écrivain, et je suis fondé à croire qu'ils sont plutôt dus à des motifs fugitifs et irréfléchis qu'à une conviction profonde et sincère. — Puis, j'y ai cherché l'énoncement de faits, et j'ai remarqué avec peine leur absence totale, à moins que l'on ne regarde comme faits les historiettes surannées relatives au docteur Elliotson, rapportées par tous les écrivains qui ont attaqué le magnétisme, historiettes dont M. Padioleau n'a pas hésité à se faire, lui, centième, l'éditeur responsable.

\* Bien que les deux premiers feuilletons de M. Padioleau pussent être facilement réfutés, je les laisserai reposer en paix — oubliés qu'ils sont depuis leur publication, qui remonte à deux ou trois semaines, — et je ne m'occuperai que du troisième, inséré dans l'*Ouest* du 28 Décembre dernier, sous le titre de : *Une séance de magnétisme chez M. Lafontaine*, feuilleton dont l'agencement est dû, dit-on, à une coalition de

quatre académiciens, docteurs en médecine, qui, pour l'instruction des races futures, l'ont fait littéralement inscrire sur les registres de la savante société dont ils font partie.

« Dans ce dernier article, qui, je dois le dire, a trouvé peu de faveur dans le public, M. le docteur ne s'est pas borné à raconter à sa manière, — plus ou moins historiquement, — la séance à laquelle il a assisté avec quelques-uns de ses confrères; il s'est laissé emporter, dans son hostilité, à des attaques quelque peu inconsidérées, dirigées non-seulement contre M. Lafontaine et tous les magnétiseurs, mais encore contre les partisans du magnétisme et le genre humain presque entier mis en cause, je ne sais pourquoi. C'est fort mal habile, je pense, d'écrire ainsi, lorsqu'on cherche à se faire des adeptes. Aussi, le feuilleton du docteur a-t-il produit un effet tout contraire à celui qu'il s'en promettait. Il a confirmé les partisans du magnétisme dans leur foi, et en a rapproché beaucoup d'adversaires. — Encore une bourrade de M. Padioleau, et le magnétisme aura un piédestal à Nantes.

« Bien que le résultat ait tourné contre lui, il n'est pas inutile de répondre au docteur qui,

attaquant si vivement et s'imaginant battre en brèche le magnétisme, pourrait croire, — il le croirait seul ou presque seul, — avoir remporté une victoire complète, si aucune voix ne s'élevait pour le rappeler à la réalité. — Abordons la discussion de la séance du 21 Décembre.

« Le docteur, dans son compte-rendu, commet dès l'abord, une erreur manifeste en disant que la somnambule ne *feignit* de s'endormir qu'au bout de dix minutes, tandis que tous les assistants peuvent affirmer que le sommeil a été presque instantané. J'avais d'abord mis cette erreur sur le compte de l'imprimeur, mais la suite de la lecture m'en a montré tant d'autres, que je n'ai plus hésité à l'attribuer à M. Padioleau.

« Après avoir parlé du sommeil, — feint selon lui et ses trois confrères, réel selon moi et toutes les personnes qui assistaient à cette séance, parmi lesquels se trouvaient deux autres docteurs-médecins, — M. Padioleau omet, je ne sais pourquoi, d'enregistrer la constatation de l'insensibilité, constatation qui a eu lieu par de fortes piqûres faites, à des intervalles inégaux, sur les mains, sur les pieds, le cou, le visage de

la somnambule, sans que le plus léger mouvement se soit manifesté chez elle. — Ce fait important établi, je passe à ce que le docteur appelle la première expérience, expérience dans laquelle M. Lafontaine, après avoir paralysé l'odorat du sujet, lui a fait respirer, pendant *l'espace de trois minutes*, de l'ammoniaque.

« Le docteur constate le fait; mais il a soin de dire que la somnambule n'aspirait pas. C'est là une fin de non-recevoir bien étrange sans doute, mais qui, se reproduisant plusieurs fois dans la suite de l'article que j'examine, n'a pas lieu de m'étonner.

« Pour toute réponse, je me borne à demander à M. Padioleau, ainsi qu'à tous ses confrères, s'il est au monde un être d'une volonté assez puissante pour retenir sa respiration pendant *trois minutes* ?

« A l'appui de son assertion, que je recevrais si elle avait seulement une apparence de vraisemblance, le docteur dit que des larmes coulèrent des yeux de la somnambule. Je suis étonné de voir M. Padioleau se condamner lui-même, car ces larmes qui s'échappaient des yeux de la somnambule, sans que son visage ou ses mouve-

ments aient décelé la plus légère souffrance, devaient convaincre le docteur que l'alcali agissait sur toutes les parties sensibles de l'individu, hors l'odorat, qui avait été préalablement paralysé.

« Le docteur, qui oublie avec une facilité merveilleuse, omet encore de dire à ce sujet que la sensibilité de l'organe a été rappelée par M. Lafontaine, sur la demande qui lui en a été faite, à l'insu de la somnambule, et qu'alors, aussitôt que le flacon a été approché du nez, elle a donné des signes non équivoques de répulsion. Cet oubli, quoique peu important, n'est pas moins bon à constater.

« De toutes les expériences faites par M. Lafontaine, l'une des plus importantes est sans doute celle qui consiste, sans gestes ni paroles, et par la force de la seule volonté, à faire ouvrir les yeux d'une somnambule. Je ne combattrai pas le récit, pour le moins apocryphe, que fait M. Padioleau de la manière dont le magnétiseur a procédé à cette expérience. Je ne me permettrai qu'une observation à cet égard. Si ce n'est qu'à certains mouvements faits par M. Lafontaine que la somnambule a reconnu qu'elle de-

vait ouvrir les yeux, et si elle ne l'a fait qu'après les paroles citées : *Regardez, Messieurs, elle voit!* je m'étonne que M. Padioleau et ses confrères n'en aient pas fait soudainement l'observation; je m'étonne qu'ils n'aient pas à l'instant mystifié M. Lafontaine : je m'étonne surtout de les voir rendre publiquement hommage à la bonne foi d'un homme qui les aurait trompés d'une manière aussi grossière que coupable. Tout cela vient d'une cause unique et évidente : -- c'est que M. Padioleau est sans conviction quand il attaque le magnétisme.

« La troisième expérience n'a pas, dit M. Padioleau, parfaitement réussi. Cela est vrai, et la cause en est facile à expliquer : le membre sur lequel M. Mareschal a opéré n'avait pas reçu de M. Lafontaine une charge suffisante de fluide, d'une part, et, de l'autre, M. Mareschal ne s'est pas borné à passer *rapidement* la cuiller sur le linge mouillé, mais il l'a laissée assez longtemps pour que la brûlure fût complète, et si complète qu'une espèce de plaie en a été la conséquence.

« Cependant, M. Padioleau ne peut nier qu'il y eût alors chez la somnambule une demi-insensibilité, puisque la douleur n'a pas été aussi

forte — et elle eût été atroce sur un sujet dans son état normal — pour qu'aucun cri, aucune plainte l'ait accompagnée ou suivie.

« Je suis désolé de faire remarquer si souvent le défaut de mémoire de M. Padioleau; mais comme il passe sous silence des faits destinés à jeter de la lumière sur cette discussion, je dois rétablir tout ce que le docteur oublie de constater. Ainsi, à propos de cette expérience, qui n'a pas eu un résultat aussi satisfaisant qu'on devait l'espérer, — je dois dire que M. Lafontaine, blessé des paroles quelque peu outrageantes qui se disaient presque haut, voulut la renouveler d'une manière plus complète. Ayant, pour cela, rechargé la jambe de fluide, il pria M. le docteur Mareschal de la brûler de nouveau, ce qu'empêchèrent, malgré les sollicitations du magnétiseur, MM. Thibaud, Ménard et Padioleau, qui se prétendirent suffisamment éclairés.

« Mais arrivons à l'expérience qui, même selon M. le docteur, est d'une haute importance, expérience dont cependant, et malgré tout, il nie l'évidence, C'est celle qui a trait à l'électro-magnétisme.

« Nous avons vu tout à l'heure la somnambule *sensible* à l'action du feu; les docteurs assemblés, qui connaissaient la puissance irrésistible de l'appareil électro-magnétique, devaient croire qu'il vaincrait facilement la somnambule *maladroite*, comme l'appellent ces messieurs. Mais non; les conducteurs sont appliqués à la plante de ses pieds, que M. Lafontaine avait eu le soin de *mouiller*, afin de les rendre plus sensibles, s'ils devaient l'être. Quelques tours de roue sont imprimés à la machine, et la somnambule reste impassible; on l'interroge, on lui demande si elle souffre, elle répond négativement; puis on tourne de nouveau et de toute la force qu'on peut y mettre, et pas le plus léger mouvement, pas la plus petite marque de souffrance, pas le moindre signe d'altération sur son visage. L'expérience, quoique complète désormais, ne suffit pas cependant à M. Lafontaine, et il rend à sa somnambule — qu'il ne prévient pas — toute sa sensibilité; il imprime deux tours à la roue, et la douleur qui en est la suite cause l'attaque de convulsions que M. Padioleau ne manque pas d'enregistrer. — Les mêmes phénomènes se sont manifestés lorsque les conducteurs de

l'électro-magnétique, détachés des pieds, ont été adaptés aux mains de la somnambule. Il y a eu de légères contractions musculaires, dont M. Padioleau parle, mais il n'y a pas eu douleur, — tant que le magnétiseur n'a pas rendu aux mains leur sensibilité. — Cette expérience a été toute décisive, et je m'étonne que M. Padioleau attribue à un paroxysme de courage l'insensibilité — seulement apparente selon lui — d'une somnambule faible et nerveuse mise en contact avec une machine d'une énorme puissance, quand il devrait se rappeler que l'insensibilité réelle a été tacitement constatée par MM. Ménard et Mareschal, qui, pendant l'action de la machine attachée aux pieds, ont constamment tenu le pouls de la somnambule, et ont *déclaré* n'y avoir remarqué *aucune* altération. Ce témoignage devrait, ce semble, suffire à M. Padioleau. Mais, puisqu'il ne suffit pas à ceux mêmes qui l'ont rendu, il ne nous est plus permis de nous étonner de l'incrédulité du docteur.

\* Quant au *courage* qu'aurait montré M. Ménard à supporter le courant galvanique de l'électro-magnétique, nous avons une observation à faire : C'est que, au bout de trois ou

quatre tours de roue, ce docteur, dont les mains *sèches* n'avaient cependant pu résister à la douleur, s'empessa de quitter les conducteurs, en disant : « *Je pourrais les supporter jusqu'à demain, si j'en avais le temps.* » Et puis, quand bien même M. Ménard, homme fort et vigoureux, supporterait sans souffrance apparente l'action de l'électro-magnétique, est-ce à dire pour cela qu'une jeune fille faible et délicate la puisse également soutenir ? Non, certes, et pour moi, comme pour tous ceux qui ont été témoins de cette expérience, elle demeure la plus démonstrative pour constater le sommeil et la catalepsie magnétiques.

« Voilà, selon M. Padioleau, l'examen entier de la séance à laquelle il a assisté. Il est néanmoins un autre fait que le docteur ne révèle pas et sur lequel je ne puis garder le silence. — Sur la prière réitérée de M. le docteur Mareschal, et pour convaincre les assistants que les phénomènes qu'il obtenait sur une jeune fille nerveuse et *hystérique*, il pouvait également les obtenir sur un autre individu, M. Lafontaine envoya chercher un jeune homme qui avait déjà deux ou trois fois été soumis à l'influence magnéti-

que, et annonça que de nouvelles épreuves allaient être faites. Mais MM. Padioleau, Thibaud et Ménard — de peur sans doute d'être obligés de se rendre à l'évidence — prétextèrent de nombreuses occupations, et, entraînant M. le docteur Mareschal, qui avait lui-même provoqué l'appel d'un nouveau sujet, quittèrent M. Lafontaine, malgré ses vives sollicitations et celles non moins pressantes de toutes les personnes qui avaient assisté à la séance, et au nombre desquelles se trouvaient deux médecins de la ville.

« J'en ai désormais fini avec l'examen de cette séance; je m'y suis attaché et j'en ai parlé longuement, parce que le récit de M. Padioleau disparaissant — et il a disparu par les explications et les compléments que je viens de donner, — l'échafaudage sur lequel repose la dissertation aride, quoique peu digne d'un homme de science, dont il a fait suivre ce récit, s'écroule entièrement et me dispense ainsi de discuter et de réfuter ses attaques contre le magnétisme. Cependant, il est un point qui mérite une réponse, et je ne la ferai pas plus longtemps attendre.

« Le docteur, qui ne croit pas au magnétisme

— il le dit du moins — parce que son esprit se refuse à ajouter foi au merveilleux, n'en affirme pas moins que, par lui, l'honneur des familles est compromis, et il crie à l'immoralité. — Je ne conçois pas, je l'avoue, cette accusation, car, jusqu'à présent, il m'avait semblé qu'une science pratiquée publiquement — le magnétisme n'est plus une science occulte — ne pouvait pas être immorale d'elle-même, et que l'immoralité ne pouvait venir que de la manière dont elle était exercée. Sous ce rapport, le magnétisme ne me semble pas plus redoutable que la médecine, qui peut elle-même, comme tout ce qui est confié à la volonté de l'homme, devenir pernicieuse dans sa pratique. Aucun fait n'est produit par le docteur à l'appui de son dire, et j'en dois induire qu'il n'en avait point à alléguer. Et en eût-il, d'ailleurs, en faudrait-il conclure que le magnétisme est condamnable, comme il faudrait décider d'une faute ou d'une erreur d'un médecin, que la médecine doit être répudiée.

\* Non-seulement je connais des magnétiseurs *moraux* et honnêtes gens, mais j'en pourrais citer plusieurs dont la piété éclairée, la foi vive ne

le cèdent en rien à la foi et à la piété des adversaires du magnétisme. et qui y joignent un esprit de charité dont on ne fait guère preuve à leur égard. en leur criant anathème sans les connaître. M. le docteur trouve un autre danger — qu'il n'explique point — dans la lucidité des somnambules. Il aurait pu, je crois, à propos de la séance de M. Lafontaine, se dispenser de s'élever contre cette clairvoyance à laquelle il n'ajoute pas foi: car M. Lafontaine lui a déclaré ne présenter que des faits physiologiques et non des exemples de seconde vue. Le rigide docteur prend de là texte pour attaquer en masse la plus belle moitié du genre humain; et, s'il fallait l'en croire, toutes les femmes possèderaient au plus haut degré l'art de feindre et de tromper.

« Les femmes n'ont certainement pas besoin que je prenne, en cette occasion, leur défense. Je me bornerai à répondre à leur contempteur. avec un poète qui les appréciait mieux que lui :

Des fleurs ornent nos champs : mais pour les trahisons  
Si plus d'une à la haine offre de noirs poisons,  
En admirons-nous moins celles qui, sur leur tige  
D'innocentes couleurs étalent le prestige,  
Et font à l'odorat, comme les yeux charmé,  
Respirer le plaisir dans leur souffle embaumé?

Les femmes, dût s'en plaindre une maligne envie.  
Sont ces fleurs, ornement du désert de la vie.  
Reviens de ton erreur, toi qui veux les flétrir :  
Sache les respecter autant que les chérir ;  
Et si la voix du sang n'est point une chimère,  
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

\* En parlant de la baguette de Circé, dont il attribue si libéralement la possession à M. Lafontaine, le docteur dit bien qu'elle avait la puissance de changer les hommes en bêtes ; mais il oublie d'ajouter qu'à ce don était joint celui de faire descendre les étoiles du ciel. Si la pâle fille du Jour avait en effet confié sa miraculeuse baguette à M. Lafontaine, je l'engagerais à ne point s'en servir pour le cas qu'indique le docteur : il s'exposerait à commettre sur certains de désolants pléonasmes ; mieux vaudrait qu'il fit descendre des corps lumineux sur ceux qui ont des yeux qui ne voient point, des oreilles qui n'entendent point, et une intelligence qui ne veut pas comprendre.

\* Tout bien considéré, l'article que je viens d'examiner ne prouve réellement que deux choses : la première, c'est que M. le docteur Padioleau croit à la réalité du magnétisme, comme j'y crois

moi-même; seulement il ne le dit pas comme je le dis; la seconde, c'est que souvent

« L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a. »

V. DE R.

*L'Ouest* du 5 Janvier 1841.

« *Monsieur le rédacteur de l'OUEST.*

« J'en ai fini avec le magnétisme, et je n'ai nulle envie de rouvrir la discussion à propos d'un article qui ne mérite réellement pas une réfutation sérieuse.

« Quand des faits incontestables deviennent, de la part d'un homme qui a le plus grand intérêt à les trouver faux, l'objet d'un démenti, quelles lumières pourrait-on retirer d'une discussion dans laquelle tous les arguments se réduiraient à je nie et j'affirme : car comment en employer d'autres avec un adversaire qui ose mettre sur la même ligne la fille publique et la femme honnête, et qui a sans doute étudié la langue française en Belgique en même temps que le magnétisme? »

« Aussi, je suis peu blessé des injures d'un tel magnétiseur, dont les éloges, au contraire, me rendraient tout honteux.

« On sait si bien, au reste, ce que signifient les moyens de défense dans la bouche d'un homme piqué par la vérité, que je laisserai volontiers l'opinion se former d'après le degré de confiance que doivent inspirer des médecins tels que les docteurs Mareschal, Ménard et Thibaud, qui seraient prêts à constater l'exactitude et la véracité des faits que j'ai rapportés, et un homme qui, pour les contester, se croit obligé de se cacher sous les initiales d'un nom supposé, et qui n'a pu obtenir, dans une séance préparée à cet effet, aucune des signatures qu'il sollicitait.

« Il n'est pas besoin de décider ici auquel ce genre d'épreuve sera favorable ou désavantageux.

« Agréez, etc.

« PADIOLEAU. »

*L'Ouest* du 7 Janvier 1841.

« *Monsieur le Rédacteur de l'OUEST.*

« Pour prouver à M. le D<sup>r</sup> Padioleau qu'il a eu tort d'attribuer à M. Lafontaine l'article qui, quoi qu'il fasse pour le dissimuler, lui a causé un nouvel accès de bile contre le magnétisme, permettez-moi de répondre dès aujourd'hui aux dernières lignes qu'il vous a adressées.

« Si M. le D<sup>r</sup> Padioleau n'avait pas érigé en système son scepticisme sur la science de Mesmer, il l'eût attaquée sans doute moins passionnément, et, partant, avec plus d'autorité. Mais quand on distille tout à la fois contre les choses et les personnes le fiel d'un amour-propre irrité, il est difficile de ne pas tourner contre soi les rieurs qu'on prétendait mettre de son côté. Que M. Padioleau prête l'oreille à ce qui se dit tout bas autour de lui, il pourra s'en convaincre.

« Parce que lui, adepte d'une science, de toutes la plus conjecturale, il a établi, à l'aide de sophismes et de sarcasmes, des conjectures contre le magnétisme, il a la naïveté de prétendre réduire au silence ceux qui, ayant examiné, ne veulent pas partager ses doutes.

« Mais n'est-ce pas aussi parce que le magnétisme est appelé à simplifier la science pratiquée par M. le D<sup>r</sup> Padioleau, qu'il est venu la heurter avec tant de violence? Je conviens que ce pourrait être un malheur, un désappointement pour lui; mais ce n'est pas une raison pour qu'il déverse avec justice tous les dédain du doctorat sur ceux qui ne se rangent pas sous la bannière de ses préjugés.

« C'est en français de Belgique, dit-il, que j'ai réfuté ses articles. Je le veux bien. Mais l'académicien, mais le puriste permettra que je lui dise qu'en Belgique, où l'on a le *Dictionnaire de l'Académie*, édition non contrefaite de 1845, on ne dirait pas : *Quelles lumières pourrait-on RETIRER d'une discussion?* mais bien mieux, et d'une manière plus conforme aux saines règles du langage : *Quelles lumières pourrait-on TIRER d'une discussion?*

« J'avais reproché à M. le docteur Padioleau d'anathématiser le sexe en masse. Il me renvoie le trait en me disant que je mets sur la même ligne la fille publique et la femme honnête. Dieu merci, la pensée d'un pareil blasphème, d'une semblable monstruosité, ne m'est pas venue à l'es-

prit, et je n'ai pas à m'en justifier aux yeux de celui qui a bravé, lui, jusque-là l'opinion publique.

« Enfin, si je me tiens caché sous les initiales d'un nom supposé, c'est que je n'aime pas cette affectation de jeter dans les discussions publiques un nom véritable avec la prétention d'en faire une autorité.

« Recevez, etc.

« V. DE R. »

Les autres journaux n'étaient point restés en arrière, l'*Hermine*, le journal *Le Breton*, le *Loid Nantais*, le *National de l'Ouest*, avaient eu leurs polémiques, et si des médecins, MM. les docteurs Padioleau et Ménard écrivaient contre le magnétisme, d'autres médecins, aussi honorablement connus, écrivaient en sa faveur. Nous terminerons par un petit article du *Loid* et une lettre du docteur Guépin.

Le *Loid-Nantais* du 9 Novembre.

« La séance publique de magnétisme, que M. Lafontaine a donnée vendredi, dans la grande salle de la Mairie, avait attiré une nombreuse

assemblée. Toutes les expériences annoncées dans le prospectus ont été exécutées avec succès. C'est ainsi que l'habile magnétiseur peut, à sa volonté appeler la catalepsie et rendre la souplesse des membres, ôter et rendre les sens du toucher, de l'ouïe et de l'odorat. La somnambule a été mise en contact avec une machine électromagnétique, qui a produit sur elle des effets négatifs lorsqu'elle était à l'état de catalepsie; elle a de même reçu, sans aucune secousse, la décharge d'une bouteille de Leyde fortement chargée. Des épingles piquées sur toutes les parties du corps de la jeune fille l'ont laissée insensible, de l'alcali volatil et des allumettes chimiques enflammées, placées sous son nez, n'ont provoqué aucun mouvement, le bruit des détonations à son oreille n'a pu la réveiller; enfin plusieurs fois et à moments fixés, la somnambule a été endormie à distance.

« M. Lafontaine, qui se livre avec ardeur à l'étude du magnétisme, dans un but d'humanité et non de curiosité frivole, s'occupe en ce moment de plusieurs cures dont nous donnerons les résultats.

« Vendredi prochain, seconde séance publique

dans la grande salle de la Mairie, à 8 heures du soir. »

Le *National de l'Ouest* du 9 Novembre 1840.

« Monsieur le Rédacteur.

« Vous avez toujours soutenu et défendu courageusement la vérité; vous accorderez donc une place dans votre journal à la question du magnétisme, malgré la gravité et l'importance des événements politiques.

« M. Lafontaine a prouvé à tous les gens de bonne foi de notre ville que, sous l'influence de la volonté, un agent inconnu ou peu connu peut produire, chez certaines personnes favorablement disposées, le sommeil, la perte d'un ou de plusieurs sens, la paralysie d'un membre.

« Dans une séance publique et dans des séances particulières, il a mis en contact sa magnétisée avec une bouteille de Léyde fortement chargée sans que la déchargé ait été sentie; avec un aimant rotatif sans que cet aimant ait produit de secousses; et moi-même je lui ai enfoncé dans la jambe gauche une aiguille mise en communication avec le pôle cuivre d'une pile de volta, dont le pôle zinc était en rapport avec

une autre partie du corps, sans qu'il y ait eu perception de douleur ou guérison de la paralysie que le magnétisme avait produite.

\* M. Lafontaine a encore établi, en présence de personnes honorables et dignes de foi :

\* 1° Qu'il peut endormir sa somnambule en la magnétisant sans qu'elle le sache et lorsqu'elle a le dos tourné;

\* 2° Qu'il peut la magnétiser à des distances assez considérables;

\* 3° Qu'il peut, lorsqu'elle marche, lui paralyser les jambes et la forcer à s'arrêter sur-le-champ.

\* L'on m'a dit, mais je n'en ai pas été témoin, que M. Lafontaine avait obtenu chez une jeune personne de notre ville des phénomènes de clairvoyance; que cette nouvelle magnétisée avait vu ce qui se passait dans un lieu dont elle était séparée par une cloison ou par un mur. Les faits de cette nature sont connus et irrévocablement acquis à la science. Il ne serait donc pas étonnant que ceux-ci fussent vrais.

\* Sans doute il importe que le magnétisme animal soit débarrassé de tout ce bagage de charlatanisme dont il est trop souvent entouré; mais il importe aussi, lorsque l'Académie de médecine de

Paris *manque à ses devoirs* en refusant de constater des faits positifs, que les hommes qui aiment la vérité mettent de l'ardeur à la faire triompher. Un agent aussi puissant que le magnétisme ne peut être indifférent. Déjà des études historiques et philosophiques du plus haut intérêt semblent établir une grande liaison, une sorte de parité entre l'affection spéciale et momentanée produite par le magnétisme animal et les états particuliers connus sous les noms de *catalepsie*, *d'extase*, de *démonomanie*.

« Nantes a vu, dans un autre siècle, enfermer au Bouffai quatre magnétiques naturels. Ces malheureux, devenus somnambules lucides, racontèrent ce qui se passait et dans la ville et dans des châteaux voisins. On s'empressa d'expédier des courriers pour vérifier leur assertion et l'on trouva qu'ils avaient dit la vérité. L'on en conclut, à cette époque, où la science était moins avancée, que le diable était intervenu dans cette affaire, et les magnétiques furent brûlés vifs comme possédés du démon.

« Il y a quelques années une dame, non moins remarquable par l'élévation de son intelligence que par l'exaltation de ses croyances religieuses,

étonnait notre ville par les guérisons miraculeuses qu'elle obtenait parfois. Or, n'est-il pas à regretter que des violences déplorables, qu'une émeute dont nous avons à rougir, ait interrompu cette série de faits curieux dont la science devait relever et scruter toutes les circonstances, dont une philosophie éclairée eût dû protéger l'étude, en écartant avec énergie les obstacles que voulaient lui imposer l'ignorance et les préjugés.

« Quant à moi, je le dis hautement, ma conviction est bien établie.

« Je crois que, dans les temples de l'Inde, de l'Égypte et de la Grèce, le magnétisme était employé comme moyen curatif.

« Je crois qu'aux premiers jours du christianisme, les extatiques religieux de l'époque ont souvent présenté les phénomènes d'insensibilité si bien connus et décrits aujourd'hui. Je crois notamment que le martyr de Sainte-Perpétue, à Carthage, en fournit une preuve irrévocable.

« Je crois que les extatiques du diacre Pâris ont présenté les mêmes phénomènes, et que le célèbre chirurgien Morand n'a pas été dupe dans l'examen qu'il en a fait.

« Je crois au caractère contagieux de l'état d'extase, et, par suite, je crois à ce qui est raconté par les historiens, sur les extatiques des Cévennes, sur l'affaire d'Urbain Grandier et sur nombre d'autres.

« Je crois, de plus, que le magnétisme animal peut être dans la chorée, les paralysies locales, le tic douloureux, l'aménorrhée, la catalepsie, un moyen de guérison plus puissant et moins douloureux que le galvanisme lui-même, qui convient à la plupart de ces affections.

« Je n'ai donc aucune répugnance à admettre que M. Lafontaine ait pu guérir, chez mon confrère le docteur Recurt, du faubourg Saint-Antoine, un paralytique auquel il a rendu l'usage de la parole et du bras; chez mon ancien condisciple le docteur Casimir Renaud, près Tours, en présence de M. Lange, du maire de la Béraudière et de huit ou dix autres personnes, un paysan paralysé du bras gauche; — à Mons, à l'hospice de la Mendicité, un vieillard paralytique, etc., etc.

« Dans tous les cas, si ces faits sont douteux, vérifions-les par des expériences nouvelles; s'ils sont avérés, un nouveau monde s'ouvre aux in-

vestigations de l'homme, et nous serions criminels d'en négliger l'étude.

• Je vous salue, votre tout dévoué,

\* A. GUÉPIN.

« Nantes, 8 Novembre 1840. »

Grâce à tout ce bruit, mes séances publiques étaient très-suivies; — une foule immense se pressait dans l'Hôtel-de-Ville, et néanmoins, — chose bizarre, — les recettes demeuraient insignifiantes. — Je n'y songeais pas, mais le secrétaire général de la mairie attira mon attention sur ce fait, inconciliable, selon lui, avec la présence de cinq ou six cents spectateurs.

A nous deux, nous découvrîmes la supercherie; elle était commise par le concierge de la mairie, lequel introduisait, par une porte réservée, une grande quantité de personnes, sous prétexte de les mieux placer, mais, en réalité, afin de toucher et de s'approprier le prix de leurs billets; — de cette manière, le contrôle n'y pouvait rien voir, et les recettes, qui étaient, en fait, de douze à quinze cents francs, se trouvaient réduites à sept ou huit cents.

Ce fut un concert donné par Artot et M<sup>me</sup>

Cinti-Damoreau qui nous procura l'occasion de constater la fraude. Ces deux artistes avaient encaissé une recette modique, et cependant la salle avait été comble. Je m'étais rendu de bonne heure à l'Hôtel-de-Ville, et j'avais vu entrer plusieurs personnes par une porte que je ne connaissais pas et qui donnait sur un corridor. Je crus d'abord que l'on faisait passer par cette porte les personnes munies de billets donnés par Artot. — Toutefois, voyant la chose se répéter souvent, je voulus sortir par cette porte pour la reconnaître du dehors, mais elle ne s'ouvrait pas en dedans. — Je la cherchai vainement à l'extérieur, puis le lendemain j'en parlai au secrétaire de la mairie, qui fut à l'instant éclairé sur la probité du concierge, et le fit chasser immédiatement.

C'est là ce qui arrive dans la plupart des concerts, bals, séances, et même dans les théâtres, où cependant on exerce, à cet égard, une surveillance très-active. — Paul Dutrech, un de mes bons amis, ancien jeune premier du théâtre Feydeau, et plus tard directeur de l'Opéra-Comique, me le répétait souvent. — « Dans une salle, » me disait-il, « le quart, le tiers, et sou-

vent même la moitié du public, est là sans avoir payé, et cela indépendamment des personnes auxquelles l'administration a donné des billets. des loges, etc. »

Sur ces entrefaites, les parents de Manette, la croyant soumise à une influence pernicieuse. — disons le mot, — *démoniaque*, — la rappellèrent auprès d'eux. Je dus la renvoyer à Angers, et je partis pour Rennes avec Eugène. qui, pour me suivre, avait abandonné de son propre mouvement, malgré l'opposition de sa famille, sa profession de garçon de café.

---

## CHAPITRE IX

### Rennes

SOMMAIRE. — Sourds-muets. — Guérisons. — Une actrice somnambule. — *Victor l'Hérie*. — SAINT-MALO. — Un incrédule puni. — SAINT-SERVAN, DINAN, AVRANCHES. — *M. Raisin et Eugène*. — SAINT-HILAIRE. — VIRE. — CAEN. — Succès. — Guérisons. — Sourds-muets. — *L'abbé Jamet*. — Danse de Saint-Guy. — BAYEUX. — LE HAVRE.

A Rennes, comme à Nantes, mes séances furent suivies avec intérêt; et comme je persistais à ne présenter que des phénomènes physiques, le public les acceptait facilement. — Je détruisais ainsi des incrédulités, — je faisais des prosélytes nombreux, — on croyait au magnétisme, — mon but était rempli.

Je magnétisai là plusieurs sourds-muets, qui m'avaient été présentés par le docteur Bruté. Il y en eut un sur lequel j'échouai : je ne pus ramener chez lui la sensibilité de l'ouïe; c'était M. de Vigan, dont le frère était ingénieur. Ce

jeune homme n'était pas absolument sourd-muet; il exprimait même assez bien ses pensées par la parole; — il était fort instruit; c'était l'abbé Jamet, directeur de l'établissement des sourds-muets de Caen, qui avait fait son éducation, qui lui avait appris à parler par l'imitation des mouvements des lèvres et de la langue, — mais il n'entendait absolument rien. Deux autres, connus particulièrement du docteur, avaient perçu les sons de la voix et répété quelques mots.

Parmi mes guérisons dans cette ville, je n'eus rien à enregistrer de très-remarquable. C'étaient plutôt des rhumatismes, des névralgies, des migraines, des maux de tête. Cependant, je dois citer, pour mémoire, le fils de M. Molliet, libraire, enfant de douze ans, atteint d'une paralysie générale, et sur lequel j'obtins une amélioration assez grande pour donner l'espoir d'une guérison complète<sup>1</sup>.

J'ai relaté ailleurs<sup>2</sup> un accident produit par M. Dharemborg, qui se croyait un grand magnétiseur, parce qu'il avait endormi un jeune

<sup>1</sup> *L'Art de magnétiser*; 3<sup>me</sup> édition, page 127.

<sup>2</sup> *Idem.* Page 170.

homme de quinze ans. Mais un jour, il lui fut impossible de le réveiller, et l'on fut obligé de venir me chercher. Je réussis à détruire le sommeil et à remettre le jeune homme dans son état normal <sup>1</sup>.

Dans une répétition au théâtre de Rennes, je fis jouer un rôle à une actrice qui, éveillée, n'en savait pas le premier mot, et qui, pendant son somnambulisme, le joua à ravir, avec des intonations dans la voix et des nuances dans le jeu, telles que mon ami Victor l'Hérie, artiste fort distingué, mort d'une façon très-malheureuse, ne put s'empêcher de s'écrier, en l'entendant : « Elle devrait bien toujours dormir ! »

J'allai de là à Saint-Malo, où je donnai deux séances. Dans l'une d'elles, un M. Maillard se présenta à moi avec des manières très-hostiles, me demandant d'un ton d'autorité de le magnétiser. J'avais bonne envie de le renvoyer, mais, reconnaissant en lui une constitution nerveuse, je me décidai à essayer ce qu'il me demandait avec assez peu de formes.

En dix minutes, ses yeux se fermèrent ; il fut cloué sur le fauteuil, dans un état de torpeur et

<sup>1</sup> *L'Art de magnétiser* ; 3<sup>me</sup> édition, page 170.

de paralysie qui ne lui permettait d'ouvrir ni les yeux, ni la bouche, ni enfin de faire un mouvement.

— Je lui adressai la parole, il ne répondit pas; je lui dégageai les mâchoires, qui étaient contractées; alors, il me répondit: — « Je ne puis ouvrir les yeux, mais que m'avez-vous fait? Qu'est-ce que cette mauvaise plaisanterie? Vous m'avez attaché, je ne puis remuer! »

— Je lui dégageai les yeux, qu'il ouvrit au milieu de l'hilarité moqueuse du public, à qui son air arrogant avait déplu autant qu'à moi, et qui était enchanté de le voir mystifié.

— Le pauvre homme était véritablement abasourdi; ce n'était pas de l'étonnement, c'était de la stupéfaction, de la frayeur. Je lui rendis un bras et une jambe en les dégageant, et dès qu'il put les mouvoir, il voulut s'en aller; — mais il ne put se lever, ni même faire un mouvement de l'autre jambe. Il devint alors si nerveux qu'il se mit à pleurer, et qu'il aurait eu une attaque de nerfs, si je l'avais tenu plus longtemps dans cette situation. Dès qu'il fut entièrement remis, il se tâta, se toucha, marcha, et, reconnaissant qu'il s'appartenait encore, il se mit à rire :

— « Ah! monsieur, vous m'avez donné une fière leçon, et je vous réponds qu'elle me servira; — je serai plus prudent une autre fois. »

— En disant ces mots, il me tendit la main; je la lui pris et la cataleptisai; aussitôt son bras resta étendu sans qu'il pût le replier; alors le malheureux ne sut plus que devenir, et ce fut au milieu d'une nouvelle explosion de rires que je le rendis à son état normal.

A Saint-Servan, je donnai une séance à l'occasion de laquelle je me rappelai le passage de la mer Rouge par les Hébreux. Pour me rendre à cette petite ville voisine de Saint-Malo, j'avais suivi à pied la grève sablonneuse du port qui sépare les deux villes; — quand je voulus retourner par le même chemin, j'y trouvai vingt à trente pieds d'eau; la marée avait monté, et je dus prendre un bateau pour regagner Saint-Malo.

J'allai aussi à Dinan, donner une séance dans laquelle ce qui frappa le plus les médecins, et ce qui porta surtout la conviction dans leur esprit, ce fut l'expérience d'une bougie allumée devant les yeux du sujet, après que je les lui eus ouverts, expérience pendant laquelle la pu-

pille reste fixe invariablement, dans une immobilité complète, sans contraction ni dilatation aucune, effet fort remarquable et d'autant plus concluant qu'il est tout à fait indépendant de la volonté et impossible à simuler.

Je magnétisai aussi, dans la même séance, M. Tessier, employé chez l'ingénieur en chef de la ville; il fut plongé complètement dans le sommeil, et ne se souvint de rien au réveil.

Après avoir fait là plusieurs prosélytes, je gagnai Avranches, Vire, et j'y donnai des séances qui firent connaître le magnétisme sous son point de vue utile et salulaire.

A Avranches, M. Raisin, fils d'un médecin de Caen, désira être magnétisé afin d'être convaincu, car il s'avouait franchement incrédule. — En quelques minutes ses yeux furent fermés, et il fut plongé dans une torpeur profonde. A son réveil, il se trouva cloué dans son fauteuil sans pouvoir faire un mouvement ni même remuer la langue. Une fois dégagé, il me dit que ma tête lui avait paru tout à coup entourée d'une auréole phosphorescente, puis, qu'il n'avait plus rien vu, quoiqu'il eût les yeux ouverts. Après avoir été dégagé entièrement, il alla se

placer devant la cheminée, parce qu'il avait froid, et il me dit :

— « A présent, je ne vous crains plus. »

— « Vous vous trompez, » lui répondis-je, « vous êtes d'une nature trop impressionnable pour vous en tirer à si bon marché; vous ne pouvez plus remuer les pieds. »

Au même instant, il sentait ses jambes s'alourdir et son dos se fixer au marbre de la cheminée sans qu'il pût sans détacher.

En ce moment, Eugène entra, et se mit à rire de la position de M. Raisin en lui appuyant les mains sur les épaules; mais il ne put les retirer; je l'avais aussi cataleptisé. Tous deux restaient en face l'un de l'autre, riant de leur étrange position. Pendant ce temps, une des personnes présentes leur enfonçait des épingles dans les mollets sans qu'ils en eussent la moindre sensation.

C'est de ce même M. Raisin que je parle dans l'*Art de magnétiser*<sup>1</sup> à propos d'une expérience faite sur lui dans les bureaux du *Pilote du Calvados*.

D'Avranches j'allai donner une séance à Saint-

<sup>1</sup> L'*Art de magnétiser*; 3<sup>me</sup> édition, page 99.

Hilaire ; j'y magnétisai plusieurs personnes avec succès ; — puis je me dirigeai vers Caen en passant par Vire, où je fis aussi une séance de propagande.

J'arrivai enfin à Caen. Là, dans des séances multipliées, soit particulières, soit publiques, soit enfin, données spécialement pour des hommes de science dans le cabinet de physique de l'Académie, je fis des expériences qui portèrent la conviction dans l'esprit de ceux chez lesquels l'incrédulité et l'opposition systématique étaient le plus fortement enracinées.

Ce fut ainsi que, dans l'une de ces séances, le docteur Lebidois, sceptique déterminé, se défiant même de M. Delafoy, professeur de physique, et son ami, voulut se soumettre lui-même au choc électrique, et en même temps que le somnambule, qui le recevait sans broncher ; le docteur fut renversé et demeura quelques moments à reprendre toute sa connaissance ; quant au somnambule, il était resté impassible sans éprouver le moindre effet <sup>1</sup>.

Je fis entendre à Caen huit ou dix sourds-muets, et je demandai à M. l'abbé Jamet de me

<sup>1</sup> *Art de magnétiser*; 3<sup>m</sup>e édition, page 127.

permettre de faire des expériences dans l'établissement qu'il dirigeait avec talent; — mais il s'y refusa sous le vain prétexte que les enfants lui avaient été confiés, non pour les guérir, mais pour les instruire.

M. l'abbé Jamet comprenait-il bien la charité chrétienne et son mandat comme directeur d'un établissement pareil? Je n'hésite pas à me prononcer à cet égard :

— Non, M. Jamet manqua en cette occasion à tous les devoirs qui lui étaient imposés comme prêtre, comme directeur, comme savant et comme homme.

En effet, il ne pouvait se retrancher derrière la crainte de compromettre la santé des enfants, puisque le docteur Vatel, médecin de l'établissement et homme d'une réputation scientifique bien établie, lui répondait que les enfants n'avaient rien à redouter du magnétisme; — que le moyen était des plus simples et des plus inoffensifs; — néanmoins il persista dans son refus.

M. Jamet, prêtre orgueilleux et intolérant, ne ressemblait point à M. l'abbé Chazotte, directeur de l'établissement des sourds-muets de Tou-

louse. Celui-là, qui était la charité même, et un de ces prêtres qui feraient aimer la religion si tous leur ressemblaient, m'ouvrit avec bonheur son établissement et mit à ma disposition tous les enfants. Mais nous reviendrons là-dessus quand ces notes nous conduiront à Toulouse en 1846.

Repoussé de l'établissement où j'avais été chercher des sourds-muets, pour qu'on ne pût douter de leur infirmité bien constatée, je magnétisai plusieurs sourds-muets sortis de cette maison et sur lesquels M. l'abbé Jamet n'exerçait plus d'autorité.

Je magnétisai ainsi M<sup>lle</sup> Adélaïde Montaigu, âgée de trente-sept ans, et devenue sourde, à l'âge de dix-huit mois, à la suite d'une fièvre cérébrale.

Je parvins à lui faire percevoir les sons de la voix humaine qu'elle n'entendait pas auparavant. Elle ressentit, dès la première magnétisation, des picotements, des bourdonnements dans l'oreille droite.

Après trois séances, elle entendit et distingua les mots : *po, pa, ra, oh*, — mais elle éprouva des douleurs dans l'oreille droite. Au bout de dix

jours, elle distinguait et répétait, en les comprenant, des phrases de cinq à six mots. On aurait pu la guérir entièrement en la magnétisant pendant trois ou quatre mois, et si quelqu'un lui eût appris la valeur des sons, qui, pour elle, comme pour tous les sourds-muets, ne pouvaient devenir compréhensibles qu'à force d'être répétés, comme on le fait avec les enfants.

Mes guérisons de sourds-muets m'ont été contestées, en 1860, par M. A.-S. Morin, ce pauvre homme qui a écrit un livre sur le magnétisme et les sciences occultes sans avoir magnétisé beaucoup, et, par conséquent, sans connaître toutes les ressources qu'offre le magnétisme.

Voici un exemple de sourds-muets magnétisés à Caen : Edouard Féron était connu des docteurs Vatel, Leclerc et Faucon, et le traitement a été observé et suivi par eux.

Ce jeune homme était âgé de quinze ans lorsqu'il se présenta chez moi. A l'âge de 7 ans, il était devenu sourd à la suite d'une fièvre cérébrale. Un an après, il ne parlait presque plus. On le mit à l'établissement des sourds-muets que dirigeait M. l'abbé Jamet; il y resta cinq

ans, de Juillet 1833 à Janvier 1839. Lorsqu'il en sortit, il était entièrement *muet*; il ne savait et ne pouvait plus prononcer ni articuler une seule syllabe.

Le 6 Mars 1841, je le magnétisai à 7 heures du soir : il éprouva dans les deux oreilles, mais surtout dans la droite, des picotements et des bourdonnements qui persévérèrent toute la journée du lendemain.

Les séances suivantes produisirent les mêmes effets; quelques douleurs dans les oreilles s'y joignirent; mais l'audition ne se présenta pas. Ce ne fut que le 15 Mars que le jeune homme commença à percevoir certains sons de la voix humaine. Le 20, il entendit et distingua : — *papa* — *papa* — *bonjour*; — mais en croyant qu'il entendait par la poitrine. Le 30, il n'eut plus de picotements dans les oreilles, mais des douleurs très-aiguës se firent sentir, et, pendant deux ou trois jours, il entendit moins bien.

Enfin, vers le 2 Avril, les douleurs cessèrent et il entendit mieux. Edouard Féron put entendre, distinguer, répéter et écrire des phrases de cinq à six mots prononcées à ses oreilles, et cette fois c'était bien par les oreilles que les sons lui

parvenaient. Il distingua même qu'il entendait mieux de l'oreille gauche que de la droite.

Si l'on avait voulu continuer le traitement, ce garçon aurait été *entièrement guéri*, car l'amélioration s'était faite lentement, il est vrai, et même avec difficulté, mais progressivement et en augmentant chaque jour, après chaque magnétisation.

Sur un enfant de neuf ans, nommé Thouroude, sourd-muet de naissance, l'effet fut plus prompt. Dès la deuxième séance, il percevait et distinguait plusieurs mots, et M. Guérin, l'instituteur qui lui avait appris à lire et à écrire, se chargea de continuer le traitement d'après les indications que je lui donnai.

Les mêmes résultats eurent lieu sur le jeune Pinot, sourd-muet de naissance, dont le père était receveur de l'enregistrement à Pont-Audemer.

J'ai inséré dans l'*Art de magnétiser* le certificat du médecin, le docteur Follet<sup>1</sup>, constatant la surdité complète de cet enfant et l'amélioration produite par le magnétisme.

Le maire et le sous-préfet, en légalisant la

<sup>1</sup> L'*Art de magnétiser*; 3<sup>me</sup> édition, page 259.

signature du docteur, ont aussi constaté par quelques mots l'amélioration que j'avais obtenue sur ce garçon, que son père a dû continuer à magnétiser pour arriver à une guérison complète.

Pendant mon séjour à Caen, je fus trompé et mystifié d'une manière complète par un enfant qui se faisait passer pour sourd-muet. On accuse les magnétiseurs de chercher à tromper le public; on a tort, en vérité; ils peuvent être et sont quelquefois trompés, mais jamais un magnétiseur sérieux n'a mis aucune fraude dans ses expériences. J'ai donc été trompé, mystifié, et bien d'autres avec moi.

Je rencontrai un matin, chez M. Angot, négociant, un enfant de 13 à 14 ans, sourd-muet, qui demandait l'aumône; sa misère, son infirmité et son air intelligent, m'intéressèrent. J'essayai de lui faire comprendre, par signes, que je pouvais le guérir, et je lui donnai mon adresse pour qu'il vînt me trouver. Mais ayant regardé ma carte, il me fit signe de le suivre et me conduisit chez le docteur Lecœur, qui, en me voyant avec lui, me dit aussitôt:

— • J'étais allé hier chez vous, et j'allais y

retourner ce matin, pour vous proposer de magnétiser ce jeune garçon, qui est sourd-muet, que j'ai vu plusieurs fois dans la ville, et que j'ai rencontré hier. »

Je lui racontai comment j'avais trouvé l'enfant chez M. Angot, et comment, sur ma proposition de le magnétiser, le jeune garçon m'avait conduit chez lui.

Il fut convenu que le docteur amènerait l'enfant au cabinet de physique de l'Académie, où je devais faire, à onze heures, quelques expériences d'électricité sur mon somnambule; et que là, devant une douzaine de personnes, nous ferions constater par tous ces messieurs la surdité de ce garçon.

A onze heures et demie, MM. *Vatel*, docteur-médecin, *Delafoy*, professeur de physique, *Bertrand*, doyen de la Faculté des Lettres, *Raisin*, docteur, doyen de la Faculté de Médecine, *Lecœur*, père, *Lecœur*, médecin, *Lebidois*, médecin, *Blin*, pharmacien, *Perrier*, docteur, *Dessain*, professeur de physique, *Séminel*, avocat et rédacteur du journal *Le Pilote du Calvados*, *Lebarillier*, le procureur du roi *Nupallay*, de *Ranville*, *Marie*, de Cherbourg, *Halbique*, pharma-

rien, et quelques autres, étaient réunis dans le cabinet de physique.

Le docteur Lecœur présenta l'enfant, que tous ces messieurs connaissaient depuis longtemps comme étant sourd-muet. et pour lui avoir fait l'aumône.

En leur présence, M. Delafoy tira quelques coups de pistolet de Volta, il se servit d'une trompe acoustique avec laquelle il parla dans les oreilles du garçon; on jeta des cris à l'improviste, on fit tourner la roue dentelée d'une grande machine électro, qui produisit un bruit affreux; rien ne vint déceler que l'enfant entendit; sa figure, ses yeux, ses paupières, restèrent impassibles, et il fut démontré, pour tous les spectateurs, qu'il était entièrement sourd; sur mon interpellation, plusieurs médecins déclarèrent que, pour eux, la surdité était évidente, et qu'ils en signeraient volontiers la déclaration.

Je ramenai l'enfant, qui se nommait *Paul Grout*; et à deux heures et demie, à l'hôtel, devant MM. *Lecœur*, père, *Lecœur*, docteur, *Tabourier* et deux autres personnes, je magnétisai ce jeune garçon. Dix minutes n'étaient pas écoulées, que déjà il prétendait souffrir dans l'oreille

droite; et après une demi-heure de magnétisation, il entendait les sons de la voix et les coups frappés sur une boîte.

Jusque-là, rien n'était extraordinaire, parce que souvent les sourds-muets que l'on parvient à faire entendre, éprouvent des démangeaisons, des douleurs, des bourdonnements dans les oreilles pendant la première séance et entendent et distinguent quelques sons à la fin; la jeunesse du garçon (il avait 13 ou 14 ans) pouvait rendre la guérison plus facile.

Le soir il y avait un changement si remarquable et si étonnant, que je ne pus me défendre de le montrer à la séance publique, avec trois autres sourds-muets qui eux, avançaient doucement vers leur guérison.

Le lendemain, dimanche, je fus effrayé des progrès; et, dès lors, commençant à craindre d'être trompé et ne voulant tromper personne, je pris les moyens pour avoir des renseignements.

— *Pierre-Paul Grout*, prétendait avoir été élevé à l'hospice de Rouen; j'écrivis de suite au maire de cette ville, j'allai à la mairie de Caen, où je trouvai le premier adjoint, qui, à ma

prière, s'empessa de faire écrire aussi à Rouen, afin que les renseignements fussent plus prompts, plus exacts. J'écrivis à Vire, et fis écrire par une personne dont la famille habite cette ville, pour savoir si Paul Grout y était né comme il le disait.

J'allai enfin chez M. Violard, commissaire de police, le prier de faire une enquête sur cet enfant, près des personnes qui, depuis trois mois, lui faisaient l'aumône. Je cherchai à m'éclairer et à rassembler toutes les preuves de la surdité ou de la fraude.

Le commissaire vint le voir avec un de ses agents; celui-ci crut le reconnaître pour l'avoir arrêté 15 ou 18 mois avant, et l'avoir conduit à l'hospice St-Louis; à cette époque il parlait et entendait fort bien.

Le commissaire l'y mena; il fut reconnu par toutes les religieuses, qui cependant, devant ses dénégations par signes, n'osaient pas affirmer, mais une de ces dames le reconnut positivement, l'interpella vivement, et alors il avoua qu'il n'était ni sourd ni muet.

On le ramena à l'hôtel, et de là chez le pro-

cureur du roi qui le fit conduire en prison et passer en police correctionnelle.

Il avoua que c'était un aveugle, qui jouait de la clarinette sur le pont, qui l'avait engagé à faire le sourd-muet pour implorer la charité des passants; et que, lorsque le docteur Lecœur lui avait parlé de le guérir, il avait accepté, parce qu'il espérait demeurer à l'hôtel et y bien vivre.

Il avait des antécédents qui dénotaient une dépravation précoce; il avait quitté ses parents, qui étaient d'honnêtes artisans de Vire, pour aller vagabonder; il avait volé un âne qu'il avait rencontré, s'en était servi et amusé pendant deux jours, puis, craignant d'être pris, il l'avait mené sur le bord d'une falaise, et l'avait précipité en bas, où le malheureux animal s'était brisé.

Il fut condamné à deux ans de prison et enfermé dans une maison de correction. — Se sera-t-il corrigé? — j'en doute, mais, loin de me nuire, cette mystification démontra ma loyauté à tous, grâce aux moyens que j'avais employés pour connaître la vérité.

Plus tard je me rendis à Bayeux pour y

donner une séance; — j'y fis entendre un vrai sourd-muet chez le docteur Labbé, et j'y magnétisai aussi un somnambule naturel, maçon de son état, et qui dansait aussitôt qu'il arrivait au somnambulisme.

J'allai aussi donner une séance au Havre. J'y magnétisai plusieurs personnes de la ville, sur lesquelles je produisis de la somnolence et une demi-insensibilité.

J'obtins, à Caen, plusieurs guérisons, dont l'une des plus remarquables fut certainement celle d'un enfant atteint d'une chorée, autrement dite danse de Saint-Guy, et que le médecin regardait comme perdu<sup>1</sup>. Enfin une autre cure, que j'opérais dans cette ville, m'amena à faire un voyage en Angleterre, comme on le verra dans le chapitre suivant.

---

<sup>1</sup> *L'Art de magnétiser*; 3<sup>m</sup>e édition, page 234.

## CHAPITRE X

SOMMAIRE. — ANGLETERRE. — LONDRES. — Les dames *Sherwill*. — Départ pour Londres. — M<sup>me</sup> *Gosset* : surdité. — Effet comique de l'eau magnétisée. — Le docteur *Elliotson*. — Un baronnet en fuite. — Séances particulières et séances publiques à Hanover-Square. — Le *Times*. — Ma barbe. — Le *Sleeper* et les voleurs de Londres. — Parenthèse : *La Petite Pologne*. — Le quartier Irlandais. — Les *Workhouses*. — Un coup de bistouri. — Polémique des journaux en Angleterre. — Cas remarquable d'hystérie. — Effets admirables. — Guérisons. — Ma popularité. — Une torpille. — Un jeûne de quinze jours. — La *Taverne* de Londres. — Un *quaker*. — Deux séances à Brighton. — Singulière coutume. — Auto-magnétisation, accident, cécité partielle.

J'avais aussi traité, à Caen, avec le plus grand succès, deux demoiselles anglaises, les filles de M<sup>me</sup> *Sherwill*; l'une se mourait d'une maladie de foie compliquée de crises hystériques, et pour laquelle les médecins avaient employé les sangsues avec profusion; — aussi l'état de la malade était devenu désespéré, et la Faculté

l'avait en quelque sorte abandonnée, quand on s'adressa à moi.

En quelques séances de magnétisme je fis disparaître une partie des accidents; — les crises d'hystérie cessèrent, et, le foie calmé reprit ses fonctions, qui se régularisèrent en peu de temps.

Un mois de magnétisations suffit pour guérir entièrement cette jeune fille, dont l'état était désespéré avant l'emploi du magnétisme.

J'avais aussi rendu l'ouïe à la deuxième sœur, qui n'entendait pas du tout de l'oreille gauche.

Toute la famille, appréciant à leur juste valeur les bons effets du magnétisme, avait engagé une tante des jeunes filles, M<sup>me</sup> Gosset, qui habitait l'Angleterre, à venir suivre près de moi un traitement magnétique pour une surdité complète dont elle était atteinte. Cette dame me fit demander si je voudrais aller la traiter à Londres; — sa prière coïncidant avec quelques invitations à venir faire de la propagande magnétique, qui m'étaient adressées d'Angleterre, je me décidai à partir pour ce pays.

Je m'embarquai au Hâvre avec Eugène, mon somnambule, sur lequel je produisais tous les phénomènes physiques du magnétisme. Je tou-

chai le sol anglais à Southampton le 16 Juin 1841; — je pris aussitôt le chemin de fer, et, le jour même, je descendais, à Londres, à l'hôtel du Prince-de-Galles. Le lendemain, j'étais installé dans un appartement de la rue Pall-Mall-East, en face le collège des médecins, près la place Trafalgar, au milieu de laquelle on a placé depuis la statue de Nelson.

Je me présentai chez M<sup>me</sup> Gosset, qui demeurait près du château de Windsor, à Datchet, où son mari était ministre de l'Église. Je commençai aussitôt son traitement, et j'obtins, après quelques séances, une amélioration sensible dans l'ouïe, amélioration qui continua en augmentant chaque jour : les fonctions digestives se faisant mal, je magnétisais tous les jours une carafe d'eau, afin de stimuler l'estomac de la malade, qui s'en trouvait fort bien, et cette eau magnétisée produisit un jour un incident burlesque, dont il n'est pas inopportun de dire un mot ici, ne fût-ce que pour mettre une fois de plus les incrédules en présence de faits qui devraient les convaincre.

Depuis que j'avais prescrit à M<sup>me</sup> Gosset l'eau magnétisée comme boisson, cette ordon-

nance m'avait attiré sans mesure les rires et les moqueries de sa jeune et charmante fille; — M<sup>lle</sup> Louisa voulait bien croire au magnétisme et ne se refusait pas à reconnaître, avec joie, tous les bons effets qu'en éprouvait sa mère, mais sa bonne volonté s'arrêtait à l'eau magnétisée, qu'elle traitait de *humbug*, ne pouvant, pareille en cela à beaucoup d'autres personnes, admettre que cette boisson pût exercer quelque influence sur un malade. Aussi, malgré tout le soulagement que retirait M<sup>me</sup> Gosset de mon ordonnance, M<sup>lle</sup> Louisa n'en persistait pas moins à me rire au nez de la façon la plus gracieuse, lorsqu'il était question d'eau magnétisée.

Un jour, pour la convaincre, je l'engageai à boire un verre de l'eau que j'avais préparée pour sa mère.

Le lendemain, à mon entrée dans le salon, où la famille était rassemblée, tout le monde partit d'un éclat de rire homérique, en regardant M<sup>lle</sup> Louisa, qui s'enfuit en riant elle-même. Je ne savais à quoi attribuer cette hilarité, lorsque M<sup>me</sup> Gosset me dit que sa fille était bien punie de son incrédulité, et qu'aujourd'hui elle

reconnaissait toute la puissance de l'eau magnétisée.

Elle ajouta en riant :

— « Louisa, depuis hier, ne cesse de faire des promenades ; l'eau magnétisée qu'elle a bue a produit sur elle l'effet d'un violent purgatif... »

Le troisième jour après mon arrivée à Londres, j'allai faire une visite au savant docteur Elliotson, que je connaissais de réputation pour un zélé partisan du magnétisme, et même pour avoir été quelque peu victime de ses convictions, toujours honorablement proclamées. Mon nom ne lui était pas étranger, car je lui avais adressé, en 1839, plusieurs numéros du journal « le *Magnétophile* » que je publiais alors avec Victor Idjiez.

Aussi le docteur me reçut-il avec une bienveillance qui n'était pas exempte, toutefois, de cette réserve que les Anglais témoignent volontiers aux gens qu'ils n'ont pas encore eu l'occasion d'étudier et de bien connaître.

Je lui expliquai comment j'entendais la propagande magnétique, et quels étaient les phénomènes que je me proposais de présenter

dans des séances publiques. Il ne m'encouragea pas, et m'engagea même à repartir bien vite, me prédisant un échec complet. Je sortis de chez lui un peu étonné, mais non découragé, et reconnaissant encore une fois que je ne devais compter que sur moi-même. — J'étais déjà familiarisé avec cet isolement de ressources, avec lequel je me trouvais aux prises dans chaque ville où je séjournais pour la première fois, et je ne m'en effrayais point : — au contraire, le puis dire, qu'en présence de la lutte, je me suis toujours senti plus fort qu'à l'ordinaire, et maître d'avance de la situation.

Cependant nous étions au samedi, et, dès le dimanche matin, le docteur Elliotson, accompagné d'un autre médecin, le docteur Symes, vint me voir et m'engager à prendre le thé le soir même chez lui, en me disant :

— « Nous ferons un peu de magnétisme. »

— Je lui proposai de mener avec moi mon somnambule et d'expérimenter sur lui ; — il me refusa, en me répétant que nous ferions du magnétisme, mais entre nous ; — je compris alors que le docteur, avant de me venir en aide, voulait savoir à quel homme il avait à faire, quelle

était la puissance dont je disposais et comment je la dirigeais.

Je me rendis à son invitation, et je trouvai réunies dans son salon une vingtaine de personnes, parmi lesquelles des docteurs, des membres du Parlement et de l'aristocratie titrée de Londres. Tous ces messieurs parlaient français et me firent la gracieuseté de ne pas dire un seul mot d'anglais. — Je portais la barbe comme aujourd'hui, mais alors elle n'était pas blanche. J'étais jeune encore : j'avais trente-huit ans, et je possédais toutes mes forces. Après m'avoir fait prendre du café, du thé, le docteur me proposa de magnétiser un de ses amis, fort incrédule, et sur lequel, lui, docteur, n'avait jamais pu rien produire. C'était un baronnet d'une quarantaine d'années, fort et bien pris, et plutôt nerveux que sanguin ; — sa figure exprimait plus que de l'incrédulité, c'était du dédain qui s'y laissait lire. Après avoir examiné quelques instants le personnage, je l'acceptai pour sujet de mon expérience. Je le priai de s'asseoir ; j'en fis autant, en me plaçant devant lui, ses genoux entre les miens, sans cependant les toucher ; je lui pris les pouces, je

me concentrai en moi-même, et je commençai à chercher à agir sur lui, doucement d'abord, puis, en mettant plus d'énergie dans l'émission du fluide, à mesure que je constatais du trouble dans ses yeux. Après une vingtaine de minutes, son regard était devenu fixe et ses yeux semblaient ne pas voir; — ses jambes s'allongèrent lentement, de manière que, tout en demeurant assis, il était droit et raide comme une planche. Je fis alors quelques passes, et je lui demandai, en français, ce qu'il éprouvait. Mais je n'obtins pas de réponse. Le docteur, pensant qu'il préférerait répondre en anglais, lui fit la même question dans cette langue, mais il ne fut pas plus heureux que moi. Le gentleman était devenu sourd ou muet, peut-être l'un et l'autre. Il demeurait étendu, sans pouvoir répondre ni faire un mouvement; — je pris alors une de ces longues aiguilles dont j'étais toujours muni, et je la lui enfonçai dans le bras et dans la jambe; il ne donna aucun signe de sensation, et je crus pouvoir annoncer, sans craindre une mystification, que cette personne était magnétisée.

Tout le monde s'approcha : chacun lui adressa la parole sans obtenir de réponse; — je fis vi-

vement, d'une seule main, quelques passes transversales devant son visage, et aussitôt M. X. respira bruyamment. Il répondit alors aux questions qu'on lui fit, tant en français qu'en anglais, qu'il se trouvait : — « dans un état tout particulier, « dont il ne pouvait se rendre compte, et qu'il « ne pouvait pas remuer, quoique jouissant de « toutes ses facultés intellectuelles. » — Je lui dégageai une jambe, il la retira vivement lorsque je le piquai légèrement; — j'enfonçai entièrement l'aiguille dans l'autre jambe, que j'avais laissée magnétisée; elle resta immobile, et le baronnet avoua qu'il n'avait rien senti; — mais on ne put jamais lui faire convenir qu'il était magnétisé; — sa réponse était invariable : — « Je suis dans un état particulier, etc., etc. »

Lorsqu'il fut entièrement démagnétisé, il se hâta de disparaître, et, pendant les quatre mois que je passai à Londres, il ne mit jamais les pieds chez son ami le docteur Elliotson.

Avait-il été blessé des rires que son état avait provoqués chez tous ses amis? S'était-il senti humilié d'avoir été ainsi annihilé par un autre homme, ou bien encore, redoutait-il les suites,

ou le renouvellement de cette influence? C'est ce que je n'ai jamais pu savoir.

Cet effet prodigieux, obtenu spontanément sur une personne aussi connue de tous les assistants qu'étrangère à moi-même, et dont l'incrédulité était patente, convainquit toutes les personnes présentes que le magnétisme était bien réellement une force réelle et susceptible de devenir très-grande entre les mains de ceux qui savent en faire un usage raisonné.

Le docteur se décida spontanément à me prêter son concours: — il me forma un public des personnages les plus distingués de l'aristocratie, et je donnai, chez moi, une séance préparatoire et gratuite, dans laquelle je présentai, sur Eugène, toutes les expériences que j'avais l'habitude de faire dans mes séances publiques.

Mon salon, quoique grand, ne l'était pas assez pour contenir toutes les personnes venues pour assister à cette séance, car le docteur avait frappé à la porte de tous ses amis, et ils étaient nombreux.

Entre autres sommités du grand monde on remarquait, dans cette assemblée, la duchesse de Portland, lady Somerset-Granville, lord Stan-

hope, lord Grey, le comte d'Orsay, gentilhomme français, roi de la *fashion* de Londres à cette époque, et beaucoup d'autres grands personnages, des médecins, des journalistes, des hommes de lettres, des quakers, etc., etc.

Toutes mes expériences réussirent, au vif étonnement de cette honorable réunion; — aussi reçut-on avec plaisir l'annonce d'une seconde séance que je comptais donner chez moi avant d'en organiser de publiques.

Quelques jours après, mon salon était rempli du monde le plus distingué, qui avait sollicité, près du docteur Elliotson, la faveur d'être admis.

Après cette seconde séance, je reçus les compliments les plus flatteurs, et l'assurance que tout ce beau monde s'empresserait de se rendre à ma séance publique.

Mais pour donner ces séances publiques, il m'avait fallu me mettre en quête d'une salle, et régler tous les préliminaires, ce qui n'était point chose facile pour un Français qui ne connaissait personne à Londres et qui ne savait pas un mot d'anglais.

Déjà pour m'installer dans l'appartement que j'occupais, et qui m'avait été indiqué d'avance

par les dames Sherwill, j'avais été obligé, pour m'expliquer, d'avoir recours à une mimique étonnante, qui cependant ne m'avait servi à rien.

Cet appartement était tenu par deux sœurs qui n'étaient plus de la première jeunesse, et qui ne parlaient pas le français; — qu'on juge de notre facilité à nous comprendre. — Aussi, notre manière de converser fut-elle tout d'abord des plus grotesques. — Je présentais l'adresse que les dames Sherwill m'avaient donnée; on me répondait : « *Yes!* » — Je demandais un appartement; — on me répondait encore : « *Yes!* » — J'entrais dans une chambre, je parlais le plus distinctement possible, je faisais le simulacre de dormir sur un lit : ces dames riaient aux éclats, et me répondaient : « *Yes!* » — J'entrais dans un salon, je faisais les gestes de manger, de boire, je demandais le prix, — le « *Yes!* » éternel se faisait encore entendre, mais nous n'en étions pas plus avancés, et décidément j'avais beau employer toute la mimique que j'avais pu apprendre avec mes sourds-muets de Caen, je ne parvenais pas à me faire comprendre. En revanche, les deux dames riaient de si bon cœur que je faisais comme elles, et que je me moquais

moi-même, de la meilleure grâce du monde, de mon incapacité à me faire entendre.

Heureusement, le valet de chambre d'un membre du Parlement, qui demeurait dans cette maison, arriva sur ces entrefaites; — il parlait un peu le français. Je lui expliquai ce que je demandais depuis une demi-heure aux deux sœurs; — il leur en fit part. Aussitôt les rires et les *yes* recommencèrent. Mais ces dames me tendirent la main et m'acceptèrent pour leur locataire. Les conditions furent promptement réglées, grâce à l'obligeance de ce voisin complaisant, que je mis maintes fois à contribution.

Je devais donc m'attendre à rencontrer quelques difficultés dans la recherche que je me proposais de faire, d'une salle où le public fashionable voulût bien venir, et qui, en même temps, ne fût pas antipathique à la bourgeoisie.

Ce fut un compatriote, un Français, M. Garnier, qui me tira d'embarras. Il était marchand de musique, — Waterloo-Place, — et je lui fus présenté par Lablache, — le *padre*, — que j'avais beaucoup connu à Paris, et que j'eus le bonheur de rencontrer à Londres.

M. Garnier, homme d'une extrême obligeance, me mena droit à Hanover-Square, où se trouvait une maison toute spéciale, dans laquelle on avait à choix des salles de diverses grandeurs, jusqu'à une grande salle qui pouvait contenir trois mille personnes.

J'en choisis une pouvant contenir six cents personnes à peu près ; M. Garnier en débattit le prix et fit de suite des arrangements pour que je pusse en prendre une plus grande, si je le désirais, après la première séance. Il me fit mettre des annonces dans le *Times* et dans plusieurs autres journaux ; j'envoyai des cartes d'entrée pour les rédacteurs, et le jour indiqué, à deux heures de l'après-midi, j'ouvrais bravement ma séance sans interprète, comme je l'avais fait chez moi pour les deux précédentes.

Toutes les personnes présentes comprenaient et parlaient le français. — Mes expériences de sommeil, d'insensibilité, de catalepsie, d'attraction, qui toutes dépendaient de moi seul, réussirent parfaitement, et le fait qui frappa le plus fut la magnétisation presque complète du neveu de l'un des propriétaires du *Times*, jeune homme fort connu dans Londres, et sur lequel je pro-

duisis les principaux phénomènes physiques du sommeil magnétique, sans que je l'eusse toutefois absolument plongé dans cet état.

En sortant de cette séance, je dînais chez le docteur Elliotson, où je rencontrai une vingtaine de ces spectateurs enthousiasmés. Mon hôte lui-même était ravi; mon succès était aussi le sien, car, en fervent défenseur du magnétisme, il combattait depuis longtemps pour cette science, à laquelle il avait sacrifié même les places qu'il occupait à l'Université et dans divers hôpitaux.

Il tenait le haut bout de la table; j'étais à sa gauche, et le révérend Townsend était placé à sa droite; c'était la première fois que j'assistais à un dîner de cérémonie à Londres; celui-ci se passa gaîment; on parla beaucoup magnétisme, et le docteur me proposa de prendre pour sujet, lors de ma seconde séance, une jeune fille qu'il avait magnétisée quelques années auparavant, et qui était somnambule clairvoyante. J'acceptai.

Tous les journaux de Londres parlèrent avec enthousiasme de ma première séance, et annoncèrent la seconde. Le *Times* fit un long article,

dans lequel il me donna le conseil, que je suivis, de prendre un interprète et de parler moi-même un peu moins vite. Il prétendait, probablement avec raison, que ma parole avait la vitesse d'un chemin de fer; puis il s'étendait avec complaisance sur ma barbe et mes moustaches, qu'il traitait d'*énormes* et de *prodigieuses*. C'était me donner la plus grande publicité, car, à cette époque, 1841, j'étais le seul homme en Angleterre qui portât barbe et moustaches; aussi j'avais vu, dans Regent-Street, bien des femmes se couvrir le visage, en jetant un cri à mon aspect, ou se détourner pour ne pas me voir; d'autres, en voiture, me regardaient, au contraire, en riant. — Du reste, ma barbe et ma profession de *Sleeper* (endormeur) me servirent plus d'une fois à me tirer de certains pas désagréables. Une nuit, entre autres, je revenais seul, à pied, vers deux heures, et je passais dans une petite rue parallèle à Regent-Street, lorsque je sentis une main un peu lourde se poser sur mon épaule. Je me retournai, mais, en m'apercevant, l'homme, qui n'était autre chose qu'un voleur, jeta un cri: — « Le Sleeper! » — et se colla sur la muraille, de l'autre côté

de la rue, dans un état de frayeur vraiment comique. Je le laissai là, et continuant ma route, j'arrivai, sans autre aventure, à mon domicile.

Ce fut bien certainement à cet article du *Times*, parlant de ma barbe et de mes moustaches, que je dus la popularité et la sécurité dont j'ai joui à Londres et dans toute l'Angleterre. Partout où j'arrivais, j'étais déjà connu; les journaux de chaque ville ayant reproduit cet article, ainsi que les divers récits des expériences de chaque séance, en les embellissant et en leur donnant des proportions fantastiques.

J'étais l'homme puissant, le magicien capable d'endormir toute la ville et de se rendre maître de chacun.

Mon pouvoir semblait surnaturel, et si étendu que rien ne pouvait lui résister. Enfin, j'étais un homme dont on pouvait tout craindre et sur lequel rien ne pouvait agir, pas même le couteau; — c'était de la superstition, de la croyance au sortilège.

J'ai toujours été quelque peu aventureux et désireux de tout connaître; — c'est ainsi qu'autrefois, à Paris, en 1830, m'étant fait un ami d'un homme qui avait été blessé en combattant

à côté de moi, et que j'avais pensé avec mon mouchoir, celui-ci me confia plus tard, en venant me revoir, qu'il habitait la *Petite-Pologne*, quartier de Paris dans lequel, à cette époque, on ne passait pas sans danger, même dans la journée; — en raison peut-être de cette répugnance universelle, je désirais, depuis longtemps, visiter ce quartier de triste renom; — un de mes amis, — un littérateur, — partageant ce désir, nous nous décidâmes à le satisfaire sous les auspices de ma nouvelle connaissance, qui m'avait donné le mot de passe et rendez-vous, à dix heures du soir, dans la rue de la Pépinière.

— En avançant, nous fûmes accostés par un être qui s'était détaché de la muraille pour se rapprocher de nous sans que nous l'eussions vu venir. Un peu plus loin, il nous remit entre les mains d'un autre qui nous conduisit, par mille détours, dans la salle inférieure d'un marchand de vin. Là, je retrouvai mon homme, tout fier et tout joyeux, qui nous présenta à une douzaine d'individus à mine patibulaire, êtres mystérieux qui semblent sortir de dessous terre aux jours des révolutions, et qui portent sur le visage l'indélébile cachet de tous les vices. Il nous fallut

donner et subir force poignées de mains, — c'était aussi la mode en ce haut lieu. Je demandai du vin au cachet vert, au grand enthousiasme de ces honnêtes gens, et, après avoir fait, pendant quelques instants, notre profit de leur conversation, nous nous retirâmes, accompagnés de toutes sortes de protestations de dévouement, au cas où nous aurions besoin de ces dignes auxiliaires.

— Je ne crois pas que mon ami ait, plus que moi, fait usage d'une si précieuse ressource.

Ce genre de curiosité n'avait fait que croître en moi; plusieurs fois, j'avais entendu parler, à Londres, du quartier habité par les Irlandais, comme d'un réceptacle de malheureux démoralisés par la misère et la débauche, vivant d'une vie toute bestiale plutôt que comme des êtres doués d'intelligence.

Déjà, grâce à ma barbe, j'avais pu visiter impunément les tavernes, les *workhouses* du port, des environs de la Tour, de la Cité; — j'étais entré dans ces lieux maudits, où l'on n'entend qu'imprécations contre Dieu et menaces contre les hommes. J'avais observé que tous ces êtres, hommes et femmes, quoique abrutis par

le *gin*, se taisaient à mon arrivée, et qu'ils se laissaient considérer par moi tout en détournant la tête.

Intéressé, malgré tout, par ces observations, je me rendis donc dans ce quartier de misères; là je vis des enfants tout nus, hâves et maigres à faire pitié, dans un cloaque puant et infect où j'enfonçais plus haut que la cheville, se rouler dans cette fange, se battre pour attraper une pelure de pommes de terre, je vis des femmes, à peine vêtues, se jeter dans la mêlée et dévorer ce qu'elles avaient pu saisir.

C'était la faim, la faim hideuse, inassouvie, avec tout son cortège de souffrances, c'était la misère au plus haut degré. La débauche et l'orgie avaient abruti ces malheureuses aux jambes et à la poitrine nues, auxquelles des haillons et de la boue servaient de vêtements pour couvrir à demi un corps devenu hideux. Leur œil hébété ne jetait une lueur qu'aux seuls mots de *gin*, et de *whiskey*; elles n'avaient plus qu'un désir, se rassasier de ces infernales liqueurs qui leur faisaient oublier un instant leur misère, mais qui tuaient leur corps aussi sûrement que le poison le plus violent, que la lame la plus aiguë.

Je vis encore, en passant dans ces rues, dans ces ruelles, des hommes appuyés contre les murs, et dont le visage exprimait les vices les plus ignobles. Leurs yeux jetaient un sinistre éclair lorsque, m'apercevant de loin, et comptant sur une proie facile, ils se préparaient à m'arrêter ; — puis, tout à coup, reconnaissant la barbe du Sleeper, à la clarté fumeuse de quelque lanterne rouge, indiquant une taverne, ils s'éloignaient effrayés en évitant mes regards.

Je ne sais si ce quartier existe encore, mais, en 1841, il était tel que je viens de le décrire. Les rues qui déshonoraient, il y a trente-cinq à quarante ans, le faubourg St-Marceau et la Cité à Paris, ne peuvent donner une idée de cet infect séjour, cloaque immense où croupissait une population considérable dans des boues d'un pied de profondeur, formées par tous les immondices et les ordures de ces pauvres êtres condamnés à végéter dans cet air méphitique et à mourir sans savoir ce qu'est la vie, n'ayant qu'une pensée, le *gin*, et mourant sur leur fumier comme ils avaient vécu, spectacle navrant à considérer, même en passant.

J'eus toutes les peines du monde à sortir de

ce dédale de rues dans lequel je m'étais enfoncé en observant toutes ces misères, car, lorsque je voulais demander mon chemin, hommes et femmes fuyaient à mon approche. Enfin je parvins à m'en tirer, et je retrouvai, avec une certaine sensation de soulagement, la clarté du gaz, qui ne pénétrait pas jusqu'au fond de ces abîmes.

---

Les journaux avaient tant parlé de ma première séance, les personnes qui y avaient assisté en avaient raconté tant de merveilles, que le jour de la seconde, non-seulement la salle était entièrement pleine, mais encore les escaliers, les vestibules étaient encombrés de personnes qui avaient pris leurs billets. De plus, il y avait sur le trottoir au moins un millier de personnes faisant *queue* pour entrer.

On m'invita à faire ouvrir la grande salle des concerts, dont les portes donnaient dans la salle que j'avais retenue. Je m'y refusai, et j'essayai de pénétrer dans les escaliers pour ordonner au buraliste de refuser des billets et de rendre l'argent aux personnes qui ne pouvaient entrer. Mais tout le monde me demanda si avec

les billets pris ce jour-là on pourrait entrer un autre jour; j'y consentis bien volontiers; tous ceux qui se trouvaient dans l'escalier et les vestibules gardèrent leurs billets, et les personnes qui faisaient *queue* dans la rue voulurent aussi prendre les leurs d'avance.

Quelques jours après, la grande salle d'Hanover-Square était comble. Je magnétisai ce jour-là Lucy Clarke, la jeune fille dont le docteur Elliotson m'avait parlé; elle tomba seulement dans le somnambulisme naturel, état qui présente des différences très-marquées avec le somnambulisme magnétique.

Ainsi, quand on engage un somnambule magnétique à s'asseoir ou à faire telle ou telle chose, on ne rencontre point d'opposition chez lui; — il n'y voit point d'inconvénient, et d'ailleurs il est dans un état passif; — il n'en est pas de même du somnambule naturel, qui n'écoute que ses idées, n'en change que très-difficilement, et les exécute sans s'occuper des personnes qui l'entourent. C'est ainsi qu'on vit Lucy Clarke courir sur l'estrade sans vouloir reconnaître mon autorité; — je fus obligé, pour l'arrêter, de la cataleptiser entièrement et de la

laisser dans cette position, raide comme une planche, jusqu'au moment où je voulus la réveiller. Lorsque je l'eus tirée de cet état, ce fut une nouvelle lutte, et je dus finir par l'éveiller, mais non sans peine.

Je n'avais pu obtenir d'elle aucune expérience de lucidité, quoiqu'elle fût, disait-on, très-lucide d'ordinaire. Elle était, ce jour-là, trop occupée d'objets qui la concernaient personnellement.

Dans cette séance, un jeune homme, M. Baggalay, élève de l'Université de Cambridge, et fort incrédule, se présenta pour être magnétisé. Je me mis en devoir de le satisfaire; — au bout de cinq minutes, il étouffait. Je le dégageai, en agissant sur les bronches et en continuant mon action sur l'estomac; quelques instants plus tard, des mouvements convulsifs agitèrent tous ses membres. Je les calmai, mais chaque fois que j'agissais en vue de produire le sommeil, les convulsions reparaissaient. Il y avait un contraste si grand entre ces deux états, qui provenaient des différences introduites dans la magnétisation, que l'assemblée, vivement frappée, se disposa à tout croire, puisque j'opérais sur

une personne qui m'était entièrement étrangère et dont le caractère était bien connu.

Cependant, tandis que j'agissais ainsi sur M. Baggalay, un jeune médecin, incrédule, s'approcha de mon somnambule Eugène, qui dormait, et dont les jambes étaient cataleptisées horizontalement. Doutant de son sommeil, ce jeune médecin crut faire une gentillesse en donnant au somnambule un coup de bistouri dans le dessous de la cuisse.

Eugène demeura insensible à cette blessure, et le fait sembla d'abord devoir passer inaperçu; — mais, quelques instants après, je fis une expérience d'attraction, et Eugène, auquel j'avais rendu l'usage de ses jambes, se mit en marche pour venir me trouver à l'autre bout de l'estrade. Un cri d'épouvante se fit entendre; une rumeur, à laquelle je ne comprenais rien, s'éleva dans la salle. Comme tout le monde regardait le somnambule d'un air effrayé, je m'approchai de celui-ci et je compris alors l'épouvante du public. Eugène portait un pantalon blanc, et l'une de ses jambes était, depuis le milieu de sa cuisse jusqu'au pied, entièrement teinte de sang. Comme je jetais les yeux autour de moi en

cherchant à me rendre compte de ce qui était arrivé, le jeune médecin vint à moi, en déclarant que c'était lui qui avait donné au somnambule un coup de bistouri pour s'assurer de son insensibilité et de son sommeil. Le public montra, par son indignation, combien peu il goûtait des expériences de cette sorte, surtout lorsqu'elles étaient faites sans que j'en fusse prévenu.

Je suspendis la séance, et je conduisis Eugène dans une autre salle pour m'assurer de la gravité de sa blessure. Plusieurs personnes m'avaient suivi : elles purent constater que le sang coulait encore d'une blessure longue de deux centimètres et profonde d'autant. J'arrêtai immédiatement l'effusion du sang, en posant deux doigts sur la plaie. Puis je fis quelques passes et j'éveillai Eugène. Il n'éprouvait aucune souffrance.

Nous rentrâmes dans la salle, je l'endormis de nouveau et je continuai la séance, qui fut comme les deux premières, très-brillante, et qui porta l'étonnement et la conviction dans l'esprit de la grande majorité du public.

Tous les journaux avaient parlé favorablement de mes séances, excepté un seul, « le *Des-*

*patch*<sup>1</sup>, » et cependant l'éditeur de cette feuille me faisait des compliments à la fin de chaque séance; — ne comprenant rien à une conduite qui ne me paraissait pas exempte de fausseté et de mauvais vouloir, j'allai chez lui, le lendemain d'un article furibond contre le magnétisme, lui demander l'explication de sa manière d'agir.

— « Vous avez tort de n'être pas satisfait, » me répondit-il aussitôt. « Le *Times* dit du bien de vous, il faut donc que j'en dise du mal; — je lui fais opposition en tout et pour tout. Or, comme le *Times* est un journal répandu partout, et lu par tout le monde, il est préférable pour vous de l'avoir pour ami et moi pour ennemi, puisque je ne suis lu que dans les workhouses, les tavernes et parmi le peuple. »

— A la suite de ces diverses séances, beaucoup de malades se firent magnétiser, et je les guéris presque tous.

Une nuit on vint me chercher avec une voiture attelée de ces chevaux anglais qui dévorent l'espace, et qui ne firent qu'un bond de ma demeure au palais où l'on me conduisit.

<sup>1</sup> Il ne paraissait que le dimanche, mais tiré à 150,000 exemplaires.

Je me trouvai presque aussitôt dans une chambre très-éclairée, où m'attendait une scène étrange. Une dame d'un certain âge, mais encore d'une grande beauté, vint à moi en me disant, toute éplorée :

— « Sauvez mon enfant ! »

Elle me montra une jeune fille, belle comme une vignette de keepsake, étendue sans mouvement sur un lit, sans respiration apparente; il semblait que la vie l'eût abandonnée : son visage, d'une pâleur mate, était couvert d'une sueur froide; — un homme, un médecin, lui tenait le bras et semblait y chercher la vie sans la rencontrer. Une autre jeune fille, aussi belle que la malade, et qui lui ressemblait, essuyait avec un mouchoir l'eau qui coulait sur la figure, sur le cou, sur la poitrine de cette pauvre enfant.

— J'allais faire une question, lorsque, tout à coup, ce cadavre s'anima; — d'un bond la jeune fille fut au milieu de la chambre, les yeux grands ouverts et fixes, — gesticulant avec les bras, s'élevant sur la pointe des orteils, et courant, à demi vêtue, par la chambre; — puis, se jetant à terre, se roulant, se tordant dans des convul-

sions affreuses, se heurtant de toutes parts en jetant des cris, et frappant les personnes qui cherchaient à la retenir pour éviter qu'elle ne se blessât. Puis, se redressant soudain, et prononçant des paroles mêlées de sons inarticulés, elle marchait droite et ferme, sautait à des hauteurs inouïes, puis, se tordant, dans des poses impossibles, elle mettait sa tête entre ses genoux, levait en l'air une de ses jambes et tournait sur l'autre avec une rapidité étonnante, tout en conservant sa tête tout près du parquet; — tantôt elle se redressait, poussant des cris d'effroi, comme si elle voyait un spectacle horrible, tantôt elle embrassait, avec amour, des fantômes, puis enfin, elle roulait épuisée sur le tapis.

Un instant après, elle bondissait de nouveau, et courait çà et là dans l'appartement, posant à peine ses pieds nus sur les meubles, sur les verres, les tasses, le globe de la pendule, sur tous ces riens fragiles qui garnissent les étagères, et cela sans rien casser, sans rien renverser. Puis elle se retrouvait assise sur le tapis, causant avec un être imaginaire dont elle écoutait les réponses fictives. Un instant après, les convulsions se représentaient; ce pauvre corps

se roulait, se tordait; la tête, renversée en arrière, touchait les talons, puis, d'un bond, la jeune fille se retrouvait debout sur un seul pied, ou plutôt sur l'orteil, et restait là plusieurs minutes.

Ces horribles alternatives de fureurs et de lassitude se répétèrent longtemps: — enfin, il arriva un moment où la jeune malade resta comme pétrifiée, posée debout, la tête un peu renversée, les yeux tout grands ouverts et levés vers le ciel: — sa figure alors se transforma; — au lieu de ce visage contracté, bouleversé par les convulsions, au lieu de cette bouche tordue, écumante, de ces yeux hagards qui regardaient dans le vide, une expression de calme et de bonheur se répandit sur tous les traits; — le sourire, mais un sourire heureux, effleura les lèvres et s'y fixa; — toute la physionomie reprit son expression naturelle; cette enfant, si tourmentée tout à l'heure, redevint telle qu'elle devait être en dehors de ces épouvantables accès, belle entre les plus belles. Bientôt ses yeux exprimèrent un ravissement indicible, elle tomba à genoux, ses lèvres murmurèrent des paroles douces comme une prière. — Elle était en ex-

tase. L'inspiration s'empara d'elle, — elle récita des vers, — elle en composa d'autres; — elle annonça des faits, des événements qui devaient arriver; elle s'éleva en l'air, comme pour s'envoler, puis enfin, elle retomba affaissée sur elle-même, inerte, sans mouvement, sans respiration perceptible. La crise était terminée, elle avait duré deux heures.

Après ces terribles secousses, la jeune fille tombait dans un sommeil fort long d'ordinaire et qui durait quelquefois deux jours, pendant lesquels elle ne prenait aucune nourriture.

Le silence le plus absolu avait régné pendant cette longue scène; j'étais resté immobile, regardant, observant, admirant les effets extraordinaires d'une organisation nerveuse poussée aux dernières limites, et qui faisait de cette jeune fille une véritable sensitive, vivant plutôt par l'esprit que par le corps.

J'étais encore plongé dans de profondes réflexions, lorsque j'en fus tiré par ces mots :

— « Monsieur, j'ai désiré que vous assistiez à cette crise, afin que, l'ayant bien observée, vous me disiez si, par le magnétisme, vous ne pourriez pas guérir ma pauvre enfant. Il est

superflu de dire que nous avons essayé de tous les moyens, médicaux et autres, et de tous les médecins en renom de tous les pays. Notre docteur, que voici, a vu naître mon enfant; il l'a suivie, soignée dès lors comme un père, et, au début de cette crise, il a voulu que je vous envoyasse chercher. »

— « Madame, » répondis-je, « je suis convaincu que le magnétisme *seul peut* guérir Mademoiselle votre fille; — maintenant, serai-je assez heureux, aurai-je assez de puissance, assez de force, pour dominer une maladie si violente et si tenace? Je l'espère, mais sans oser vous rien promettre. »

— Ma franchise plut à la malheureuse mère; le sommeil, d'après le docteur, devait durer au moins deux jours; — il fut convenu que je reviendrais vers onze heures du matin, pour me livrer à de nouvelles observations.

Rentré chez moi, je ne pus prendre aucun repos; — mon esprit était trop agité, mon émotion trop grande; j'avais vu bien des crises nerveuses, bien des crises hystériques, épileptiques; mais jamais je n'avais rien vu de semblable à celle-ci; — jamais rien d'aussi affreux et d'aussi

beau en même temps. Je n'avais jamais rien observé où la lutte de l'esprit et de la matière fût aussi terrible et aussi palpable ; lutte déchirante, où tantôt l'âme l'emportait sur le corps, où tantôt la matière physique ressaisissait ses droits par un effort désespéré.

C'était une rude tâche que celle que j'allais entreprendre ; ne devais-je pas craindre de succomber dans cette téméraire entreprise de vaincre un mal qui avait résisté aux plus savants médecins ? Qu'allais-je faire, moi ignorant, après tant d'hommes illustres, pour dompter l'esprit et le corps de cette infortunée, pour m'en emparer, les dominer, et les pétrir comme une cire dans mes mains ? C'était là, cependant, le but où il fallait arriver, et je ne voyais pas encore comment m'y prendre. Fallait-il attaquer le mal pendant cette mort apparente, qui semblait cependant un bienfaisant repos pour l'être tout entier, au point que le corps brisé, cette intelligence égarée, sortaient sains et dispos de cette crise de léthargie sans en ressentir le plus léger malaise ? Fallait-il attendre le réveil, alors que l'enfant se retrouverait en possession de toutes ses facultés ? Fallait-il appeler sans retard à

mon aide le sommeil magnétique et provoquer du somnambulisme, ou bien chercher à calmer d'abord ce système nerveux si ébranlé?

Avant que je fusse sorti de ces hésitations par une décision quelconque, la voiture vint me chercher. Pendant qu'elle m'emportait, je résolus de me laisser guider par le sentiment instinctif que j'éprouverais en face de la malade, car toujours j'avais réussi en m'abandonnant à cette sorte d'intuition qui ne m'a jamais trompé, et qui s'est toujours changée en une conviction des plus lucides.

Aussitôt que je revis cette tête marmoréenne, ce corps immobile depuis plusieurs heures, ce visage toujours calme, cette poitrine sans respiration, ces membres inertes, glacés d'un froid mortel, mon parti fut pris.

Je touchai d'abord les pouces et je fis des passes pendant une demi-heure, comme je le fais dans tous les cas, excepté pendant les crises; mais ici j'avais le temps; — puis j'agis hardiment pour faire cesser le coma. Je magnétisai avec force l'estomac et le bas-ventre; — je fis des insufflations chaudes sur le cœur, le cer-

veau, l'estomac. Après une autre grande demi-heure de travail, je n'avais obtenu aucun signe de vie; — je recommençai les grandes passes, puis les insufflations chaudes sur le cerveau, le cœur, l'estomac; je les prolongeai sur le bas-ventre pendant dix minutes.

Il y eut alors un effet presque insensible dans les traits du visage, sur lequel le docteur avait les yeux fixés, car il était présent à cette magnétisation, ainsi que la mère et la sœur de la malade. Ce fut lui qui m'informa de ce léger résultat. Je continuai, avec un redoublement d'ardeur, les insufflations sur le bas-ventre; les lèvres et les paupières semblaient éprouver un léger frémissement; — j'en fus averti. — Je redoublai d'efforts, et bientôt je sentis un mouvement dans la matrice, inerte jusqu'alors. J'y fis encore deux ou trois insufflations, puis je revins alternativement au cœur, à l'estomac et au bas-ventre.

Enfin, la poitrine eut un mouvement, les paupières remuèrent, les lèvres s'entr'ouvrirent pour laisser passer l'air. — Quelques minutes après, tous les organes avaient repris leurs

fonctions interrompues; la vie reparaisait, et M<sup>lle</sup> \*\*\* se réveillait calme comme si elle fût sortie d'un sommeil ordinaire.

C'était là déjà une grande victoire qui me donnait, ainsi qu'à toute la famille, l'espoir de réussir, car jamais rien n'avait pu interrompre ce sommeil léthargique.

Je fis alors, pendant une demi-heure, de grandes passes de la tête aux pieds, et à une distance de dix-huit pouces, en évitant de charger la tête, et je fus bientôt récompensé de toutes mes peines par le plus charmant sourire.

Nous laissâmes la malade, qui, pendant toute la journée, se porta très-bien et n'éprouva aucune fatigue, quoiqu'elle eût été ramenée à la vie commune au bout de huit heures, au lieu d'être laissée, comme de coutume après les crises, quarante-huit heures et plus dans ce sommeil léthargique.

Mais, le lendemain matin, quoique après une nuit bien calme, la jeune malade s'éveilla vers huit heures du matin, avec un malaise général. Quelques moments après, elle jeta un cri et tomba dans une crise violente, semblable à celle que j'avais observée la veille.

Je fus prévenu, ainsi que le médecin; lorsque j'arrivai, la malade était renversée en arrière, la tête aux pieds, formant un cercle absolument régulier; on aurait pu la faire rouler comme font les enfants de leur cerceau.

Je m'élançai près d'elle, et agissant avec force sur l'estomac par une pression et un jet violent de fluide, je fis cesser la contraction du diaphragme; — le corps s'étendit, les membres devinrent souples; j'enlevai la malade dans mes bras et je la posai dans son lit. Je fis quelques insufflations et des passes, le calme du visage m'annonça que bientôt je serais maître de la crise; — en effet, quelques instants après, la malade fit une grande inspiration, ses yeux s'ouvrirent, elle reprit entièrement connaissance, en accusant une douleur à l'estomac et une grande fatigue.

Après une demi-heure de magnétisation, pendant laquelle j'obtins de la somnolence sans produire le sommeil magnétique, que j'évitais de toutes mes forces, elle se trouva soulagée de la douleur d'estomac et de la fatigue qu'elle éprouvait auparavant; mais elle ressentait une lourdeur à la tête qui m'inquiétait et me faisait

craindre une nouvelle crise. Je me décidai à recommencer à magnétiser, et je fis bien.

Après une heure de passes, d'impositions de mains, sur l'estomac, sur la tête, elle ouvrit les yeux, et, ayant été bien dégagée, elle nous déclara qu'elle se sentait très-bien, et toute disposée à manger et même à sortir, ce que je permis, espérant que le grand air achèverait de la disposer à une bonne nuit.

Je la magnétisai le soir, puis le lendemain matin, à huit heures. Depuis ce jour, et pendant deux mois, je la magnétisai chaque matin, vers onze heures. Durant tout le premier mois, il y eut bien des malaises, bien des accès nerveux, hystériques, des crises de pleurs, de rires, mais plus une seule de ces grandes crises. Au bout de quatre semaines de magnétisme, la malade n'était plus reconnaissable. Pendant le second mois de magnétisation, il ne se présenta qu'une crise hystérique ordinaire, au moment de l'époque mensuelle, et que je calmai facilement, mais qui n'avait aucun rapport avec les crises précédentes.

Le troisième mois, je magnétisai une dizaine de fois seulement, et l'époque mensuelle ne donna que des coliques, sans crise nerveuse. Je

continuai, un quatrième mois, à magnétiser de temps à autre, mais M<sup>lle</sup> \*\*\* était calme, bien moins impressionnable, et tout à fait débarrassée de ses horribles crises. Le magnétisme ne pouvait changer sa constitution nerveuse et hystérique, mais il l'avait modifiée, calmée et fortifiée. — Je revis M<sup>lle</sup> \*\*\* dix-huit mois plus tard; elle se portait très-bien et ne s'était plus ressentie de cette maladie nerveuse qui avait duré chez elle de 14 à 18 ans.

— C'est là une de mes belles et franches guérisons, sans retour de la maladie.

Ma puissance magnétique était si bien accréditée, à Londres, que les gens du peuple me connaissaient beaucoup plus que je ne m'en doutais.

Un jour, dans une rue, je fus accosté par une femme qui me supplia de me rendre chez elle. Comme elle me parlait en anglais, je ne la compris pas, et je crus d'abord avoir affaire à une de ces malheureuses qui cherchent à entraîner les étrangers dans des maisons de prostitution; je la repoussai violemment, mais elle me saisit la main, et, dans ce qu'elle me disait, le mot — « *malade* » se répétant souvent, je compris enfin le but de ses importunités.

Je me laissai conduire auprès d'un homme qui souffrait horriblement de douleurs rhumatismales dans une épaule, et dont le bras, collé au corps, ne pouvait faire un mouvement.

Je le magnétisai pendant une heure, et je le laissai soulagé et remuant un peu le bras. Je revins le lendemain, et, après une seconde magnétisation, il était guéri.

Je magnétisais toujours beaucoup de malades, mais la mode d'être magnétisé était venue aussi chez les bien-portants; — ainsi, maintes jolies femmes, maintes grandes dames me firent appeler pour les magnétiser sans qu'elles fussent malades, et seulement par curiosité. J'en endormis beaucoup, mais, le plus ordinairement, j'obtenais seulement les premiers effets du magnétisme. Cependant je produisis le somnambulisme, et même de la clairvoyance sur plusieurs, dans une seule magnétisation.

Mes séances ayant été fort suivies, je voulus donner un cours; — je l'annonçai, et le jour arrivé, je me trouvai en face d'un seul élève.

C'était peu; aussi, malgré l'insistance du gentleman, qui voulait à toute force que je lui donnasse un cours pour lui tout seul, je ne pus

me résoudre à le satisfaire. J'étais fort étonné de cette désertion subite, mais on m'apprit que la saison était trop avancée, et que les sessions du Parlement étant closes, tout le monde fashionable était parti, ou partait pour la campagne.

En conséquence, je remis mon cours à une époque plus favorable, et je continuai à magnétiser les malades et les curieuses.

Pendant mon séjour à Londres, j'avais vu une torpille <sup>1</sup> et j'en avais reçu les secousses. J'avais vu aussi, chez le docteur Binns, l'homme qui se faisait enfermer dans une chambre, où il restait quinze jours sans manger ni boire, et qui en sortait sans qu'il se fût opéré le plus petit changement dans son économie physique <sup>2</sup>.

Ce fut à la *Taverne de Londres*, dans une séance qui m'avait été demandée par les négociants de la Cité, que je vis pour la première fois un *quaker*. Mon visage exprima une telle surprise quand je m'entendis tutoyer en public par un homme que je ne connaissais pas, que les spectateurs, comprenant mon ignorance et mon étonnement, éclatèrent d'un rire unanime.

<sup>1</sup> L'*Art de magnétiser*; 3<sup>me</sup> édition, page 351.

<sup>2</sup> Idem. Page 365.

Le *quaker*, M. Bings, un beau vieillard, m'expliqua que telle était la forme employée vis-à-vis de tous par ses coreligionnaires, et je m'empressai de l'accepter.

Il m'arriva, à Londres, beaucoup d'aventures plus ou moins grotesques, plus ou moins gaies, mais qui ne valent guère la peine d'être racontées en dehors du cercle de l'intimité. En voici toutefois une qui peint les mœurs et donne une idée des usages anciens, non encore tout à fait déracinés dans certaines localités.

Pendant mon séjour à Londres, je me rendis deux fois à Brighton pour y donner des séances. J'y fus invité à dîner par un M. Smith, homme très-aimable et fort riche, qui, néanmoins, avait l'habitude d'aller commander lui-même ses provisions de ménage chez son boucher et ailleurs.

Nous étions à table une dizaine d'hommes, qui tous parlaient très-bien le français. Il y avait des docteurs, des savants, etc. — Quand la maîtresse de maison se fut retirée, et que les bouteilles se mirent à circuler sur la table, il me fut fait la plus singulière proposition par M. Smith; il ouvrit une espèce d'armoire, et me montrant

des vases d'une forme particulière, il m'engagea, ainsi que les autres convives, à m'en servir, et en donna l'exemple.

Je restai confondu de ce sans-gêne; mais je dirai bien vite que c'est la seule maison où j'aie rencontré cet usage, qui, je me plais à le croire, est tombé en désuétude. Peut-être même était-ce par un excès de prévenance pour un étranger, que le maître de la maison avait ressuscité cette antique coutume. Cependant, quelques invités suivirent l'exemple de M. Smith.

J'eus, à Londres, l'occasion de constater, pour la première fois, un effet extraordinaire. Je faisais sur moi-même certaines expériences en m'endormant par la réflexion de la glace dans laquelle je me regardais. J'obtenais, de cette manière, du sommeil et du somnambulisme magnétiques, dont je trouvais les preuves au réveil par des réponses écrites par moi, durant ce sommeil, à des questions posées avant la magnétisation; — mais, un jour, il arriva qu'en dînant dans Hay-Market, chez Dufour, restaurateur français, je ne vis plus que la moitié de toute chose, c'est-à-dire que, en lisant le *Siècle*, je ne voyais que la seconde partie de chaque

mot, sans apercevoir la première; — ne sachant que penser de cet étrange effet, et tout en me frottant les yeux, j'aperçus le garçon qui m'apportait un beefsteak; — mais je ne voyais que la partie droite de ce garçon, et, qui plus est, je ne voyais que la moitié de l'assiette, comme si elle eût été cassée en deux. Je touchai le garçon pour m'assurer qu'il était entier, et qu'il ne s'était pas divisé en deux pour se multiplier et servir plus de clients. Après m'être bien assuré que c'était bien un effet de mes yeux, je quittai le restaurant et je m'élançai dans un *cab*, qui me transporta chez le docteur Elliotson, auquel je racontai, tout effrayé, ce qui m'arrivait; il me rassura, me fit prendre une tasse de café, et une heure après, la vue m'était entièrement revenue; le même effet se représenta huit jours après, sur l'autre partie de l'œil, et se dissipa de même: mais plus tard, à Birmingham, l'effet fut complet et instantané; je me trouvai tout à coup entièrement aveugle.

J'étais dans la rue, et je restai cloué sur le trottoir sans faire un pas: — une personne me reconnut et me demanda ce que j'éprouvais.

— « Je suis aveugle, » lui dis-je; — « je

ne vois absolument rien! Je vous serais fort obligé de me reconduire à l'hôtel *Hen and Chickens*, dont je ne dois pas être éloigné. »

— Aussitôt que je fus arrivé à l'hôtel, je demandai du café, et je me magnétisai pendant plus d'une heure la tête et les yeux. — Au bout de ce temps, la vue revint, et, depuis ce moment, cet accident n'a pas reparu. Il est vrai que je n'ai pas recommencé à me magnétiser de la même manière.

---



## CHAPITRE XI

SOMMAIRE. — BIRMINGHAM. — Cures dans les hôpitaux. — Mon interprète *O'Flanagan*. — Grands honneurs. — L'évêque de C\*\*\*. — L'École de Médecine. — Un présent magnifique. — Le Père *Matheus* et les Sociétés de Tempérance. — Un dîner sobre. — Guérisons nombreuses. — MANCHESTER. — Séances à l'Athénée. — Le Dr *Braid*. — Le *braidisme* devenu l'*hypnotisme*. — Un hermaphrodite. — LEEDS. — Une hôtesse consciencieuse. — Des inconvénients de ne pas parler anglais. — Une sole..... à l'anglaise. — Un *canard-monstre*. — Guérison d'une cécité. — SHEFFIELD. — Cinq magnétisations simultanées. — Une opération à l'hôpital : amputation d'une jambe dans l'insensibilité. — *Vully de Candolle*.

Je quittai Londres à la fin d'Octobre pour me rendre à Birmingham. Je n'étais pas encore descendu du chemin de fer que toute la ville connaissait mon arrivée. Je trouvai à la porte de l'hôtel « *Hen and Chickens* » un monsieur qui me présenta une lettre par laquelle on me priait de me laisser daguerréotyper, car à cette époque

on ne photographiait pas encore. Je le fis dès le lendemain, — car, si, d'un côté, la chose pouvait être utile à l'artiste, je pouvais aussi augmenter par-là ma popularité, et depuis lors le cas se représenta dans toutes les villes d'Angleterre où je passai quelques jours.

Je donnai, à Birmingham, des séances qui furent très-suivies; — je fis des cures fort belles dans les hôpitaux et sur des malades du monde. Ce qui porta le plus la conviction dans les esprits, c'est que je parvins à magnétiser, dans ces séances publiques, les docteurs Elkington, Levison, Messieurs Jabet, *attorney*, Rahbone, Gausbey, etc., etc. Aussi ne parlait-on plus que de magnétisme. J'avais, pour interprète, un certain Irlandais nommé O'Flanagan, garçon très-spirituel, qui avait changé maintes fois, — non pas de religion, — mais de sectes religieuses, et qui avait essayé de toutes sans trouver à laquelle s'arrêter.

Je reçus de grands honneurs dans cette ville; ainsi, par exemple, le collège médical m'invita à assister à la distribution des prix qu'il décernait aux élèves. A mon entrée dans la salle, je fus accueilli par un tonnerre d'applaudissements,

et moi, *magnétiseur*, moi, *charlatan*, *humbug* pour tant de gens, je dus siéger sur l'estrade, au milieu des professeurs de médecine, et couronner de ma main un des lauréats, en lui remettant les livres que le président m'avait fait passer.

Dans cette même ville, l'évêque de C\*\*\* ne crut pas déroger à sa dignité en m'invitant, par une lettre spéciale, à lui faire l'honneur de venir entendre un sermon qu'il devait prononcer.

Un jour où je devais donner une séance, je reçus une boîte soigneusement enveloppée, avec une lettre bien grande par laquelle on me priait d'accepter la marque d'estime qu'elle accompagnait, et de m'en parer le soir même pour la séance.

J'ouvris la boîte et je fus ébloui; elle contenait un magnifique diamant, monté en épingle, et jetant des feux qui étincelaient à éclairer toute la salle où je dinais dans le moment avec un professeur, français d'origine, et devenu, plus tard mon ami, M. Albitès. Je ne connaissais pas le signataire de la lettre, je ne comprenais rien à ce fastueux envoi, et mon amour-propre se complaisait à doubler, à tripler à mes yeux ma propre importance.

— Ce diamant devait valoir une somme énorme; — nous étions en train de l'arroser d'une vieille bouteille de vin de Bordeaux, lorsque O'Flanagan entra. Je lui contai mon aventure; il me regarda ainsi qu'Albitès, puis, hochant la tête, il me dit d'un ton goguenard :

— « Donnez-moi un verre de vin, afin que je puisse voir avec vous toutes les belles qualités que doit posséder votre diamant. »

— Lorsqu'il eut son verre plein, il y trempa ses lèvres :

— « Voyons, maintenant, ce cadeau vraiment royal, » reprit-il ensuite.

— Il n'eut pas plus tôt jeté un coup d'œil sur le diamant et sur la signature de la lettre, qu'il éclata de rire de la manière la plus impertinente pour nos connaissances en joaillerie.

— « Ah! oui! » s'écria-t-il, — « cela vaut au moins mille écus, si c'est un diamant véritable. »

— Puis, riant de plus belle, il ajouta :

— « C'est un beau morceau de verre, cela vaut au moins dix francs, et cela sort de la fabrique de strass de votre donateur. »

— Hélas! c'était la vérité. J'étais contrarié, humilié même, et j'avais envie de renvoyer le

bijou et la lettre, mais O'Flanagan nous raconta de si drôles d'histoires sur le personnage qui m'avait offert ce cadeau, et qui était un original doublé d'avarice, que je finis par rire et par prendre la chose en bonne part. J'allai même jusqu'à me parer du diamant pour ma séance du soir.

Le père Matheus, fondateur des Sociétés de Tempérance, vint à Birmingham pendant que je m'y trouvais. J'allai, avec O'Flanagan et Albitès, à la réunion qui avait lieu dans le Town-Hall, où se pressaient, ce soir-là, plus de dix mille personnes. Nous entendîmes force discours, très-beaux probablement, et qui tous faisaient le panégyrique de la sobriété.

Le père Matheus, et tous les autres orateurs, avaient été écoutés dans un silence vraiment religieux : on eût entendu voler une mouche.

J'étais fort étonné de rencontrer autant d'adeptes de la tempérance, et j'en félicitais mes compagnons.

— « Patience, » me dit O'Flanagan, « attendons la fin, et vous jugerez après. »

En sortant, nous nous plaçâmes de manière à bien voir tout le monde.

— Je ne tardai pas à remarquer qu'une immense partie du public, hommes et femmes, trébuchaient et se tenaient à peine debout; puis je les vis entrer dans toutes les tavernes, dans tous les workhouses des environs, qui regorgeaient de buveurs. Enfin, ces gens qui avaient écouté, dans un religieux silence, les belles choses débitées par le père Matheus sur la sobriété, en étaient si bien imbus, que tous allaient boire, non-seulement de la bière, mais encore du gin, etc., jusqu'à ce que leur raison restât au fond des brocs.

Tel fut le seul résultat que je pus constater de tous les discours sensés qui avaient été prononcés dans cette séance.

Ah! je me trompe, j'eus l'occasion d'en remarquer, *de visu*, un autre quelques jours après. J'étais allé dîner chez le docteur Levison, qui m'avait invité avec Albitès, mais celui-ci, qui connaissait le régime du docteur, n'y vint pas, et le traître m'y laissa aller tout seul.

Le dîner fut excellent et très-bien servi; je remarquai cependant qu'il n'y avait point de bouteilles sur la table, mais seulement des carafes remplies d'une eau limpide, je ne m'expli-

quais pas cette bizarrerie ; cependant nous avions déjà attaqué deux plats, lorsque M<sup>lle</sup> Levison, jeune fille charmante, m'offrit, avec un sourire délicieux, un verre d'eau que j'acceptai, probablement avec une nuance d'étonnement sur mon visage, car le docteur me donna aussitôt cette explication :

— « Mon cher Monsieur Lafontaine, nous appartenons à la Société de Tempérance, et il n'entre jamais dans la maison aucune liqueur fermentée ; nous ne buvons que de l'eau pure, mais, à la fin du dîner, nous aurons le plaisir de vous offrir une tasse de café. »

— Je me mis à rire, et lui fis mon compliment de ce qu'il prenait son serment plus au sérieux que ses collègues, dont j'avais admiré la tempérance assez équivoque quelques jours auparavant, et je bus de l'eau avec d'autant plus de résignation qu'elle m'était versée par une fort jolie main. Puis je pensai, *in petto*, que le docteur avait voulu faire une plaisanterie, et, qu'à la fin du dîner, je verrais apparaître une demi-douzaine de bouteilles ; il n'en fut rien ; le docteur et sa famille exécutaient ponctuellement les règlements de la Société de Tempérance. Je

du me contenter d'avalier, à titre de consolation, et non sans plaisir, deux tasses de café, mais je me promis qu'on ne m'y reprendrait plus. Quand, le lendemain, je revis Albitès et O'Flanagan, ce furent des rires qui n'en finissaient plus; ils avaient été pris au piège avant moi et ne s'y frottaient plus.

Après avoir obtenu beaucoup de guérisons de sourds-muets, d'épileptiques, de paralytiques à l'hôpital, je me rendis à Liverpool, mais j'y fus désappointé; peu de personnes vinrent à la séance, et je me dirigeai, dès le lendemain, vers Manchester, une des villes où j'ai eu le plus de succès. Les journaux racontaient minutieusement mes expériences, tout ce qui se faisait dans mes séances, tout ce qui s'y disait : chaque article occupait quatre à cinq colonnes des immenses journaux anglais, et, pour donner une idée de la sensation que je produisis dans la grande cité manufacturière, je dirai que cinq séances me rapportèrent trente mille francs. Cependant le billet d'entrée était seulement de deux shillings et six pences, autrement dit trois francs.

La foule était immense et la salle de l'A-

thénée plus que comble; j'endormis, dans ces séances, plusieurs personnes honorables bien connues dans la ville, Messieurs Lynnill, Higgins, Dyrenfurth, un rédacteur du journal le *Guardian*, M. Holland et bien d'autres. J'y fis entendre des sourds-muets, j'y obtins des guérisons fort belles, puis je retournai à Birmingham, où l'on me demandait pour un malade et pour donner encore quelques séances.

— Après mon départ, le docteur Braid donna, à Manchester, une séance dans laquelle il voulait prouver que le magnétisme n'existait pas.

C'est là que prit naissance le *Braidisme*, appelé plus tard *Hypnotisme*; de grandes discussions s'élevèrent, dès le début, sur cette prétendue découverte; je reçus des lettres qui m'engageaient fortement à revenir à Manchester. J'y arrivai le jour où le docteur Braid donnait une séance dans le Mechanics' Institution. J'y allai avec deux autres personnes, et nous nous plaçâmes tout au haut des galeries, afin de pouvoir tout observer sans être vus; mais j'avais été reconnu par les directeurs, et bientôt ils vinrent me prier de descendre pour prendre place sur l'estrade. J'aurais bien voulu m'en dispen-

ser, car le docteur Braid m'avait fait de l'opposition, et je ne voulais pas lui rendre la pareille, mais seulement me livrer à des observations personnelles. Toutefois, je ne pus refuser la demande des directeurs, qui y mettaient une insistance des plus gracieuses et des plus honorables pour moi.

Lorsque la porte du fond de l'estrade s'ouvrit, et que je parus, ce furent des applaudissements inouïs, des cris de : « *Bravo, Lafontaine!* » etc. Je saluai ; les applaudissements, les cris, les clameurs, ne firent que redoubler ; — je saluai de nouveau, et j'allai m'asseoir ; les applaudissements et les cris continuèrent avec la même furie. Alors je me levai, je m'avançai vers le bord de l'estrade ; pendant ce temps, ces applaudissements de trois mille personnes continuaient, toujours de plus en plus assourdissants. Je priai qu'on fit silence ; je le demandai par les gestes les plus expressifs ; mais rien ne pouvait arrêter l'élan donné ; c'était une ovation, un vrai triomphe.

Enfin, une voix se fit entendre :

— « Nous demandons l'avis de M. Lafontaine sur les expériences de M. Braid! »

— « Messieurs, » répondis-je, « j'arrive de Birmingham tout exprès pour observer les expériences de M. le docteur Braid, et pour reconnaître avec empressement tout ce qu'elles offriront de vrai. Permettez donc à M. Braid de commencer. »

— Alors les applaudissements recommencèrent de plus belle, tandis que je regagnais ma place.

On fit pourtant silence lorsqu'on vit entrer M. Braid; mais celui-ci vint me serrer la main, et les applaudissements de recommencer encore.

Il expérimenta..... Hélas! ce jour-là aucune de ses expériences ne réussit; ni le sommeil, ni la catalepsie, ne furent obtenus, et, à chaque instant, j'étais interpellé :

— « Qu'en pensez-vous, M. Lafontaine? »

Je ne répondais point; mais, vers la fin de la séance, les interpellations devinrent si générales, si pressantes, que je ne pus me dispenser de dire quelques mots.

— « Messieurs, je m'engage à donner mon avis là-dessus dans une séance où je ferai les expériences de M. Braid et où j'en donnerai l'explication. »

— Les applaudissements redoublèrent, et la séance put se terminer *pauvrement*.

Dans les faits que M. Braid avait présentés ce jour-là, il n'y avait, selon moi, absolument rien de remarquable. Si M. Braid n'eût pas été honorablement connu, j'aurais pensé qu'il avait voulu mystifier le public.

Dès le lendemain, pendant six jours consécutifs, j'expérimentai de la même manière que lui sur cinquante à soixante personnes, devant plusieurs médecins, et les résultats furent à peu près nuls. Je donnai une séance de magnétisme; je mis à côté des sujets du bouchon les sujets magnétiques; les expériences faites sur les premiers étaient nulles, pendant que celles faites sur Eugène et Mary étaient toujours exactes et positives.

Plus tard, M. Braid et d'autres joignirent le magnétisme à cette prétendue science appelée alors *braidisme*; et quand Messieurs les médecins présentèrent l'hypnotisme à Paris, ils n'obtinrent des effets francs et positifs que lorsqu'ils eurent fait quelques passes sur leurs sujets.

Pendant que j'étais à Manchester, je fus ad-

mis, avec deux médecins, à visiter un hermaphrodite.

Nous observâmes que les traits du visage de cet être extraordinaire, âgé de trente-cinq ans à peu près, étaient divisés d'une manière très-distincte. Le haut du visage était celui d'une femme, et le bas celui d'un homme; — ainsi, le menton était couvert de barbe. — De même le haut des bras était d'une femme, et les avant-bras et la poitrine étaient d'un homme. Le ventre et les cuisses étaient ceux d'une femme; les jambes et les pieds appartenaient à l'homme.

Les parties génitales des deux sexes étaient très-bien conformées, et non point comme celles d'autres hermaphrodites que j'ai eu l'occasion d'observer depuis, et chez lesquels il n'y avait qu'un prolongement démesuré du clitoris. Toutefois, c'étaient les parties génitales de la femme qui remplissaient les fonctions de ces organes et qui en éprouvaient les sensations.

— En quittant Manchester, je me dirigeai sur Leeds, où j'obtins une guérison admirable sur un jeune homme aveugle <sup>1</sup>, que vingt méde-

<sup>1</sup> *L'Art de Magnétiser*; 3<sup>me</sup> édition, page 248.

cins avaient choisi pour cette expérience. En huit jours, il fut guéri entièrement d'une amaurose ou paralysie complète du nerf optique.

A Leeds, j'étais logé à l'hôtel Royal. L'hôtesse était rouge et acariâtre, et s'occupait plus de donner à ses voyageurs des aliments pour la vie spirituelle que pour la vie physique. Ainsi, je trouvais toujours une bible près de mon lit, quoique je l'enlevasse chaque jour; mais aussi, un jour que j'avais demandé une sole, on me fit attendre, sans exagération, une grande demi-heure, malgré mes demandes réitérées au garçon, qui me répondait imperturbablement : « *Yes!* » — Enfin, il arriva tout joyeux, portant en triomphe, sur une assiette, deux petits pots recouverts d'une croûte un peu sèche.

— « Que diable m'apportez-vous là? Je vous ai demandé *une sole?* »

— « *Yes!* »

— « Eh bien! ce n'est pas une sole, cela? »

— « *Yes!* »

— « Comment, *Yes!* » — Il fallait se fâcher ou rire; je pris le dernier parti, car nous étions au 1<sup>er</sup> Janvier 1842, et il ne fallait pas commencer mal l'année. Je demandai du roast-

beef, et je n'ai jamais su ce que contenaient les deux petits pots.

Quelques jours après, je rencontrai dans les rues de Leeds le docteur Cantor, qui m'avait servi d'interprète à Londres. Tout en circulant, nous admirions de beaux canards sur l'étalage d'un marchand. Le docteur s'extasiait sur leur grosseur, leur embonpoint, etc.

— « Vous aimez le canard? » lui demandai-je.

— « Oui, beaucoup.

— « Eh bien, moi aussi; voulez-vous dîner avec moi aujourd'hui? je vais en commander un à l'hôtel. »

— « Certainement. »

Nous nous quittons, et je rentre pour commander mon dîner et spécialement mon canard. Je sonne, le garçon vient, et je lui explique ce que je veux, et voici le « *yes* » qui recommence de plus belle, sans pour cela me donner grande confiance.

Je fais venir Eugène et la somnambule Mary, qui était anglaise, mais qui, malheureusement, ne parlait pas français.

J'explique à Eugène que je veux un canard,

— Eugène, qui mâchait de l'anglais avec Mary, cherche à l'expliquer à celle-ci; — Mary ne comprend pas, je commence ma mimique; — je prononce le mot *canard*, je fais aller mes mains contre mon corps pour simuler le battement des ailes, et je mets à crier: *can, can, — can, can.* — Tous les trois se mettent à rire, et s'écrient :

— « *Yes! Oh! Yes!* »

Je crois qu'ils m'ont compris, et me voilà tout joyeux de sortir de mes beefsteaks et de mon roastbeef, tout en satisfaisant la prédilection gastronomique du docteur. Je cours chez un malade, j'en reviens à l'heure du dîner. Cantor arrive, et nous nous mettons à table. On nous apporte divers mets, et je confirme à mon convive l'annonce du canard désiré.

En effet, voici le *waiter* qui s'approche en homme pénétré de son importance, tenant, avec respect, un plat immense, recouvert d'une cloche encore plus colossale.

— « *Ali! mon Dieu,* » m'écriai-je, — « est-ce qu'ils nous ont préparé une douzaine de canards? »

— « *Waiter,* c'est bien le canard? »

— « *Yes, yes, can, can.* »

— « Ah! bien!... »

— Je lui fais enlever la cloche.... mon canard s'était métamorphosé en un dindon énorme!

— « Mais ce n'est pas un canard, » dis-je au garçon, en me retournant vers lui.

— « *Oh! yes!* »

— « Mais non, malheureux! Ceci est un dindon, cela chante ainsi: *glou, glou*, et non pas *can, can!* »

— Cantor, qui se tenait les côtes en m'entendant et en voyant ma mimique, comprend et explique enfin au *waiter*, qui reste stupéfait. Les habitués, qui se trouvaient aux autres tables, éclatent de rire; j'en fais autant, et nous nous décidons à entamer le dindon, qui était de taille à être présenté à vingt personnes. Il était fort bon et cuit à point; nous nous consolâmes, mais le garçon ne pouvait prendre son parti de cette méprise, lui qui se piquait de comprendre le français, c'était tout au plus s'il comprenait l'anglais en ce moment.

Voilà ce qu'était l'hôtel Royal de Leeds, en Janvier 1842.

Je gagnai Sheffield, la ville des couteaux, des

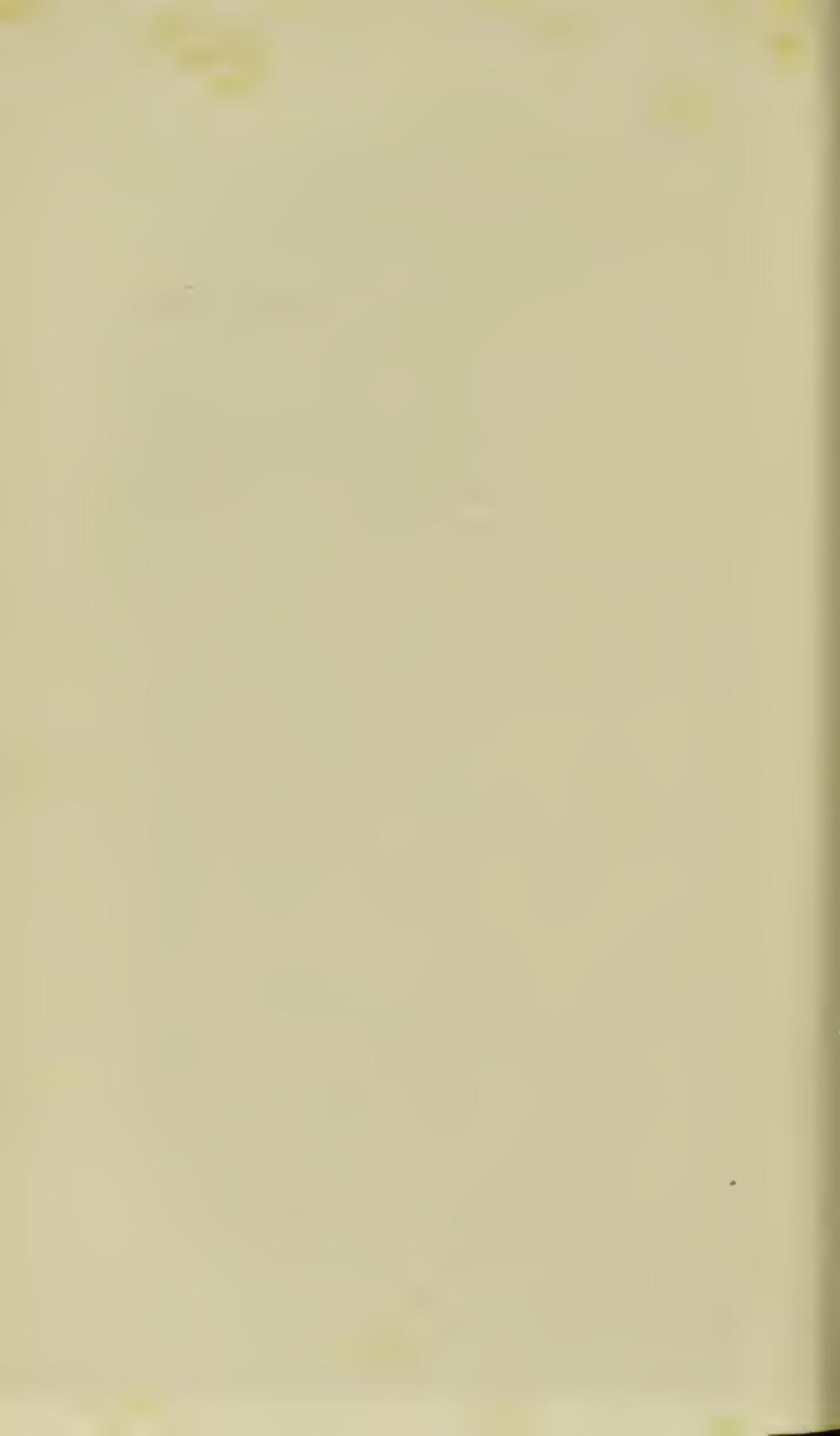
rasoirs, des nécessaires de voyage; j'y donnai des séances dans lesquelles je magnétisai à la fois cinq personnes de la ville, qui n'avaient jamais été soumises au magnétisme. Elles étaient assises, toutes cinq, les unes à côté des autres, et se tenaient par la main. Je pris le pouce de la première et je regardai la dernière, en les engageant toutes à fixer les yeux sur les miens. — En vingt minutes, toutes avaient succombé; c'était la cinquième, la plus éloignée de moi, dont les yeux s'étaient fermés les premiers, puis la quatrième, la première, la troisième, et enfin la seconde. Celle-ci avait lutté plus longtemps, mais, enfin, elle dormait bien du sommeil magnétique, et était insensible, tandis que les autres n'étaient que dans une somnolence incomplète.

Je magnétisai, à l'hôpital, un jeune homme qui avait eu, la veille, la jambe écrasée. Il fallait la lui couper : le docteur Holland me proposa de chercher à provoquer le sommeil et l'insensibilité. L'opération eut lieu sans que le patient ressentit la plus légère douleur, et, lorsqu'il fut réveillé, il ne pouvait croire que sa jambe fût enlevée.

Je le magnétisai trois jours de suite pour éviter l'inflammation, il allait au mieux et n'éprouvait aucune souffrance.

C'est à Sheffield, que je fis la connaissance de Vully de Cāndolle, qui devint mon ami, et que je retrouvai, plus tard, en France; il avait eu l'obligeance de me servir d'interprète pour mes séances; j'avais magnétisé sa femme : elle était devenue d'une clairvoyance rare.

---



## CHAPITRE XII

SOMMAIRE. — NOTTINGHAM. — Le *Lunatic-Asylum*. — Le Révérend *Kilworth* et M. *Frearson*. — *Black Bull Hotel*. — Influence de la presse anglaise. — LEICESTER. — Une expérience terrible. — ASHBY DE LA ZOUCH, COVENTRY, LEAMINGTON-SPA, BIRMINGHAM. — LIVERPOOL. — Guérisons. — Séances. — Un *Cyclope*. — Sermon du Révérend *Mac Neil*. — De *Liverpool* à *Kingston*. — Mal de mer.

De Sheffield, j'allai à Nottingham, où mes séances eurent un plein succès; — là, comme dans toutes les villes d'Angleterre, les médecins, d'abord incrédules, parce qu'ils n'avaient vu aucun fait positif, devinrent des croyants, des adeptes. Et je rendrai cette justice aux médecins anglais, qu'ils ont moins de préjugés de caste que partout ailleurs. Ils disent franchement : « Je ne crois pas; » et de même ils ont la franchise de dire : « Je crois, » quand ils ont été convaincus.

Dans cette bonne ville de Nottingham, j'eus à essuyer diverses contrariétés. Je fus d'abord atteint d'un rhumatisme dans l'épaule et le bras gauche, au point que je ne pouvais faire mouvoir les doigts. Depuis deux jours, je souffrais sans qu'il y eût du changement, ce qui me contrariait beaucoup, car je me voyais dans l'impossibilité de me rendre à l'hôpital des lunatiques, où j'avais promis d'aller pour y magnétiser des fous. Le médecin de l'établissement vint me chercher, comme il était convenu; et quoique je ne pusse pas me redresser, il insista, en me disant que la course et la magnétisation me feraient du bien, et que, d'ailleurs, je ne pouvais songer à manquer de parole aux spectateurs qui m'attendaient.

Je partis donc, tout semblable à un bossu, tant j'étais contourné. Nous entrâmes dans un salon bien chaud, où une quinzaine de dames et de messieurs vinrent à moi avec empressement pour me remercier d'être venu malgré mon indisposition. On me fit boire un verre de vin de Porto, puis une vieille petite femme entra, guidée par un des employés de la maison. Elle était toute courbée, et ne cessait de parler en re-

muant la tête. Elle avait la tête baissée au point que je ne pouvais voir son visage; elle parlait, parlait sans jamais s'arrêter. Il y avait déjà bien des années qu'elle était dans cet état.

Je la fis asseoir devant moi, et je lui pris les pouces en la priant de me regarder. Elle m'enfonça sa tête dans la poitrine, sans cesser un instant de babiller. Cependant, au bout de vingt minutes, son bavardage se ralentit déjà; — puis il y eut des temps d'arrêt. Je continuai, et, dix minutes après, elle était plongée dans le sommeil. Je cessai de la magnétiser; mon but était rempli; j'avais prouvé aux spectateurs que c'était autre chose que l'imagination qui avait produit de tels effets.

On fit venir en hâte un homme de haute taille; celui-là ne parlait pas, mais il gesticulait; ses bras étaient toujours en mouvement et il voulait marcher sans cesse. Cependant, quoiqu'il se levât à chaque instant, et que je fusse forcé de m'interrompre pour le faire rasseoir, après vingt-cinq minutes de magnétisation, il était plongé dans un sommeil profond; — je pus étendre un de ses bras, le cataleptiser, et même le piquer à plusieurs reprises; je le dégageai, et,

à l'instant où il revint à lui, ses bras se remirent en mouvement, de même que la vieille femme avait repris son bavardage. Ce qui était excellent pour moi, c'est que je ne souffrais plus; la douleur avait entièrement disparu; mon bras et mon épaule étaient redevenus tout à fait libres.

La séance finie, je rentrai à l'hôtel, et pendant que je dînais, Eugène vint me prévenir que Mary avait un mal de tête affreux; je lui dis de me l'amener. Cette fille avait, en effet, la figure décomposée par la souffrance. Je la fis asseoir dans un fauteuil; je la magnétisai, et, en moins de dix minutes, toute souffrance disparut; le mal de tête était passé. Cependant, je la laissai endormie, afin que le sommeil la rétablît entièrement, et je continuai mon dîner interrompu.

J'avais à peine fini, lorsqu'on vint me dire que deux messieurs demandaient Mary. J'envoyai Eugène s'informer de ce qu'ils lui voulaient, le chargeant, dans tous les cas, de les introduire. Aussitôt deux messieurs se présentèrent : l'un gros et grand, l'autre petit et fluet; — je les saluai, et j'allais leur offrir des sièges

en leur demandant ce qui me procurait l'honneur de les recevoir, lorsque le plus petit me dit d'un ton passablement insolent :

— « Je veux parler à cette fille. Pourquoi n'êtes-vous pas venue ? » ajouta-t-il en se tournant vers Mary.

Je remarquai seulement alors que ces messieurs avaient leur chapeau sur la tête.

— « Pourquoi n'êtes-vous pas venue chez lady \*\*\* ? »

— Point de réponse, bien entendu.

— « Messieurs, » leur dis-je alors, « veuillez me faire l'honneur de me dire ce qui vous amène, et me permettre d'ajouter que la politesse exigerait que vous vous découvriez. »

— J'étais debout et appuyé contre le marbre de la cheminée; — la table séparait ces messieurs de Mary, qui dormait toujours fort paisiblement.

— « Je suis le révérend Kilworth, et voici M. Frearson, *esq.*, » répondit alors mon intrus; « nous voulons savoir pourquoi cette fille n'est pas venue à sept heures, comme elle l'avait promis. »

— « Messieurs, je ne sais encore qui vous

êtes, ni ce que vous voulez; quant à cette fille, elle est à mon service, et ne peut sortir qu'avec ma permission. »

— « Il n'y a pas d'esclaves ici! Je veux que cette fille me dise pourquoi elle n'est pas venue chez lady \*\*\*, et je veux qu'elle y vienne de suite. »

— « En ce cas, messieurs, donnez-lui vos ordres. »

— « Pourquoi n'êtes-vous pas venue chez lady \*\*\* à sept heures? »

— Point de réponse encore, puisque Mary dormait et que le révérend ne s'était point mis en rapport avec elle par le contact. Fatigué d'entendre toujours la même question et de l'impertinence de ces messieurs, je leur dis enfin :

— « Vous voyez bien qu'elle ne peut vous répondre, puisqu'elle n'entend pas, puisqu'elle est dans le sommeil magnétique. »

— « *Oh! humbug! humbug!* » s'écrièrent les deux individus.

— Le grand et gros s'était rapproché de moi, et le petit, placé entre la table et Mary, agitait sa canne sous mon nez en répétant le mot *humbug*; — la patience m'échappa, le sang

me monta à la tête, je saisis le *poker*, cette barre de fer avec laquelle on attise le feu de charbon de terre, je le soulevai, et j'allais abattre à mes pieds le grossier Frearson, mais, dominant la colère qui s'emparait de moi, je jetai loin de moi cette arme improvisée, puis, faisant un pas en élevant le bras, et indiquant du doigt la porte à ce manant, je le reconduisis ainsi sans dire une parole. Il sortit en tremblant ; je revins vers M. Kilworth, et je lui dis :

— « A nous deux ! vous qui parlez français, que désirez-vous ? Soyez bref, car ma patience est à bout. »

— « Il n'y a point d'esclaves en Angleterre ; je veux parler à cette fille, je veux qu'elle vienne chez lady \*\*\*. »

— « Monsieur le révérend, vous êtes un imbécile, et de plus, un impertinent. Non, il n'y a pas d'esclaves en Angleterre, mais il y a des domestiques qui doivent tout leur temps aux maîtres qui les paient. Si j'allais chez vous pour parler à votre cuisinière au moment de votre dîner, il serait de votre droit de vous y opposer, il en est de même ici ; ainsi mettez fin à ce genre d'impertinence, ou je vous jette par la fenêtre

comme j'ai mis à la porte votre confrère en grossièreté. Mais auparavant, je vais vous donner une preuve de ma condescendance. Cette fille ne vous entend pas et ne peut vous répondre, puisqu'elle est magnétisée. Je vais la réveiller, et vous pourrez lui faire toutes les questions qu'il vous plaira. »

Joignant alors l'action aux paroles, j'éveillai Mary, qui demeura toute interdite de se trouver en présence de l'honnête révérend. Me retournant alors vers celui-ci, je lui dis :

— « Maintenant vous pouvez parler, elle vous entendra et vous répondra. »

— Aussitôt il lui répéta son éternelle question, mais cette fois en anglais. Mary répondit qu'elle n'avait pu se rendre à l'endroit désigné.

— « Alors vous viendrez demain matin, à huit heures. »

— « Oui, » répondit encore Mary.

— « Si je vous le permets, » ajoutai-je, et je poursuivis : — « M. Kilworth, je ne sais pas l'anglais, mais je comprends « *morning eight o'clock*. » — Eh bien, cette fille n'ira ni chez vous ni ailleurs sans ma permission tant qu'elle sera à mon service. »

— « Je viendrai demain la chercher. »

— « Bien; allez. »

Le révérend Kilworth se retira. Je fis appeler Eugène et je lui demandai s'il savait ce que signifiait tout cela. Il me répondit qu'il le savait à peu près, et que, si je le désirais, il questionnerait Mary.

— Ils sortirent tous deux. Une heure après, Eugène me raconta qu'on était venu chercher Mary dans la journée, qu'elle était allée chez lady \*\*\*, que là on s'était apitoyé sur sa prétendue malheureuse condition, disant qu'on n'ignorait pas que je la battais pour l'obliger à faire le métier infâme de somnambule, qu'on la savait catholique, mais que, malgré cette différence de religion, on lui ouvrait une porte de salut pour son âme en lui fournissant les moyens de quitter M. Lafontaine, ajoutant que, si elle ne voulait pas rester dans la maison de lady \*\*\*, on lui donnerait l'argent nécessaire pour retourner à Manchester, etc., etc., et, là-dessus, pendant deux heures, on l'avait endoctrinée, si bien qu'elle avait fini par consentir; mais on s'avisa maladroitement de lui faire voir la chambre où elle serait à l'abri des recherches et des

poursuites de M. Lafontaine, et où personne ne pourrait pénétrer, et l'on se perdit par excès de précaution. Mary savait que, non-seulement je ne la battais pas, mais encore que j'usais envers elle des meilleurs procédés. Elle gagnait de l'argent que je lui payais exactement chaque mois, et, en voyant qu'on l'allait séquestrer, elle comprit tout à coup que ce n'était nullement dans son intérêt, mais qu'on cherchait à faire de la propagande religieuse; — puis elle s'effraya d'être enfermée dans cette chambre, elle qui avait toujours été libre. Elle réfléchit, et, tout en donnant une sorte de consentement, elle voulut revenir à l'hôtel. On chercha à l'en dissuader, mais elle tint bon, et on lui fit promettre de revenir le soir coucher chez lady \*\*\*; puis, ne la voyant pas revenir, ces messieurs étaient venus la chercher.

— « Savez-vous ce qu'elle compte faire? » demandai-je à Eugène.

— « Ma foi non; mais je ne crois pas qu'elle veuille vous quitter. Je la verrai demain matin avant d'entrer chez vous. »

— J'avais éprouvé une vive contrariété en voyant cette fille chercher à me quitter ainsi;

— mais je pouvais me passer d'elle sans inconvénient, puisque j'avais Eugène sur qui je pouvais compter, — je le croyais du moins, — et qui était un somnambule bien supérieur à Mary pour l'exactitude des phénomènes.

J'écrivis cependant au docteur Attenburrow, avec qui je m'étais lié, et je le priai de passer le lendemain chez moi, avant huit heures du matin, afin de le consulter sur cet incident.

— Le docteur arriva; je lui racontai l'histoire.

— « Allons! » s'écria-t-il, « ce diable de révérend n'en fera jamais d'autres. Tranquillisez-vous; je vais aller chez le maire pour lui faire savonner les oreilles de M. Kilworth, puis je reviens. »

— En effet, une heure ne s'était pas écoulée que le docteur était de retour avec un de ses amis que j'avais vu quelquefois chez lui.

— Un instant après, Eugène m'annonça M. Kilworth et M. Frearson. Ils entrèrent, comme la veille, le chapeau sur la tête, et aussitôt le révérend s'écria :

— « Où est cette fille? je veux parler à cette fille! »

— « Oh! oh! Messieurs, on ne parle à cette fille que si je le veux bien: — et d'abord, soyez polis, sinon pour moi, du moins pour ces messieurs; » — et d'un revers de la main, je jetai par terre les deux chapeaux, qui semblaient cloués sur la tête de leurs propriétaires. Ceux-ci les ramassèrent sans dire mot.

— « Maintenant, » ajoutai-je, « je vais faire venir *cette fille*, et vous vous arrangerez avec elle. »

— Je sonnai, et je priai Eugène d'amener Mary. Elle entra presque aussitôt. Ces deux messieurs lui parlèrent à la fois; mais elle leur répondit d'un ton aigre qu'elle ne voulait pas aller avec eux, qu'elle ne les connaissait pas, qu'elle n'était pas allée les chercher, et qu'ils la laissassent tranquille. Là-dessus, le révérend Kilworth et son digne acolyte lui parlèrent d'enfer, de damnation, de souffrances éternelles, etc. Elle les envoya promener en termes très-énergiques, qui firent sourire le docteur Attenburrow et son ami.

— J'étais resté impassible, en homme qui ne comprend pas, mais qui cherche à comprendre par les gestes et l'expression de la physionomie,

et je me doutais de ce qui se passait. Tout à coup, à une parole dite par Mary, le révérend s'emporta; ivre de colère, il leva sa canne; Mary s'élança sur lui comme une furie, lui arracha la canne des mains, et la leva pour la laisser retomber sur les épaules du révérend.

— « Ah! vous voulez me frapper, vous l'homme de Dieu! Vous êtes un infâme! »

— J'arrêtai d'un geste Mary, qui resta cataleptisée, le bras en l'air; — le docteur arrêta le révérend; quant à M. Frearson, il était resté stupéfait et immobile d'épouvante.

— Le docteur, s'adressant à ces messieurs, leur dit alors :

— « Veuillez rentrer chez vous; vous y trouverez un mot du magistrat qui vous engage à être plus circonspects dorénavant. Retirez-vous de suite, je vous y invite, et n'essayez plus aucune tentative de ce genre. »

— Les deux intrus sortirent à reculons, la figure bouleversée par l'effroi, et regardant avec des yeux idiots cette femme qui était restée droite et raide comme une statue, le bras levé et armé du bâton, sur un seul geste de moi..

Lorsqu'ils furent partis, je réveillai Mary. Je

priai le docteur de l'interroger, afin de savoir d'elle-même ce qu'elle voulait faire, quels étaient ses projets, et de la prévenir que la laissais entièrement libre d'agir à sa guise.

Mary dit au docteur qu'elle n'avait jamais eu l'intention de me quitter, qu'elle était fort heureuse, qu'elle gagnait avec moi plus d'argent qu'en travaillant de son état, qu'elle en avait déjà envoyé à ses parents, qui, eux-mêmes, voyaient sans peine le parti qu'elle avait pris, et qu'elle désirait rester à mon service, si je voulais bien continuer à la garder comme somnambule.

L'aventure fit du bruit dans la ville; le docteur et son ami la racontaient d'une manière plaisante et fort peu à l'avantage de mes adversaires.

Sur ces entrefaites, je donnai une dernière séance; tout le monde y vint, le magistrat en tête; la salle était comble; inutile de dire que toutes mes expériences réussirent à souhait.

— Il m'arriva, au moment de quitter Nottigham, un incident que je veux consigner ici, comme étant très-caractéristique, de l'influence de la presse anglaise.

— Comptant partir le lendemain, j'avais demandé ma note à l'hôtel; — en la voyant, je restai confondu. — Je dépensais ordinairement, dans tous les hôtels où je m'arrêtais, dix-huit à vingt livres sterling, soit quatre à cinq cents francs pour trois semaines. A Nottingham, où j'étais resté dix-huit jours, mes dépenses s'élevaient à quarante livres, c'est-à-dire à mille francs.

Je n'avais fait aucun *extra*, et je ne concevais rien à ce chiffre énorme. Le docteur et plusieurs autres personnes étant venus me faire leurs adieux, je montrai ma note au docteur, qui la passa à son voisin, rédacteur de l'un des journaux de la ville, tous deux se récrièrent, et le docteur me demanda l'autorisation d'aller parler au maître d'hôtel.

— Il en revint en me disant :

— « Vous n'avez pas autre chose à faire qu'à payer; mais vous êtes volé, ceci est certain. »

— « J'en fais mon affaire, » me dit le journaliste, « et je vous déclare que *Black Bull Hotel* s'en mordra les doigts. »

Je payai, en effet, et je partis pour Leicester.

Quelques jours après, je reçus un journal de Nottingham. Quelques mots écrits en français sous la bande m'annonçaient que le châtimeut de l'aubergiste avait commencé.

Un article avait été inséré dans le journal, à l'effet de prévenir le public de la manière dont *Black Bull Hotel* en avait agi avec moi, et l'on engageait tous les voyageurs à ne pas y mettre les pieds s'ils ne voulaient pas être *volés*. — Le mot y était en toutes lettres.

Cet avertissement fut répété par tous les journaux d'Angleterre, car, dans, ce pays on fait tout ce qu'on peut pour éviter les abus de ce genre, de même qu'on avertit le public que tel voyageur est parti sans payer l'hôtelier. De cette façon on évite des escroqueries dont les maîtres d'hôtel sont trop souvent victimes; et, d'un autre côté, on les tient eux-mêmes en bride pour qu'ils n'enflent pas trop leurs comptes.

Quelques mois plus tard, *Black Bull Hotel*, tombé dans le discrédit le plus absolu, était contraint à se fermer définitivement.

A Leicester, j'obtins des succès non-seulement dans mes séances, mais encore dans les

hôpitaux. Je fis, devant plusieurs médecins, une expérience des plus remarquables, que j'ai renouvelée quelquefois depuis, entre autres dans un cours donné à Genève en 1853. Il s'agissait d'endormir le sujet, et d'en faire ensuite un cadavre impossible à distinguer d'un mort véritable, même pour les médecins.

Je pris Mary, je l'étendis sur un canapé, et je la magnétisai d'une certaine façon. Deux médecins tenaient chacun un bras pour suivre les progrès de mon action. Peu à peu le pouls disparut entièrement, le cœur cessa de donner la moindre pulsation, tous les membres devinrent froids, le visage prit une teinte livide, et lorsqu'on présenta une glace aux lèvres violacées, on n'y put distinguer la trace d'aucune vapeur. Selon toutes les règles de la science, le sujet était bien mort; les médecins le déclarèrent en se regardant avec un certain effroi, et ne sachant plus quelle contenance tenir.

Mais bientôt je me remis à magnétiser pour ramener la vie, et, quelques instants après, le sujet commença à reprendre graduellement sa couleur, sa chaleur, son mouvement, sa vie enfin.

Cette expérience frappa les assistants de stupeur en leur donnant une idée de la puissance du magnétisme.

Les questions pleuvaient; j'y répondis de manière à les satisfaire. Toutefois, il devait résulter de cette expérience, si remarquable pour la science, quelque chose de fâcheux pour moi.

Eugène était resté dans le salon pendant toute la durée de l'épreuve; il en fut si fort effrayé, que, pour rien au monde, on n'eût pu le faire consentir à être désormais magnétisé. Il me demanda son congé, que je lui donnai à regret, et il retourna en France; j'en pris mon parti; Mary me restait, et c'était un bon sujet sur lequel mes expériences réussissaient fort bien.

De Leicester, j'allai donner des séances à Ashby-de-la-Zouch, où eut lieu autrefois cette fameuse passe d'armes dont parle Walter Scott dans *Ivanhoé*, puis à Coventry, à Leamington-Spa, et une autre, enfin, à Birmingham, en y repassant pour gagner Liverpool, où je voulais prendre une éclatante revanche.

En effet, les médecins de Liverpool, que j'avais réunis, et qui, tous, étaient incrédules, sortirent de mes séances à peu près convaincus.

Quelques-uns balançaient encore, mais ils devinrent bientôt de vrais croyants ; chose d'autant plus étonnante que, quelques mois auparavant, ils avaient repoussé le magnétisme avec un acharnement peu commun.

Ils me donnèrent beaucoup de malades, entre autres un paralytique qui était depuis sept ans à l'hôpital. Je le magnétisai devant eux, et, en deux séances, il fut entièrement guéri, et put se servir de ses deux jambes et de ses deux bras. Huit jours après, il quittait l'hôpital.

C'est à Liverpool que je vis un cyclope, dans un bocal, il est vrai. C'était un enfant qui n'avait qu'un seul œil au milieu du front ; les deux yeux n'étaient pas indiqués sous la peau qui aurait dû former les paupières, et qui continuait, sans interruption, du front sur les joues. Il n'y avait pas de sourcils.

Je magnétisai beaucoup à Liverpool ; j'y guéris beaucoup de malades, dont quelques-uns m'étaient adressés par les médecins mêmes, lesquels, d'abord opposés au magnétisme, l'avaient reconnu et apprécié hautement après les guérisons qu'ils m'avaient vu faire.

Je dois signaler ici un épisode charmant de

mon séjour dans cette bonne ville. — Le révérend Mac Neil avait pris la peine de prêcher contre moi un sermon très-violent, où il me traitait d'*agent du diable*, sinon du diable lui-même.

Ce sermon eut un grand retentissement dans Liverpool, et tout aussitôt, pour la plus grande mortification du révérend, les femmes surtout se pressèrent en foule à une séance que je donnais quelques jours après, et dans laquelle un homme d'esprit, le docteur Nottingham, me servit d'interprète. Ce dernier s'amusa fort de la crédulité et de l'ignorance superstitieuse du pauvre révérend, qu'il couvrit de ridicule en déversant sur lui les traits les plus acérés de son esprit caustique, le tout à la grande satisfaction du public qui demandait, à grands cris, la présence du révérend, armé de ses anathèmes.

A quelques années de là, je dînai, à Paris, chez le baronnet sir Richard Dennis ; j'y rencontrai le révérend, qui, d'abord scandalisé de ma présence, se remit cependant, et daigna me faire amende honorable lorsque le baronnet m'eut présenté à lui comme le sauveur de ses deux nièces. Enfin, les expériences que je fis sur

le somnambule qui m'avait accompagné, achevèrent de détacher le bandeau des yeux du pauvre M. Mac Neil, qui, après tout, ne manquait pas d'intelligence et de bon sens, et que sir Richard Dennis estimait et aimait beaucoup.

En quittant Liverpool, je me décidai à faire une tournée en Irlande; je m'embarquai pour Kingston, d'où le chemin de fer devait me conduire à Dublin.

Mais avant de monter à bord du bateau à vapeur, à Liverpool, je m'étais vu obligé d'endormir Mary, qui craignait horriblement la mer, et ne pouvait se décider à l'affronter. — Une fois endormie, elle fut calme et tranquille, mais, vers huit heures du soir, une heure après l'embarquement, je fus atteint moi-même du mal de mer, que je n'avais jamais éprouvé auparavant, et dont je n'ai souffert que cette fois. — Tout malade que j'étais, je continuai néanmoins à maintenir, par des passes, le somnambulisme chez Mary, qui ne ressentait aucun symptôme du mal de mer; — quant à moi, je ne pouvais plus tenir debout; j'en étais arrivé à vomir le sang avec des efforts horribles. A deux heures du matin, le capitaine, faisant une ronde, et me

voyant dans un état affreux, me pria, m'ordonna, en quelque sorte, de cesser de magnétiser ma somnambule.

— « Qu'importe, » me dit-il, « si elle a le mal de mer, elle en reviendra et vous aussi; mais, en ce moment, vous êtes épuisé, et mon devoir m'ordonne de vous prescrire du repos. »

Je n'eus pas plus tôt fait quelques dégagements que Mary fut prise de malaises, de nausées, de maux de cœur, et que le mal de mer se déclara dans toute sa force.

Le capitaine la fit enlever et porter dans la cabine des femmes, où elle reçut les soins nécessaires. Quant à moi, on me coucha, car je n'avais plus de force, et je continuai à souffrir mille morts; ce fut au point, je l'avoue à ma honte, que je souhaitai, à maintes reprises, que le navire s'engouffrât pour ne plus reparaître.

J'étais si malade que, même après être arrivé dans le port de Kingston, mes vomissements n'avaient point cessé. Lorsque tout le monde fut débarqué, le capitaine vint à moi et me conduisit lui-même jusqu'à la station, en me soutenant avec une extrême bienveillance. J'en avais le plus grand besoin, car, bien qu'on prétende que

ce mal disparaît aussitôt qu'on a touché terre, j'étais encore extrêmement souffrant.

Une fois en wagon, je me remis un peu, quoique la tête et l'estomac me fissent encore bien mal.



## CHAPITRE XIII

SOMMAIRE. — IRLANDE. — DUBLIN. — Séances publiques. — Le docteur *Eaddes*. — Paralytie. — Sourd-muet. — Le docteur *Law*. — Chorée. — Querelle entre deux avocats. — Duel changé en procès. — *Balfe*. — Miss *Campbell*. — La baronne de *Swift*. — La pêche au saumon. — BELFAST. — Guérison d'un œil. — Un chat endormi. — Combat populaire. — LYSBURN. — LONDONDERRY. — Cécité. — Composition musicale pendant le somnambulisme. — ÉCOSSE. — GLASGOW. — Excursion dans la montagne. — Paralytie. — Ouvrières fileuses. — ÉDIMBOURG. — Sourds-muets. — Observation du dimanche. — La reine *Victoria*. — L'ale écossaise. — Retour à Londres. — Retour en France. — Quelques mots sur les progrès du magnétisme en Angleterre. — Le journal « *The Lancet*. » — Le docteur *Elliotson*. — Le *Mesmeric-Infirmery*. — Résumé des journaux anglais.

Arrivé à Dublin, et à peine installé dans l'hôtel, je me fis conduire aux bains, dont j'éprouvais un pressant besoin, après quoi je me sentis tout autre à dîner. Je mangeai comme un ogre; il est vrai que j'avais devant moi du saumon si frais que c'était comme de la crème.

Aussi, quoique les domestiques, à Dublin et à Édimbourg, mettent pour condition, en entrant dans une place, « qu'on ne leur donnera du saumon que deux fois la semaine, » j'en mangeai, moi, deux fois par jour, et sans pouvoir m'en rassasier.

Je donnai, à Dublin, des séances qui furent fort suivies, et dans lesquelles je magnétisai beaucoup de personnes de la ville. Je fis, de concert avec le docteur Law, des guérisons remarquables à l'hôpital de Partridge-Town, sur des malades atteints de la danse de Saint-Guy.

A l'hôpital des aveugles, je magnétisai, de moitié avec le docteur Carmichael, un aveugle qui arriva, après deux magnétisations, à pouvoir distinguer divers objets.

Le docteur Eaddes me pria alors de magnétiser son père, âgé de soixante ans et paralysé depuis huit ans. Il ne pouvait se servir de son bras droit; sa main était toujours fermée, et il ne fallait rien moins que les forces réunies de deux personnes pour que l'une pût couper les ongles de ses doigts, tandis que l'autre maintenait la main ouverte en y mettant toutes ses forces.

En présence de douze à quinze personnes, et après trente minutes de magnétisation sur le bras, je pus ouvrir la main, qui resta souple; le vieillard put la fermer et la rouvrir lui-même sans ressentir aucune douleur.

Au bout de quatre séances, le bras fut entièrement guéri, et le malade s'en servait avec facilité.

A Claremont-Institution, je fis entendre des sourds-muets en présence du docteur Law, ce qui décida celui-ci à me prier de venir expérimenter à l'hôpital de Patridge-Town, dont il était le médecin en chef, et où je guéris, en deux magnétisations, une malheureuse femme atteinte d'une chorée ou danse de Saint-Guy, dont les crises violentes se répétaient plusieurs fois par jour.

Un jour, je dînais chez moi avec M. Carolin, avocat, lorsque survint M. Sharp, autre avocat que je connaissais; tout en causant, ces deux messieurs, qui ne s'aimaient pas, ce que j'ignorais, échangèrent quelques paroles sur un diapason un peu élevé; comme elles étaient prononcées en anglais, je n'y fis pas d'abord grande attention; mais la discussion s'échauffant, je crus

devoir prier ces messieurs d'y mettre un terme. J'avais à peine dit un mot, qu'un verre de vin était jeté par M. Carolin à la face de M. Sharp; celui-ci en fut inondé; je me levai aussitôt et j'arrêtai ces messieurs en les priant de ne pas oublier qu'ils étaient chez moi. M. Sharp s'essuya le visage, et, me serrant la main, il sortit en disant à M. Carolin qu'il aurait de ses nouvelles.

Lorsqu'il eut quitté la chambre, je blâmai vivement M. Carolin de s'être ainsi emporté, et d'avoir joint à ses insultantes paroles une voie de fait qui aggravait l'affaire et rendait un duel imminent.

— « Eh! non, » dit-il, « je l'aimerais mieux ainsi; — un coup d'épée n'est rien, mais cet homme est trop lâche, et cela me coûtera quelques centaines de livres. Vous verrez. »

En effet, M. Sharp ne tarda pas à envoyer force papier timbré à M. Carolin. Un procès fut entamé; je fus appelé comme témoin, ce qui me procura l'occasion de voir des hommes sérieux, siégeant la tête couverte d'immenses perruques de filasse qui leur tombaient sur les épaules et la poitrine, usage ridicule s'il en fut jamais, et

qu'on devrait supprimer, car il ne donne aucune noblesse, aucune gravité à ces figures dont on ne peut, sans rire, considérer le grotesque accoutrement.

M. Carolin fut condamné, comme il l'avait prévu, à une amende de plusieurs centaines de livres.

M'étant rendu, ainsi qu'il avait été convenu avec le docteur Carmichael, à l'hôpital des aveugles, je ne produisis qu'un peu d'amélioration chez un homme dont les yeux étaient devenus d'une grande opacité à la suite d'une amaurose complète.

Je fis, à Dublin, la connaissance de Balfe, l'auteur de l'opéra *le Puits d'amour*, représenté sur le théâtre de l'Opéra-Comique de Paris; et celle de Miss Campbell, cantatrice anglaise d'un immense talent, et qui était, en particulier, admirable dans *Norma*. Je la magnétisai chez la baronne de Swift, sœur de Thalberg, le grand pianiste, et qui était elle-même une remarquable musicienne. Je produisis le sommeil et le somnambulisme, et nous la fîmes répéter un de ses morceaux de *Norma*, qu'elle chanta avec encore

plus d'âme et de vigueur qu'au théâtre. La voix avait une plus grande extension et était plus sympathique encore.

Madame de Swift était l'amie intime de madame Farrel, que j'avais radicalement guérie d'une fièvre dont elle était atteinte depuis longtemps, et que son mari, médecin fort distingué d'ailleurs, n'avait jamais pu calmer. Ce fut l'affaire de quelques séances. Madame Farrel s'était endormie dès la première magnétisation, et elle se montra d'une lucidité remarquable toutes les fois que je la magnétisai.

Pendant mon séjour à Dublin, on me fit voir le spectacle fantastique d'une pêche au saumon aux lumières; je pourrais dire tout aussi bien, et même avec plus de justesse, une chasse aux saumons.

On apercevait sur le rivage et jusque dans l'eau, des enfants, des femmes courant çà et là en brandissant des torches enflammées. Plus loin, en mer, on distinguait à peine des points noirs, c'étaient des barques qui ramenaient au rivage les filets tendus de l'une à l'autre d'entre elles, de manière à entraîner les saumons qui, d'eux-mêmes, attirés par les lumières, se précé-

pitaient en bandes vers la terre; entre les torches et les barques, des hommes à cheval, armés d'un trident et fendant les ondes, semblaient des ombres fantastiques courant d'un point à un autre, en frappant de leur arme les saumons, autour desquels l'eau rougissait à chaque coup.

Ces hommes galopant, jetant des cris de joie, de triomphe, à chaque coup qui atteignait un saumon; cette teinte rouge qui allait croissant; ces femmes, ces enfants, qui attiraient sur le sable les saumons blessés pour en former des tas énormes ressemblant à des montagnes; ces points, ces barques qui se rapprochaient de plus en plus; cet acharnement à détruire, car à chaque coup un saumon perdait la vie, et les chasseurs ne cessaient de frapper et de courir tantôt dans l'ombre, tantôt dans la lumière rouge des torches. C'était véritablement un spectacle étrange, infernal, où tous les démons de l'enfer semblaient s'ébattre au milieu de cette mer rouge de sang. L'animation générale semblait gagner comme un vertige, non-seulement les pêcheurs, mais encore une foule de citadins accourus pour prendre leur part de ce plaisir enivrant.

Quand je vis les immenses quantités accumu-

lées d'un poisson si abondant sur les côtes d'Irlande, je compris que, malgré la délicatesse du saumon, on en fit si peu de cas.

De Dublin, je m'en dirigeai sur Belfast, où un professeur de français, M. Badier, voulut bien me servir d'interprète pour mes séances.

Ce fut chez lui que je guéris, sans savoir qu'elle était borgne, une femme, sa domestique, qui ne voyait que d'un œil, et que j'avais magnétisée pour faire des expériences devant quelques personnes. Le magnétisme lui rendit entièrement la vue, sans que les magnétisations eussent été dirigées sur l'organe malade, mais seulement par l'influence générale du magnétisme sur le corps, et son adaptation spontanée à la partie souffrante.

— Ce fut aussi chez M. Badier que, tout en prenant le thé, j'endormis un petit chat qui était monté sur la table; je le réveillai et l'endormis plusieurs fois avec le même succès; il tombait sur le nez, puis sur le côté, et ne remuait plus jusqu'au moment où je le dégageais. Alors il reprenait ses allures mutines, ses sauts et ses bonds, puis j'étendais de nouveau la main

au-dessus de lui. et à l'instant il retombait endormi.

Pendant mon séjour à Belfast, j'assistai à un combat à coups de pierres, entre catholiques et protestants, combats malheureusement trop fréquents, et qui laissent toujours plusieurs blessés sur le carreau.

Qu'on s'imagine deux ou trois cents hommes massés à chaque bout de l'une de ces rues immensément larges, et qui ressemblent plutôt à de grandes places, — laissant entre les deux groupes un espace vide de plus de cent mètres, et se lançant des pierres avec une force et une adresse tellement remarquables, qu'elles tombaient dans chaque camp et atteignaient souvent les combattants; puis plusieurs hommes s'avançaient de chaque côté, mais ceux-ci ne rejoignaient pas toujours leur camp; atteints et blessés grièvement de quelque coup de pierre, ils restaient souvent couchés sur la terre; et quoiqu'il y eût une caserne dans cette même rue, les troupes ne paraissaient pas pour mettre fin à un combat qui menaçait de se terminer, comme de coutume, par une mêlée à coups de bâton, où le sang coulait abondamment des têtes

fendues. — Alors seulement les troupes et les policemen se montraient, et aussitôt les adversaires, catholiques et protestants, prenaient la fuite avec une telle rapidité, que la police faisait peu d'arrestations.

Il y a un fait remarquable dans ces combats, et qui peint les mœurs du pays, c'est que, ni d'un côté, ni de l'autre, on n'attaque les personnes étrangères à la lutte, aussi, M. Badier, qui, maintes fois, avait traversé le champ de bataille sans qu'il lui fût arrivé le plus petit accident, me proposa de continuer notre chemin et me dit en riant :

— « Votre barbe vous protégera. »

— Je le suivis; deux ou trois autres personnes en firent autant. Nous marchâmes dans l'espace resté vide entre les deux camps, et nous arrivâmes sans qu'une seule pierre eût été lancée sur nous; cependant, à peine étions-nous de l'autre côté que la bataille, un moment suspendue, recommença de plus belle.

Après avoir donné, à Dublin, plusieurs séances publiques et particulières, dans lesquelles mes expériences sur mes sujets, sur des sourds-muets et sur des personnes de la ville, produisirent de

nombreuses convictions, j'allai ensuite en donner une à Lysburn, puis je me dirigeai vers Londonderry. Là, je fus accueilli avec enthousiasme par les médecins et par le public. Tous les hôpitaux me furent ouverts, et chaque docteur m'entraînait vers celui dont il était le médecin. C'est ainsi que, dans l'hôpital des Aveugles, en présence du docteur White, médecin de l'établissement, je parvins à faire *voir* un aveugle<sup>1</sup>.

Dans ces diverses séances, de jeunes filles, de jeunes garçons furent magnétisés jusqu'à la somnolence, sans offrir rien de plus remarquable.

Mais, dans une séance particulière, j'endormis presque instantanément un Polonais, dont le talent sur la guitare avait une renommée européenne. Il composa et nota, pendant son somnambulisme, un morceau qui fut, depuis, accueilli avec le plus vif enthousiasme. Je n'avais jamais rien entendu de pareil depuis Castellacci, artiste italien, qui était venu à Paris en 1822, et qui avait été proclamé le plus grand artiste connu sur cet instrument.

Je pris ensuite le bateau pour remonter la rivière jusqu'à Glasgow; là, je fus reçu avec la

<sup>1</sup> L' *Art de magnétiser*; 3<sup>me</sup> édition, page 249.

plus grande bienveillance. J'opérai diverses cures dans plusieurs hôpitaux, entre autres celle dont je parle dans l'*Art de Magnétiser*<sup>1</sup>, une paralysie constatée par le docteur Hannay.

Je magnétisai dans des séances publiques plusieurs personnes qui s'occupaient de science, entre autres M. Anderson qui, dans le journal l'*Argus*, rendit compte de ses impressions, de ses sensations et des effets obtenus sur lui; puis M. Brookes, qui fut jeté dans la somnolence et cataleptisé, etc., etc.

De Glasgow je fis, avec deux autres personnes, une excursion dans les montagnes, et j'eus le bonheur de voir sous leur plus favorable aspect les lacs, les bois dont parle Walter Scott dans ses romans écossais, et qui avaient, à mes yeux, le double intérêt des faits historiques et de la légende du poète.

A mon retour à Glasgow, je n'eus rien à constater, si ce n'est que j'allai avec le docteur Findelay visiter une filature où je vis fonctionner à la fois neuf cents métiers, et où je magnétisai une jeune fille que je rendis somnambule dès la première séance.

<sup>1</sup> L'*Art de magnétiser*; 3<sup>me</sup> édition, page 236.

Ce fut aussi à Glasgow que j'appris la mort si lamentable de l'infortuné duc d'Orléans.

Je voulus voir Édimbourg, et, parti un matin par le chemin de fer, j'arrivai le soir même à ma destination.

Je fis à Édimbourg beaucoup d'expériences, beaucoup de guérisons ; j'y fis entendre plusieurs sourds-muets, entre autres un mari et une femme, dont les enfants entendaient et parlaient fort bien, quoique leur père et leur mère fussent tous deux sourds-muets.

— Dans cette même ville, je faillis un jour faire connaissance avec la police. Un dimanche, j'étais dans ma chambre qui donnait sur la rue, et, tout en écrivant, je sifflais machinalement et peut-être même assez fort, puisque le garçon vint me prier de faire silence. Je ne le compris pas et continuai sans penser à mal ; mais un instant après, le maître d'hôtel lui-même entra pour me prier, en français, de cesser de siffler, attendu que c'était l'heure de l'office divin, m'avertissant que la police avait déjà pris ombrage de ce bruit insolite. Je trouvai la police bien bonne de s'occuper de choses semblables ; mais je m'empressai de rentrer dans le silence le plus complet, ne

voulant nullement m'exposer à une amende qui, à ce qu'on m'apprit, peut devenir assez forte, et même aller jusqu'à la prison.

Je vis à Édimbourg la reine Victoria; elle passait en voiture dans la principale rue, se rendant au château du duc de \*\*\*.

J'étais au milieu de la foule; — une personne qui était dans la voiture royale me désigna du doigt à l'attention de la souveraine, qui se pencha pour me regarder, en paraissant faire quelques questions à mon sujet. Il fut même un instant question que je donnasse une séance devant Sa Majesté qui en avait manifesté le désir; mais on y mit obstacle, craignant que la reine, enceinte à cette époque, n'en ressentît une trop vive impression. — Je n'ai jamais eu de chances avec les têtes couronnées.

Avant mon départ d'Édimbourg, l'avocat Simpson voulut un jour me faire faire connaissance avec la célèbre *ale* écossaise.

Nous allâmes un jour, avec deux de ses amis, manger des huîtres, qu'on nous présenta apprêtées de diverses manières, — fraîches, — frites, — cuites dans une sauce particulière, etc., et excellentes de toutes façons. Nous les arrosions

d'une *ale* que je trouvais exquise, mais qui était aussi capiteuse que le plus capiteux des vins. Une seule bouteille nous suffit à tous quatre. Cependant M. Simpson en demanda encore une demi-bouteille, et, je l'avoue, celle-ci fut de trop. Le liquide fermenté nous monta à la tête avec une force qui aurait suffi pour nous griser, si nous en eussions pris un verre de plus. Je n'ai jamais bu de vin plus spiritueux ni plus agréable.

D'Édimbourg, je revins à Londres, où je revis quelques personnes; puis je me décidai à quitter l'Angleterre pour revenir en France, où me rappelaient des intérêts de diverses natures.

Pendant près de deux ans, j'avais parcouru l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, j'avais semé le magnétisme partout où j'avais passé, je l'avais présenté comme un moyen puissant, général, de guérison, comme une force active des plus efficaces, qui pouvait rendre d'immenses services à l'humanité. L'accueil bienveillant, empressé, que partout j'avais reçu, l'attention scrupuleuse, consciencieuse, avec laquelle les médecins et les hommes de science avaient observé les différents effets que j'avais présentés, les guérisons que j'avais obtenues sur les diverses maladies

qu'ils m'avaient soumises pour acquérir une conviction, tout me faisait espérer que mon voyage n'aurait pas été inutile au magnétisme, et que la propagande continuerait après moi. En effet, à dater de ce moment, beaucoup de personnes, beaucoup de médecins surtout, étudièrent le magnétisme; peu après des sociétés magnétiques s'organisèrent dans plusieurs villes, firent elles-mêmes des expériences, et s'occupèrent de traiter des maladies par ce seul moyen.

Dès lors le magnétisme, presque inconnu jusqu'à ce moment en Angleterre, se fit jour dans la population.

En 1838, le voyage de M. Du Potet à Londres, et les guérisons qu'il y avait obtenues, n'avaient eu de retentissement que dans la classe aristocratique; mais le journal « *the Lancet* » lui avait fait une telle opposition, une guerre si déloyale, en dénaturant les faits, que le docteur Elliotson lui-même, si haut placé dans la science, s'était vu forcé de plier devant cette animosité inouïe. Toutefois, plutôt que de renier ses convictions, il avait donné sa démission de professeur de l'Université de Cambridge et de médecin de l'hôpital de Middlesex.

En 1841, le journal « *the Lancet* » essaya bien ses traits acérés sur moi, mais mes expériences avaient été trop publiques, trop de personnes les avaient constatées, pour que ces attaques, qui consistaient à présenter les faits sous un jour faux, pussent être accréditées parmi les gens sérieux. Ce furent tout au plus quelques piqûres qui m'atteignirent à peine.

Le docteur Elliotson était bravement remonté sur la brèche, et continuait dans le journal « *le Zoïle* » à soutenir le magnétisme; bientôt après il fonda un hôpital magnétique sous le nom de *Mesmeric Infirmary*, 36, Weymouth-Street, Portland-Place.

Le docteur fut soutenu dans cette entreprise par les plus grands noms d'Angleterre et par des dons importants qui lui permirent de mettre à exécution ses nobles projets, et de réduire ainsi à néant toutes les imputations plus ou moins fausses, plus ou moins méchantes, dont le journal « *the Lancet* » et bien d'autres ennemis l'avaient accablé.

A tout prendre, il faut dater de ce moment l'implantation sérieuse du magnétisme en Angleterre, son examen approfondi par des hommes

de science, son application efficace, triomphante, dans toute espèce de maladies, les premiers pas enfin qu'il a faits dans une voie où il s'affermirait tous les jours.

---

Je crois pouvoir citer ici un résumé des journaux d'Angleterre, fait par un de mes élèves, et que j'ai publié, en 1860, dans mon journal *le Magnétiseur* :

« Monsieur et cher maître,

« Je vous écris de Londres, où je viens d'arriver après une tournée de quelques semaines pendant laquelle j'ai visité, entre autres villes de l'Angleterre, Manchester, Birmingham, Sheffield, etc., où j'ai trouvé votre souvenir encore tout vivant parmi les nombreux disciples que votre passage dans ces villes, en 1841, vous a permis de faire. — Je me suis amusé à rassembler les journaux de cette époque qui parlent de vous, et la chose n'a pas été difficile; je n'ai eu que l'embarras du choix, pour prendre çà et là les articles qui se ressemblaient le moins. Je vous adresse ces extraits, me plaisant à croire que vos lecteurs ne seront point fâchés de re-

trouver dans votre journal ces appréciations anglaises, c'est-à-dire loyales et solides, que j'exhume dans l'intérêt de la science à laquelle vous vous êtes dévoué. »

« Vers la fin de 1841, M. Lafontaine a fait un séjour de plusieurs mois en Angleterre, s'arrêtant dans les principales villes du royaume, et offrant à tous ses expériences magnétiques; étonnant d'abord, essuyant de nombreuses attaques suscitées par l'ignorance et la mauvaise foi, mais finissant toujours par rester maître du champ de bataille, grâce à son inébranlable persévérance, et aussi, il faut le dire, au consciencieux appui qu'il n'a jamais manqué de trouver chez les hommes éclairés, les savants, les médecins de toutes les villes qu'il a parcourues.

— « Tous les journaux de l'Angleterre ont retenti à ce moment des merveilleux récits que leur fournissaient ces séances, si neuves et si étonnantes pour le peuple anglais; — ils ont reproduit les polémiques acharnées qui ont eu lieu entre les détracteurs du magnétisme et ceux qui s'en sont fait les champions, se substituant en cela au praticien lui-même, que sa complète

ignorance de la langue anglaise laissait au dépourvu sur ce terrain ; — ils ont toujours fini par publier le triomphe des observateurs froids et impartiaux sur ceux que l'entêtement ou l'envie portaient à ces attaques ; — mais nous n'avons pas l'intention de reproduire ces longs débats ; nous voulons seulement relever dans les journaux anglais de cette époque le compte-rendu de quelques expériences, pratiquées le plus souvent sur des sujets pris dans l'audience, et qui pourront intéresser les amis du magnétisme.

« Après avoir terminé ses expériences sur les sujets ordinaires, » dit le « *Manchester Times* » du 13 Novembre 1841, — « M. Lafontaine essaya son pouvoir sur un journaliste de notre ville et sur deux médecins, mais il n'obtint que des effets peu sensibles. Un Allemand, commerçant à Manchester, s'avança ensuite pour se soumettre à l'action magnétique. Il s'était présenté dans la séance précédente, mais le praticien avait refusé de le magnétiser, le jugeant peu susceptible de ressentir les effets de la magnétisation. — Cette fois, l'expérience eut lieu ; — le jeune homme donna, au bout de dix minutes, des signes pro-

noncés de somnolence, qui furent promptement suivis d'une complète insensibilité. Un pistolet déchargé à son oreille ne lui arracha pas un mouvement, et ses mains furent piquées plusieurs fois, sans qu'il donnât signe de souffrance. — M. Lafontaine lui rendit une sensibilité partielle, on le piqua de nouveau, et cette fois, le patient répondit à l'essai par un violent soubresaut. — Revenu entièrement à lui-même, au moyen de quelques passes de dégagement, il accusa avoir senti d'abord un chatouillement dans les bras; — puis du froid aux extrémités, — conservant un vague sentiment de son existence et des objets qui l'environnaient, mais sans la possibilité de faire un mouvement. Il n'avait éprouvé aucune douleur, aucun malaise, si ce n'est une impression de raideur cataleptique dans le bras droit, impression qui fut immédiatement détruite par le magnétiseur. Les nombreux médecins présents à cette séance avaient constaté que le pouls de ce patient, comme du reste, celui de tous les autres sujets examinés par eux pendant la somnolence magnétique, accusait 133 à 160 pulsations. »

« Le « *Manchester Guardian* » du 13 Novembre

rend compte de cette même séance, et rapporte les mêmes faits, ajoutant : « Le docteur *Holland*, qui était présent avec les docteurs *Turner*, *Ransome*, *Noble*, *Franklin*, etc., — s'occupa surtout de constater scrupuleusement l'état d'insensibilité du somnambule de M. Lafontaine. Il fit, en particulier, des expériences sur les sourcils et sur la pupille de l'œil, qui possède une si exquise délicatesse, et n'obtenant aucun symptôme de sensibilité, il déclara hautement que l'insensibilité de l'œil était parfaite. M. le D<sup>r</sup> Ransome, l'une des sommités médicales de Manchester et de l'Angleterre, fit des expériences analogues avec le même succès; — un flacon d'ammoniaque d'une puissance extraordinaire fut appliqué aux narines du somnambule sans qu'il donnât signe de sensation, tandis que le D<sup>r</sup> Ransome, placé à ses côtés, répandait des larmes provoquées par la puissance de cet alcali volatil. »

« Dans son numéro du 17 Novembre, le même journal rend compte d'une autre séance, dans laquelle, après les expériences connues, sur les somnambules ordinaires, M. Lafontaine magnétisa également plusieurs des assistants. Il cite, parmi ces derniers, l'exemple suivant :

— « Celui qui se soumettait cette fois au magnétisme était un jeune homme qui a toujours habité Manchester. — Quatre minutes après le commencement de l'opération, il ferma les yeux, qu'il rouvrit par un effort violent, à l'ouïe d'un bruit accidentel qui eut lieu dans la salle. M. Lafontaine lui fit quelques passes devant le visage, et dix minutes après le commencement de la magnétisation, les yeux se fermèrent définitivement. — L'opérateur continua par quelques passes à saturer de fluide tout l'organisme, et put alors fixer les deux jambes à angle droit dans une position qu'elles conservèrent. Il plia ensuite le bras droit et l'éleva à quelque distance du fauteuil, dans la position qu'un tailleur demanderait pour prendre mesure d'une manche d'habit. Le bras conserva cette position comique et incommode, tandis que le visage du patient, un peu plus pâle que de coutume, demeurait calme et impassible, les yeux fermés, et présentant tous les caractères d'un profond sommeil. A en juger par les expressions d'incrédulité qui avaient rempli la salle, l'auditoire avait gardé jusqu'alors des dispositions purement sceptiques; il ne fut donc pas moins curieux d'observer le

changement produit sur les auditeurs que d'étudier celui qui s'était opéré chez le patient. Une curiosité pleine d'intérêt, un étonnement profond peint sur la figure de chacun, les regards animés qui se dirigeaient sur la personne magnétisée, et le silence inusité qui s'était fait tout à coup dans l'assemblée, tout cela formait un frappant contraste avec l'agitation du moment précédent. Quelques passes achevèrent de rendre le magnétisé parfaitement insensible à la piqûre d'une épingle. La décharge d'un pistolet lui fit faire un léger mouvement sans que les yeux s'ouvrissent toutefois; mais de nouvelles passes le rendirent totalement insensible à une seconde détonation. Enfin, M. Lafontaine annonça qu'il allait réveiller le sujet; quatre passes de dégagement suffirent pour lui faire ouvrir les yeux; mais les bruyants applaudissements des spectateurs, l'éclat des lumières et l'affluence des curieux qui se pressaient autour de lui, causèrent un étourdissement au patient. Un de ses amis s'empressa de le calmer, en l'assurant que tout allait bien, et des attouchements magnétiques, pratiqués sur son estomac par M. Lafontaine, le remirent bientôt complètement. Les médecins

lui touchèrent les mains, qu'ils trouvèrent froides, malgré l'élévation du pouls. Ses jambes et ses bras furent débarrassés de leur raideur cataleptique et rendus à leur état normal, et quarante minutes après le commencement de l'expérience, il se trouva entièrement revenu à lui-même. Voici comment il décrit ses sensations : — « Après  
« avoir été regardé fixement par M. Lafontaine  
« pendant deux ou trois minutes, je me sentis  
« en proie à un étourdissement complet, accom-  
« pagné d'une titillation dans tous les membres ;  
« lorsqu'ensuite il fit mouvoir ses mains devant  
« mon visage, je perdis aussitôt connaissance ;  
« au bout d'un moment, je revins un peu à moi,  
« et je m'assoupis ensuite, sans perdre entière-  
« ment conscience de ce qui m'entourait. J'en-  
« tendais vaguement causer autour de moi,  
« j'entendis la détonation du pistolet, mais fai-  
« blement et sans qu'elle me fût désagréable ;  
« je sentis l'épingle qui touchait ma main, mais  
« sans ressentir d'impression douloureuse. » On  
lui demanda s'il était disposé en faveur du ma-  
gnétisme avant la séance ; il répondit qu'il était  
bien éloigné d'y croire quand il s'était assis en  
face de M. Lafontaine, et que c'était la première

fois qu'il assistait à une séance de ce genre. Puis il se retira, encore très-ému des effets singuliers qu'il venait de ressentir. »

« Le « *Manchester Times* » du 20 Novembre rend compte d'une autre séance à l'Athénée, dans laquelle, après avoir eu à lutter contre une incrédulité hautement prononcée, M. Lafontaine endormit, en quelques minutes, un fabricant de Salford, M. Higgins, — dont l'insensibilité parfaite fut constatée par toutes les expériences possibles, et confirmée ensuite par les assurances qu'en donna le patient à son réveil. « Cette séance, » ajoute le journal, « a fait une profonde impression sur l'esprit de tous les assistants; en effet, il eût été impossible à tout être raisonnable de ne pas se rendre devant de semblables preuves des pouvoirs du magnétisme. Nous croyons pouvoir avancer qu'il n'est resté, après cette séance, aucun doute dans l'esprit des plus incrédules, et nous sommes certains que cette intéressante étude occupera longtemps les membres sérieux de la faculté, les savants et les philosophes de notre ville. Il nous reste à apprendre et à comprendre le bien que l'on peut en faire dériver; pour le moment, bornons-nous à expri-

mer le désir que les enquêtes qui vont se faire s'accomplissent dans un meilleur esprit que les précédentes, et que le résultat des expériences soit scrupuleusement noté. Des faits semblables ont une importance incontestable, et quand ils tombent entre les mains d'hommes intelligents et courageux, que leurs études ont conduits dans une voie saine et loyale, ils offrent, nous n'en doutons pas, d'immenses avantages à recueillir. »

« On trouve dans le même journal du 20 Novembre les détails d'une dernière séance qui eut lieu en présence de plus de huit cents spectateurs, et dans laquelle se reproduisirent tous les phénomènes cités dans les extraits qui précèdent. Il y est question, entre autres, d'un M. Williamson, gentilhomme distingué, qui voulut se soumettre à l'épreuve magnétique. — Il ne s'endormit pas; au contraire, il conserva toute la perception de ce qui se passait autour de lui, et la faculté de répondre aux questions qu'on lui adressait. Pendant ce temps, ses yeux demeurèrent complètement fermés, résistant à tous ses efforts pour les rouvrir, jusqu'au moment où M. Lafontaine rompit le charme. La surprise et l'admiration étaient grandes dans l'auditoire.

Plus tard, c'est le « *Journal de Birmingham* » qui rapporte les expériences présentées le 17 Novembre au public de cette ville.

« Après avoir produit sur ces somnambules les phénomènes accoutumés, M. Lafontaine magnétisa deux des spectateurs, M. Rabone et un autre jeune homme, qui succombèrent promptement à l'action magnétique. Le docteur Palmer leur succéda sans ressentir cette influence, à l'exception d'un chatouillement qu'il éprouva dans les bras. Mais les plus intéressantes de ces expériences furent celles qui eurent lieu sur des sourds-muets. Un jeune homme, nommé Kirby, bien connu dans la ville pour être un des sourds-muets de l'asile d'Edgbaston, avait été magnétisé trois ou quatre fois pendant cette semaine, et le résultat accusait déjà une forte tendance à recouvrer l'ouïe et la parole.— Une jeune fille du même asile présenta également d'incontestables symptômes d'amélioration. »

« Dans la dernière séance donnée par M. Lafontaine, » dit le « *Journal de Birmingham* » du 27 Novembre, « l'une des personnes qui se présentèrent pour subir l'épreuve, fut M. John Elkington, chirurgien à Snow-Hill, qui avait, à ce qu'il

paraît, tourné en ridicule la science elle-même, et s'était déclaré complètement sceptique. Son apparition causa donc un vif intérêt dans l'assemblée, et chacun attendit avec anxiété le résultat de l'épreuve. M. Elkington fit tous les efforts dont il fut capable pour résister; mais sa tête commença bientôt à se balancer doucement, et peu de temps après il retomba en arrière, plongé dans une somnolence que M. Lafontaine augmenta par des passes. Les mains et les bras, et particulièrement le bras gauche, parurent se crispier convulsivement; mais aussitôt que M. Lafontaine eut dégagé la tête du fluide qui s'y était accumulé, le patient sembla sortir d'un profond sommeil, et la salle entière applaudit avec enthousiasme. Alors le docteur Melson, prenant la parole, informa les spectateurs, au nom de la personne qui venait d'être endormie, de l'incrédulité manifestée jusque-là par le docteur Elkington, des efforts désespérés que ce dernier avait faits pour résister à l'influence magnétique, et termina en disant qu'il fallait bien reconnaître, dans cette expérience complètement réussie sur un sceptique endurci, l'éclatant triomphe de la vérité. — Ces paroles excitèrent des applaudis-

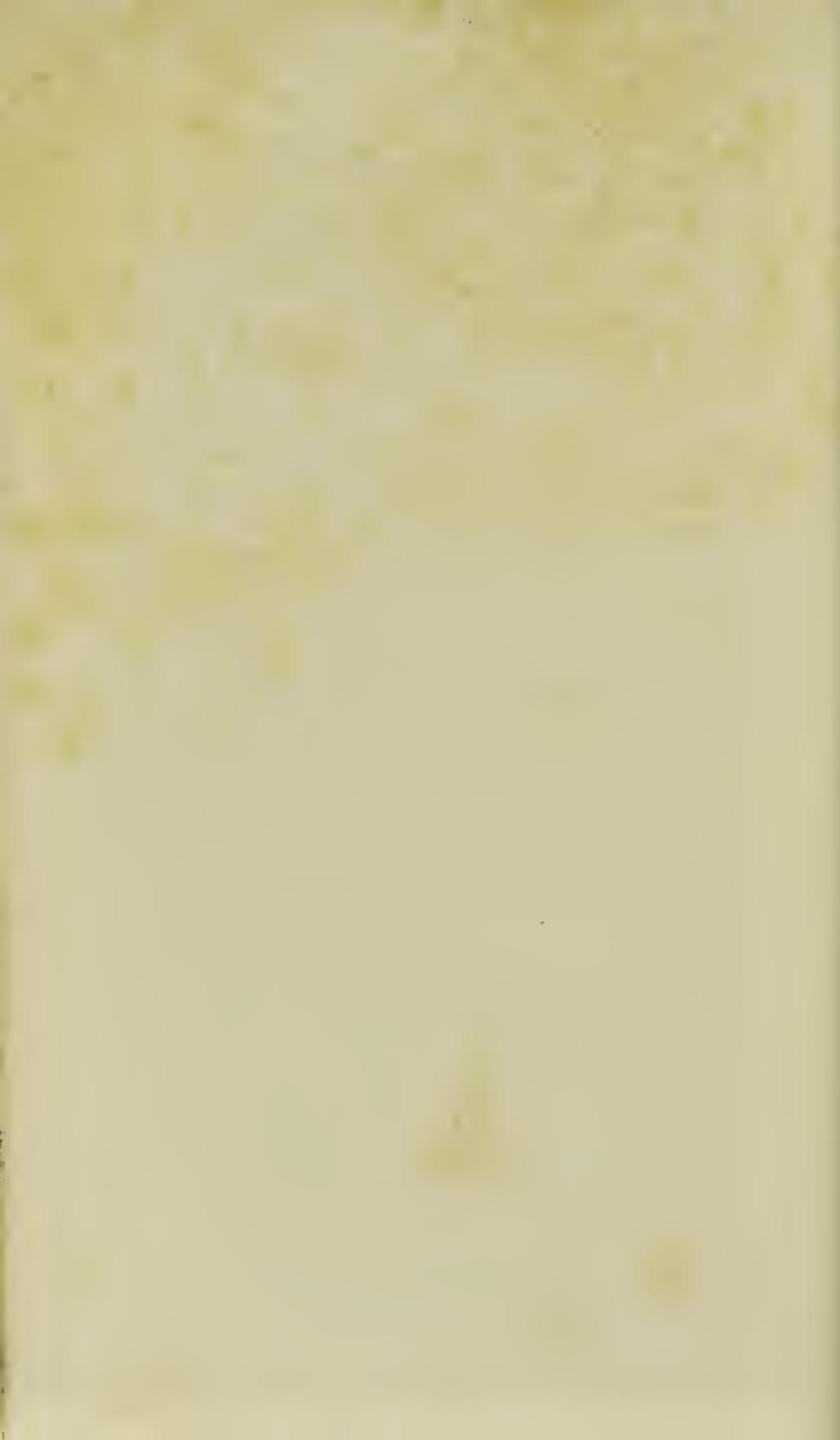
sements unanimes. — Bientôt M. Elkington raconta les sensations qu'il avait éprouvées, et l'assemblée considéra ce fait comme le plus intéressant qui fût venu à sa connaissance. »

« Le « *Midland County Herald* » parle également en termes pleins d'intérêt de John Kirby, ce jeune sourd-muet dont le « *Journal de Birmingham*, » cité plus haut, constate la grande amélioration d'ouïe et de parole. — « Nous ne devons pas, » dit ce journal, « passer sous silence l'un des incidents les plus intéressants des séances de M. Lafontaine. Nous voulons parler de la présentation de John Kirby, ce jeune sourd-muet qui n'entendait absolument rien il y a quinze jours, et qui peut aujourd'hui percevoir des sons et articuler distinctement plusieurs syllabes. »

« Nous pourrions encore glaner dans les journaux de cette époque maints faits intéressants à l'appui de ceux-ci. Les extraits que nous choisissons suffiront, toutefois, pour donner une idée de l'impression qu'a faite en Angleterre le magnétisme dès sa première apparition, et pour établir aux yeux du public que les savants et les médecins d'outre-Manche accueillent ce qu'ils ne

connaissent pas encore avec une conscience, une loyauté et un esprit d'examen qui sont les plus sûrs moyens d'arriver à la connaissance de la vérité. »

FIN DU TOME PREMIER.



## TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
CHAPITRE I <sup>er</sup> . — SOMMAIRE: — MON ENFANCE. — Ma famille. — Mon père fuyant Paris pour sauver sa mère. — Son mariage. — Il est nommé <i>vérifica-</i> <i>teur général près la junte de Toscane</i> . — Notre habitation à <i>Vendôme</i> . — Premiers développements de mon caractère. — Les jardiniers et les feux fol- lets. — Un cuirassier sauvé. — <i>L'impératrice Ma-</i> <i>rie-Louise ; le roi de Rome</i> . — Les <i>Prussiens</i> . — Une émeute. — La garde nationale. — Le sous-préfet. — Arrestation et condamnation des émeutiers. — De- mande en grâce. — Succès. — Une exécution ca- pitale . . . . .	1
CHAPITRE II. — SOMMAIRE: — MA JEUNESSE. — Départ de <i>Vendôme</i> . — Blois. — Comment je passe mon temps. — Paris. — Un coup de tête. — Mon frère comédien. — <i>Talma</i> . — Mes entrées aux théâ- tres. — Les salons du faubourg Saint-Germain. — Un duel. — Ma vie de jeune homme. — Première douleur. — <i>Le marquis de Montmaur</i> . — <i>Bruxelles</i> .	29
CHAPITRE III. — SOMMAIRE: — MAGNÉTISME. — Nouvelles connaissances. — <i>Jobard</i> . — Mon ini- tiation au magnétisme. — Incertitudes. — Premiers succès. — Une aventure : ma première somnambule. — Ma vocation. — Nouveaux horizons. — Som-	

meil magnétique de huit jours. — RETOUR A PARIS. — Nouveaux pas dans le magnétisme. — Une belle guérison. — ENCORE BRUXELLES. — <i>Victor Idjiez</i> . — <i>Le Magnétophile</i> . — Première séance publique à MONS. — <i>Montius</i> . . . . .	45
CHAPITRE IV. — SOMMAIRE: — PARIS. — Guérisons. — Accident par transmission fluïdique. — De l'état sanitaire chez le magnétiseur. — Expériences du docteur <i>Viancin</i> . — A la recherche d'un somnambule. — Une somnambule prise d'assaut. — Nouvelles difficultés. — Opinions de quelques magnétiseurs célèbres . . . . .	95
CHAPITRE V. — SOMMAIRE: — ORLÉANS. — <i>Laurent Piarre</i> . — Les docteurs <i>Lhuilier</i> , <i>Latour</i> , etc. — La somnambule <i>Blanche</i> . — Séance publique orageuse; cabale. — Amis et ennemis. — Séances chez <i>M. de Dilliers</i> , — chez un notaire. — <i>Du choc des obstacles juillit la décision</i> . . . . .	109
CHAPITRE VI. — SOMMAIRE: — TOURS. — <i>Clarisse Nau</i> . — Exaspération de la sensibilité. — Insensibilité. — Lucidité. — Abscès guéri. — Effets produits sur un journaliste, etc. — Le docteur <i>Bretonneau</i> . — Transmission de pensée. — <i>Béranger</i> . — Magnétisation réciproque par absorption. — Automatisme. — Extrait d'un journal. — Un lion magnétisé. — CINQ-MARS. — Séances. — Convulsions causées par un orage. — Guérison instantanée. — LOCHES . . . . .	145
CHAPITRE VII. — SOMMAIRE: — LE MANS. — Séances publiques. — Cours. — Fondation d'une Société magnétique. — Un commandant paralysé. — Guérisons. — Contrariétés. — Accidents. — AN-	

GERS. — Extraction d'une tumeur. — Insensibilité.  
 — Somnambulisme. — Visite à une ardoisière. —  
 SAUMUR. — Les cent mille francs du comte de \*\*\*. 173

CHAPITRE VIII. — SOMMAIRE: — NANTES. — Séance  
 préparatoire. — Convulsions par imitation. — Le  
 docteur *Guépin*. — Le colonel *Laubépin*. — Le  
*National de l'Ouest*. — Sourd-muet. — Fièvre. —  
*Ernest Merson*, rédacteur du *Journal de l'Ouest*. —  
 Accident cataleptique : mort apparente pour les  
 médecins ; — résurrection. — Séances chez le  
 docteur *Guépin*. — Une folle magnétisée à l'hô-  
 pital Saint-Jacques. — Polémique des journaux. —  
 Recettes escamotées. — *Artot*. — *M<sup>me</sup> Cinti-Da-*  
*moreau* . . . . . 187

CHAPITRE IX. — SOMMAIRE: — RENNES. — Sourds-  
 muets. — Guérisons. — Une actrice somnambule.  
*Victor l'Hérie*. — SAINT-MALO. — Un incrédule  
 puni. — SAINT-SERVAN, DINAN, AVRANCHES. —  
 M. Raisin et Eugène. — SAINT-HILAIRE. — VIRE.  
 — CAEN. — Succès. — Guérisons. — Sourds-muets.  
 L'abbé Jamet. — Danse de Saint-Guy. — BAYEUX.  
 — LE HAVRE . . . . . 237

CHAPITRE X. — SOMMAIRE: — ANGLETERRE.  
 — LONDRES. — Les dames *Sherwill*. — Départ  
 pour Londres. — *M<sup>me</sup> Gosset*: surdité. — Effet  
 comique de l'eau magnétisée. — Le docteur *Elliot-*  
*son*. — Un baronnet en fuite. — Séances particu-  
 lières et séances publiques à Hanover-Square. —  
 Le *Times*. — Ma barbe. — Le *Sleeper* et les voleurs  
 de Londres. — Parenthèse: *La Petite Pologne*. —  
 Le quartier Irlandais. — Les *workhouses*. — Un  
 coup de bistouri. — Polémique des journaux en

Angleterre. — Cas remarquable d'hystérie. — Effets admirables. — Guérisons. — Ma popularité. — Une torpille. — Un jeûne de quinze jours. — La *Taverne* de Londres. — Un *quaker*. — Deux séances à Brighton. — Singulière coutume. — Auto-magnétisation, accident, cécité partielle . . . . . 257

CHAPITRE XI. — SOMMAIRE: — BIRMINGHAM. — Cures dans les hôpitaux. — Mon interprète *O'Flanagan*. — Grands honneurs. — L'évêque de C\*\*\*. — L'École de Médecine. — Un présent magnifique. — Le Père *Matheus* et les Sociétés de Tempérance. — Un diner sobre. — Guérisons nombreuses. — MANCHESTER. — Séances à l'Athénée. — Le Dr *Braid*. — Le *braidisme* devenu l'*hypnotisme*. — Un hermaphrodite. — LEEDS. — Une hôtesse consciencieuse. — Des inconvénients de ne pas parler anglais. — Une sole . . . . . à l'anglaise. — Un *canard-monstre*. — Guérison d'une cécité. — SHEFFIELD. — Cinq magnétisations simultanées. — Une opération à l'hôpital: amputation d'une jambe dans l'insensibilité. — *Vully de Candolle* . . . . . 303

CHAPITRE XII. — SOMMAIRE: — NOTTINGHAM. — Le *Lunatic-Asylum*. — Le Révérend *Kilworth* et M. *Frearson*. — *Black Bull Hotel*. — Influence de la presse anglaise. — LEICESTER. — Une expérience terrible. — ASHBY DE LA ZOUCH, COVENTRY, LEAMINGTON-SPA, BIRMINGHAM. — LIVERPOOL. — Guérisons. — Séances. — Un *Cyclope*. — Sermon du Révérend *Mac Neil*. — De *Liverpool* à *Kingston*. — Mal de mer . . . . . 323

CHAPITRE XIII. — SOMMAIRE: — IRLANDE. — DUBLIN. — Séances publiques. — Le docteur

*Eaddes*. — Paralytie. — Sourd-muet. — Le docteur *Law*. — Chorée. — Querelle entre deux avocats. — Duel changé en procès. — *Balfe*. — Miss *Campbell*. — La baronne de *Swift*. — La pêche au saumon. — BELFAST. — Guérison d'un œil. — Un chat endormi. — Combat populaire. — LYSBURN. LONDONDERRY. — Cécité. — Composition musicale pendant le somnambulisme. — ÉCOSSE. — GLASGOW. — Excursion dans la montagne. — Paralytie. — Ouvrières fileuses. — ÉDIMBOURG. — Sourds-muets. — Observation du dimanche. — La reine *Victoria*. — L'ale écossaise. — Retour à Londres. — Retour en France. — Quelques mots sur les progrès du magnétisme en Angleterre. — Le journal « *The Lancet*. » — Le docteur *Elliotson*. — Le *Mesmeric Infirmary*. — Résumé des journaux anglais . . . . . 347

